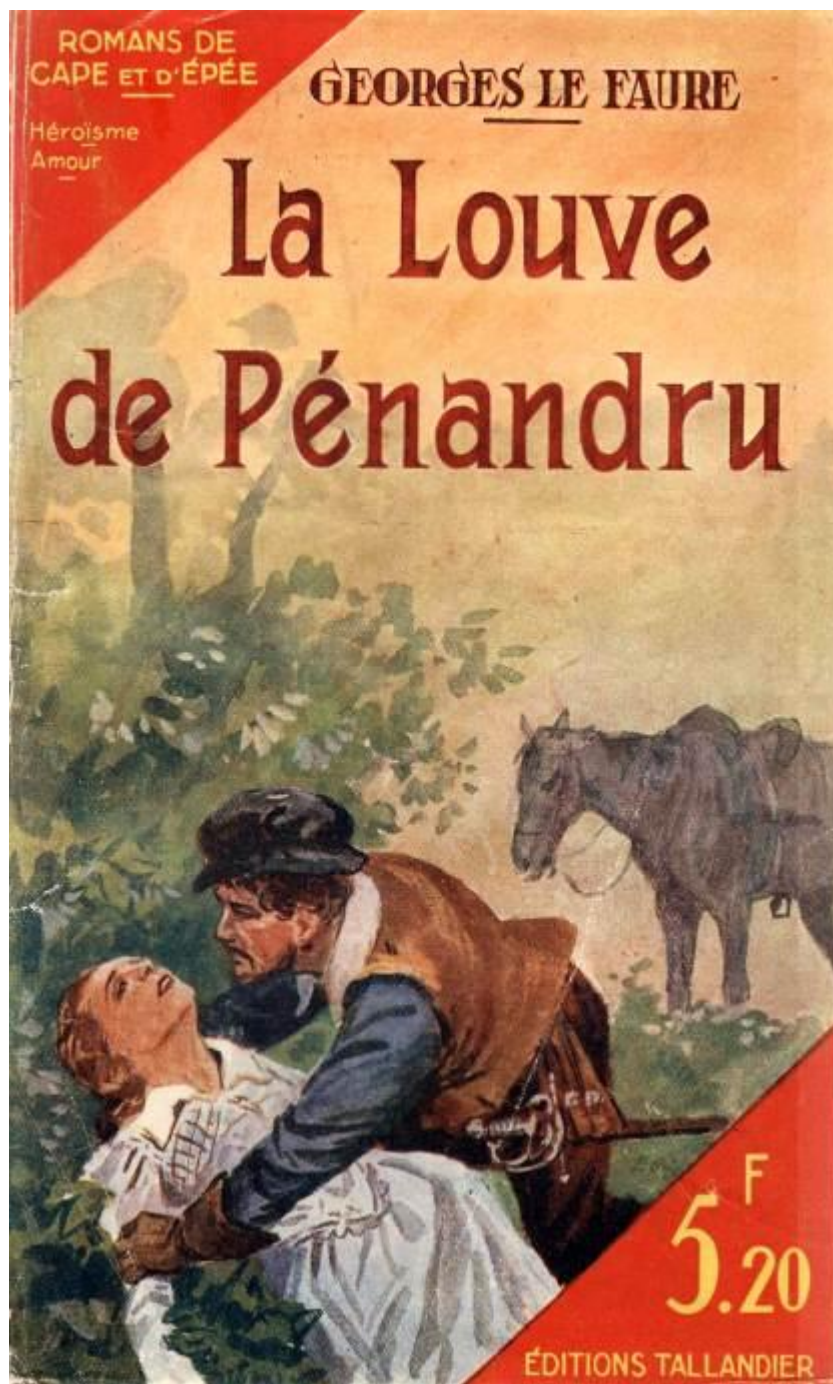




Georges Le Faure

LA LOUVE DE PÉNANDRU

1941

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	3
CHAPITRE PREMIER CHEVAUCHÉES DANS LA NUIT	6
CHAPITRE II FACE À FACE	24
CHAPITRE III MM. DES BLAITTIÈRES PÈRE ET FILS	43
CHAPITRE IV LE DONJON DU SANGLIER.....	60
CHAPITRE V COUP DOUBLE	78
CHAPITRE VI RETOUR À LA VIE.....	88
CHAPITRE VII LE GENTILHOMME CABARETIER	108
CHAPITRE VIII LE PASSÉ	127
CHAPITRE IX CRISE DE CŒUR	145
CHAPITRE X JUSTICE	161
CHAPITRE XI OÙ PERDONNET PASSE DES MOMENTS DÉSAGRÉABLES	179
CHAPITRE XII LA FIN DE LA LOUVE.....	194
À propos de cette édition électronique	214

AVANT-PROPOS

À l'époque où se déroulent les événements dont le récit fait l'objet du présent ouvrage, la région bretonne était mise en coupe réglée par une bande d'aventuriers dont l'audace et la ruse déjouaient tous les efforts de la maréchaussée ; on supposait leur quartier général établi à Penandru, hameau des environs de Morlaix, mais on n'en avait aucun indice.

Les « Collecteurs de grève » – ainsi la population les avait-elle baptisés – devaient leur nom à une longue étendue de sable en bordure de la mer et dont ils avaient fait le champ de leurs exploits.

Cette « lieue de grève », en effet, formait, pour les voyageurs et pour les usagers, un raccourci, considérable sur l'itinéraire qu'ils auraient dû suivre normalement ; mais, pour le prendre, il leur fallait passer sous les fourches caudines des Collecteurs.

Ces fourches étaient représentées par des pieux enfoncés dans le sable et jalonnant la lieue de grève ; au premier de ces pieux était attaché un chapeau dans lequel le passant était tenu de déposer une offrande – à laquelle il était taxé – et contre laquelle une main, surgie soudain des fourrés dont se bordait la plage du côté de la terre, lui remettait un certain objet qu'il devait mettre, en même temps qu'une autre offrande, dans un autre chapeau accroché à un second pieu où lui était remis un nouvel objet à confier à un troisième chapeau, accroché à un troisième pieu, lequel constituait la dernière étape de ce singulier chemin de croix, après laquelle le passant pouvait suivre sa route en toute sécurité.

On observera peut-être qu'il n'y avait dans ce procédé rien qui méritât à ces hommes la réputation redoutable dont ils jouissaient ; la vérité est que ce prélèvement d'impôt – bénin en soi – ne s'appliquait qu'au menu fretin des « contribuables ».

Tout autrement procédaient les Collecteurs envers ceux qui jouissaient d'appréciables ressources : seigneurs, bourgeois, commerçants.

Il en cuisait à ceux-là s'ils n'avaient pas la sagesse de s'exécuter « en douce » ; nul moyen n'était négligé pour leur délier la langue et leur faire révéler le lieu où ils tenaient cachés leur richesse.

Les détails, que certaines parmi les victimes de ces bandits s'étaient laissé aller à dévoiler sur les tortures auxquelles elles avaient été soumises, auraient dû faire frémir les populations. Mais, obéissant à ce sentiment, bien humain, qu'on nomme l'égoïsme, comme les victimes en question appartenaient à une autre caste que la sienne, ces récits laissaient indifférent le commun des mortels.

Le chef de cette bande, bien plus que les atrocités dont on le prétendait l'auteur, intéressait les gens par le mystère qui l'entourait.

Nul, en effet, – même parmi ceux auxquels il commandait, – ne pouvait se vanter de le connaître, tellement était grand l'art qu'il avait de se transformer.

De quelle taille était-il ? Quels étaient son âge et la couleur de ses cheveux ? Quel but poursuivait-il ? Autant de questions auxquelles nul ne pouvait répondre.

Il n'était pas jusqu'à son sexe qui ne fût discuté, depuis certain soir où un buveur – pris sans doute de boisson après de nombreuses bolées de cidre nouveau – s'était laissé aller à insinuer que le chef des Collecteurs pourrait bien être une femme...

Propos d'ivrogne, ainsi en avait-on jugé tout d'abord, mais qui prit couleur de vérité lorsque, le lendemain, son auteur fut trouvé dans un champ, mort d'un coup de coutelas dont la lame lui clouait sur la poitrine un placard portant ces mots : « Avis aux bavards ».

Dès ce jour-là, fut acquise pour tous la féminité du chef de bande, instantanément baptisé – en raison de sa férocité légendaire – la « Louve de Penandru ».

C'est un épisode de sa vie – le dernier – que nous allons conter.

CHAPITRE PREMIER

CHEVAUCHÉES DANS LA NUIT

— Sainte Vierge ! Mon fils, que vous est-il survenu ?

Et la comtesse douairière du Falouët attachait sur le nouveau venu un regard où la surprise se mélangeait d'inquiétude.

Celui qui se tenait devant elle, courbé dans un salut respectueux, portait, en effet, sur ses vêtements les traces d'une chute récente : poussière et sang les maculaient.

— Vous voudrez bien m'excuser, ma mère, pour me présenter dans cet état ; seule en est cause la hâte que j'avais de répondre à votre appel...

— Mais encore, Bertrand, m'expliquerez-vous...

— Rien dont vous deviez vous émouvoir ; tandis que je traversais les bois de Chuchuniou, un bruit de bataille m'a fait accourir dans un ravin où un groupe d'hommes houspillaient un pauvre diable... une pareille lâcheté ne pouvait me laisser indifférent... J'ai piqué des deux et foncé sur le groupe qui, abandonnant sa victime, s'en est pris à moi.

— Et vous étiez seul !

— Ils n'étaient que quatre, ma mère.

La douairière s'exclama sur un ton de reproche où se mêlait quelque fierté :

— Vous serez toujours le même, Bertrand.

— Ne m'avez-vous pas dit, à plusieurs reprises, que j'étais tout le portrait de mon père...

La douairière ne pouvait s'empêcher de contempler avec satisfaction ce grand garçon bien découplé, au visage énergique qu'animaient des yeux clairs au reflet net et qu'encadrait une barbe légèrement roussâtre, courte sur les joues et se terminant en pointe, ainsi que le voulait la mode de l'époque.

Son pourpoint était de cuir fauve, de même teinte que le drap de ses hauts-de-chausses que rejoignaient, à mi-cuisse, ses bottes lourdement éperonnées.

Au flanc, pendaient l'épée de combat à coquille de fer et la dague à lame courte, dénommée, à l'époque « une miséricorde ».

— En moins de cinq minutes, conclut le jeune homme, les coquins étaient en fuite... Leur proie avait profité de l'algarade pour disparaître.

— En sorte que vous ne savez même pas qui vous avez obligé ?

— Homme ou femme, j'ignore... peu me chaud, d'ailleurs... et je ne penserais même pas à cette aventure si, dans la lutte, ma chaîne de cou, celle qui me venait de mon père, ne s'était brisée, ce qui m'a valu la perte de la médaille de la Vierge qui s'y trouvait attachée...

Le visage de la douairière se rembrunit et elle prononça, soucieuse :

— Mauvais présage, mon fils... et qui donne plus de poids à ce que je désire vous dire.

Le jeune comte répondit d'une voix respectueuse où se pouvait cependant déceler une pointe de scepticisme :

— Je vous écoute, ma mère...

— Bertrand, je ne sais ce que vous méditez... mais de quelque nature que soient vos projets, réfléchissez bien avant de les entreprendre.

— Puis-je vous demander sans indiscretion, ma mère, par quoi vous est inspiré ce conseil de prudence ?

— Par certain avis qui m'a été donné, vous concernant : un grand danger vous menace, danger de mort...

— En vérité, s'exclama le jeune homme, je serais curieux de savoir de qui vous tenez un si sombre pronostic...

— De quelqu'un pour qui les astres n'ont pas de secrets.

— Ma mère, en dépit du respect que je vous dois, force m'est de vous confesser que je n'accorde qu'une médiocre croyance aux dires des astrologues...

— Vous avez tort, mon fils, et veuille Dieu vous protéger...

Un court silence, puis le jeune comte demanda :

— Est-ce cet avis qui vous a fait me convoquer en si grande hâte ?

— Encore plus que vous ne pouvez imaginer ; j'ai voulu vous demander si vous aviez réfléchi à notre dernier entretien, touchant votre cousine de Coatserho ?

— Je n'ai point eu besoin de réfléchir, ma mère, pour demeurer convaincu que j'aime Edwige de tout mon cœur et qu'aucune puissance au monde ne pourra me faire renoncer à elle.

Le visage de la douairière se contracta.

— Même la déférence que vous devez à votre aïeule ? interrogea-t-elle d'une voix tremblante d'émotion.

Le jeune homme s'inclina en murmurant :

— Veuillez me pardonner, ma mère, si mon amour l'emporte sur les sentiments de reconnaissance dont mon cœur est plein pour vous.

M^{me} du Falouët blêmit de stupeur ; néanmoins, se contenant :

— Puisqu'il en est ainsi, Bertrand, je vous parlerai comme le ferait si elle était vivante, feu votre mère ; elle vous dirait qu'étant, de par la mort de votre père, le seul représentant d'une longue lignée d'ancêtres glorieux, vous n'avez pas le droit de risquer de ternir, dans une aventure sans lendemain, l'honneur de la race à laquelle vous appartenez.

L'ardeur juvénile du jeune homme se cabra.

— Vous rendez-vous compte, ma mère, riposta-t-il, de la gravité des paroles que vous venez de prononcer ? Vous avez parlé de l'honneur des Falouët ! En quoi mon amour pour Edwige peut-il ternir cet honneur ?

— En ce sens qu'il fait de vous l'adversaire du duc de Kerlor, qui veut bien honorer de sa recherche votre cousine.

— Recherche intéressée ! lança le jeune homme, tout le monde le sait !

La douairière coupa, d'un ton autoritaire :

— Tout le monde sait que le duc Hugo de Kerlor est le représentant en Bretagne de Mgr le duc de Guise, chef de la Sainte Ligue et qu'à ce titre vous lui devez obéissance.

— Obéissance... qui ne va pas jusqu'au sacrifice de mon bonheur ! jeta impétueusement le jeune comte ; au surplus...

Il s'arrêta net, estimant qu'il convenait de ne pas prolonger davantage cette discussion.

Mais la vieille dame répéta interrogativement et sur un ton qui imposait une réponse :

— Au surplus ?

— Ma mère, dispensez-moi d'une explication qui, je le crains, ne peut avoir l'heur de vous agréer.

— Peu importe, mon fils, déclara-t-elle, votre crainte. Mon devoir est de vous éclairer des conseils que me dictent mon expérience de la vie et ma sollicitude pour la maison dont vous êtes aujourd'hui l'unique représentant ; donc, parlez sans réticence, je suis prête à tout entendre.

Le jeune homme comprit l'impossibilité, pour lui, de se dérober.

— Soit donc, soupira-t-il, je vous obéis, ma mère.

Il prit un temps.

— Vous m'avez fait ressortir, il y a un instant, que je ne pouvais me mettre en rivalité avec le duc de Kerlor en raison

de sa qualité de représentant des Guise en Bretagne ; c'est au mieux... je me permettrai cependant de vous faire observer que M. le duc de Guise n'a aucune qualité pour s'occuper de la Bretagne.

Comme suffoquée, la douairière protesta :

— Aucune qualité, dites-vous ?

— Guise est un Lorrain... non un Breton !

— C'est le chef de la Sainte Ligue.

— C'est-à-dire adversaire du roi de France...

— Depuis la mort d'Henri III, il n'y a plus de roi de France... posa-t-elle avec violence, car je n'imagine pas que vous considériez comme tel ce huguenot de Navarre.

— C'est à lui, cependant, que revient légitimement la couronne.

— Il est des cas où s'incliner devant la légitimité est un crime !

Bertrand du Falouët dit avec calme :

— Dois-je donc, ma mère, me considérer comme criminel parce que je refuse d'accepter pour chef ce Lorrain ambitieux qui vise pour sa propre maison la couronne de France.

La douairière eut un sursaut de stupeur indignée.

— Vous, un Breton, vous serviriez les intérêts du Navarrais !

— Non les siens... mais ceux de la France.

— La France entière marche derrière la Sainte Ligue.

— La France n'est pas la Bretagne.

— Les deux sont unies depuis le mariage de notre reine Anne.

— Il n'est pas d'union que ne dissolvent les circonstances ; les Bretons, défenseurs de la Religion, ne peuvent, sans sacrilège, combattre pour un disciple de Calvin... Voilà ce que vous dirait votre père ; s'il vivait encore, lança véhémentement la douairière ; voilà ce que je vous adjure de vouloir bien considérer, avant qu'il ne soit trop tard.

Elle soupira :

— Mes pressentiments étaient donc justes !... Vous êtes en grand danger, mon fils... et, malheureusement, ce n'est pas sur votre corps seulement qu'il vous faut veiller... mais aussi... mais surtout sur votre âme.

Elle avait prononcé ces mots d'une voix désolée.

— Ma mère, fit le jeune homme, – pensant par ce dernier argument faire dévier l'opinion de la douairière, – comment ne considérez-vous pas comme mauvaise une cause dont le sire Guy Ever de Fontanelle se proclame le champion ?...

Il ajouta :

— Ce n'est pas en pillant et en assassinant les Bretons qu'il les amènera à adhérer à la Sainte Ligue !... Quant à moi, c'est contre le pillage et l'assassinat que je considère comme de mon devoir de les défendre.

Et il conclut avec force :

— Si donc je suis amené à me battre, ce sera moins pour la cause du roi de France que pour celle des gars de chez nous...

Un autre argument se présentait à son esprit, qui lui parut de nature à influencer sa rigide aïeule.

— Au surplus, ajouta-t-il, puis-je vous faire observer que, ce faisant, je travaillerai à la besogne que vous ne pouvez désapprouver : chasser de France les Espagnols que les chefs de la Ligue y ont appelés et qui paraissent vouloir s'y installer comme chez eux.

Et, sans laisser à la douairière le loisir de répondre :

— Souvenez-vous, poursuivit-il, – c'est vous-même qui, souvent, me l'avez répété, – que, de son vivant, mon père a plus d'une fois exprimé sa rage de voir l'étranger fouler notre sol, et je jurerais que, vivant, non seulement il m'approuverait, mais qu'encore il me prêcherait l'exemple.

M^{me} du Falouët ne répondit pas tout de suite.

Enfin, le ton subitement changé, elle murmura :

— Bertrand, songez que vous êtes le seul représentant de notre maison.

— C'est parce que j'y songe que je juge de mon devoir d'agir ainsi que vous me le reprochez.

Un silence suivit qu'il rompit pour revenir au sujet qui lui tenait si fort au cœur.

— Cela me fait grand'peine de vous voir désapprouver mon amour pour Edwige... et, pourtant, n'avez-vous pas promis à sa mère mourante de veiller sur sa fille.

— N'est-ce pas tenir ma promesse que d'encourager son union avec le duc de Kerlor ?

— Qu'elle n'aime pas.

— L'amour viendra plus tard.

— Nous nous aimons.

— N'avez-vous pas d'autre besogne, mon fils, que vous perdiez votre temps à de semblables amusettes ?

— Ma mère, le bonheur n'est pas, que je sache, une amulette ! répliqua le jeune homme... sans compter qu'en protégeant Edwige contre les recherches du duc, j'ai conscience de remplir un devoir qui m'incombe en qualité de chef de notre maison !... Pensez-vous vraiment que ce soit l'amour qui pousse Kerlor à vouloir épouser ma cousine ?

— Il ne m'appartient pas de rechercher le motif de la conduite du duc. Je sais seulement que c'est grand honneur qu'il fait à notre famille.

— Honneur fort mince, à en croire les bruits qui courent : le duc est ruiné !

— À voir le train qu'il mène, il n'y paraît guère.

— Tous ses biens sont aux mains des usuriers... et l'on se demande d'où il tire ses ressources.

— Je n'ai pas à compter avec lui...

Cette réponse faite d'un ton sec, la douairière du Falouët déclara :

— Mon fils, l'avertissement que je viens de vous donner est tombé, je le sens bien – dans l'oreille d'un sourd... le cœur

d'une mère se trompe rarement, et le mien vous pressent en danger... Réfléchissez et, avant de prendre une détermination, pensez à moi...

Elle ajouta, voulant indiquer par là qu'elle lui donnait congé :

— Prolonger cet entretien me serait douloureux...

Le jeune homme se courba, prit la main de son aïeule qu'il effleura respectueusement de ses lèvres et gagna la porte.

Dans la cour, son cheval l'attendait, tenu au mors par un valet ; tout rêveur, le jeune homme se mit en selle et prit le chemin du retour ; depuis deux ans, il habitait le château de Coatserho, son aïeule s'étant retirée au petit manoir de Ploujean où il venait de la visiter.

Une fois gagnée la grand'route, il laissa sa monture prendre d'elle-même le pas, absorbé qu'il était par les réflexions que provoquait l'entretien qu'il venait d'avoir.

L'affection profonde qu'il avait pour celle qui l'avait élevé, le respect qu'il professait à son endroit, lui avaient rendu très pénible cet entretien, en même temps qu'il ne pouvait s'empêcher de reconnaître comme fondées certaines des observations qui lui avaient été adressées.

Le grand amour qui lui emplissait le cœur n'obscurcissait-il pas en lui la notion qu'il devait avoir de son attitude ?

Et, en les circonstances présentes, quel devait être son véritable devoir ?

Chef d'une maison noble et fière entre toutes, ne devait-il pas tout sacrifier au seul souci de la maintenir au rang où l'avaient portée ses aïeux !

Un effroi soudain le saisit à la pensée qu'il lui faudrait un jour peut-être sacrifier son amour au souci de sa terre natale...

Soudain, l'arrêt brusque de sa monture le fit tressaillir ; surpris, il jeta autour de lui un regard ; arraché à ses méditations, il se reconnut et comprit l'arrêt de l'animal : celui-ci avait, de lui-même, fait halte à l'endroit de la forêt où son maître avait coutume, chaque soir, de mettre pied à terre.

C'était une petite clairière où Edwige et lui se donnaient rendez-vous, chaque soir, à l'insu de tous.

Là, ils avaient toute liberté de s'entretenir de l'avenir de bonheur qu'ils projetaient.

Ce soir-là, la jeune fille ne se trouvait pas au rendez-vous, contrairement à l'habitude qu'elle avait prise d'arriver la première, de façon à éviter à Bertrand l'inquiétude que devait lui causer son retard.

Le jeune homme, aussitôt, s'alarma ; cette absence anormale lui fit aussitôt redouter un danger ; il était encore sous l'impression que lui avait causée l'entretien qu'il venait d'avoir avec son aïeule.

L'horizon, jusqu'à présent si pur, était maintenant obscurci de nuages.

La pensée du duc de Kerlor se présenta aussitôt à son esprit, menaçante ; il le savait homme à ne reculer devant rien lorsqu'il s'agissait pour lui d'arriver à ses fins.

Bien des détails qu'il n'avait pas cru opportun de révéler à la douairière lui faisaient tenir le personnage pour un adversaire d'autant plus dangereux, qu'on lui supposait une vie mystérieuse ; quand le jeune homme s'était laissé aller

jusqu'à faire devant son aïeule allusion aux ressources permettant au chef de la Ligue bretonne de mener le train de vie dont certains s'étonnaient, c'était à bon escient qu'il avait parlé.

Le fait seul, d'ailleurs, d'avoir partie liée avec Guy de la Fontanelle légitimait à son égard tous les soupçons ; ce n'était pas pour rien que les partisans du duc de Guise avaient fait appel à cet aventurier de lignée incertaine, mais d'audace dans les procédés qui en pouvait faire un collaborateur précieux pour les partisans de la Ligue.

Et Bertrand du Falouët avait l'intuition du genre d'intimité qui devait exister entre les deux personnages.

Mais l'intuition seulement, pas de preuves, et c'est précisément ce qu'il recherchait ardemment, non seulement au point de vue de la cause bretonne, mais encore – et surtout, peut-être – à cause de son amour que les projets matrimoniaux du duc mettaient en péril.

Non qu'il doutât du cœur d'Edwige ni de sa volonté d'être à celui auquel elle avait promis sa foi.

Mais avec un adversaire tel que Kerlor, pouvait-on prévoir ce dont il était capable ?

De là, les précautions que les deux amoureux croyaient indispensables de prendre pour se voir et se réconforter mutuellement dans leurs projets d'avenir.

Mais il suffisait d'un hasard pour qu'en dépit du soin qu'ils mettaient à dissimuler leurs rencontres le secret en vînt aux oreilles du duc, et alors...

Donc, le jeune homme était inquiet et son inquiétude croissait à voir les moments s'écouler sans qu'arrivât celle

qu'il attendait si impatiemment, et son imagination forgeait mille suppositions plus alarmantes les unes que les autres.

Soudain, dans le lointain de la forêt, retentit un galop de cheval qui fit sauter son cœur sous son pourpoint.

Edwige arrivait...

Comme un fou, il se précipita dans la direction où se faisait entendre cette galopade anormale qui l'emplissait d'angoisse.

La jeune fille était en danger...

Tout à coup, débouchant du sentier qu'elle suivait ordinairement pour le rejoindre à cette hutte de bûcherons où ils avaient coutume de se retrouver, un cheval apparut, courant bride abattue, comme livré à lui-même et le frôla, poursuivant sa course.

Mais, si rapidement qu'eût passé la bête, Bertrand avait eu le temps de constater que la selle était vide.

Le jeune homme poussa un cri d'effroi.

Vide !... la selle !

Qu'était devenue Edwige ?

Excellente écuyère, la jeune fille n'avait-elle soudainement pu continuer à demeurer maîtresse de sa monture... cependant de caractère docile ?

Ou plutôt, victime d'un attentat, Edwige n'avait-elle pas eu la force de se défendre ?...

Le cœur de Bertrand bondissait dans sa poitrine, de crainte et de rage !

Immobile, tremblant de tous ses membres, il se demandait que faire... où chercher ?

Comment trouver une piste qui le menât à elle ?

Une lueur se fit cependant au milieu du désarroi auquel il était en proie ; ne lui était-il pas loisible de supposer – étant donné que la monture de la jeune fille avait débouché du sentier qui lui était familier – que quelque chose qui fût survenu, accident ou attentat, ce quelque chose avait dû se produire sur le chemin qu'elle suivait d'ordinaire ; conséquemment, à pousser sa course dans cette direction, il devait avoir quelque chance de trouver un indice le fixant sur le sort d'Edwige.

Son instinct l'avait bien guidé : il n'avait pas parcouru cinq cents mètres que, soudain, non loin, une tache blanche lui apparut sur le côté du sentier que bordaient d'épais taillis.

Cette vue lui mit des ailes aux talons ; la jeune fille, pour venir le joindre, portait ordinairement un costume de cheval, de couleur claire, qu'elle savait particulièrement goûté de Bertrand...

C'était sûrement elle qu'il apercevait là-bas... inerte – morte peut-être – tuée dans sa chute... car maintenant, il lui apparaissait qu'il s'agissait, non d'un attentat, comme il l'avait appréhendé, mais d'un accident.

Il précipita sa course et, parvenu tout haletant près du corps, se laissa tomber à genoux, les mains en avant, palpant la poitrine.

Juste Dieu ! le cœur battait... Elle était vivante !

Même, il ne paraissait pas qu'elle fût blessée... l'étoffe du vêtement était indemne de toute souillure... le visage était intact... la tête de même...

Que supposer, en ce cas, sinon que, dans sa chute, la tête avait porté sur une racine et que le heurt avait été tellement rude qu'un évanouissement s'en était suivi. D'autre part, le contact du corps avec le sol avait été amorti par l'épaisseur du taillis, formant comme un matelas protecteur de feuilles et de branches...

En lui-même, Bertrand rendit grâce à cet heureux concours de circonstances qui faisait qu'il en était quitte pour la peur...

Une source, non loin, susurrant dans l'herbe, il y courut, remplir son feutre d'eau fraîche dont il aspergea doucement le visage immobile, lequel – au contact – se contracta.

— Edwige ! appela-t-il doucement, Edwige...

À cette voix connue qui résonnait à son oreille comme une musique, la jeune fille souleva ses paupières et son regard s'illuminant soudain, à la vue du visage aimé penché vers elle, elle murmura :

— Bertrand !

— Ma bien-aimée !

Elle sourit, et, reprenant ses sens, déclara :

— C'est ridicule !... Vraiment, je suis toute honteuse de moi ! Tomber de cheval comme une fermière de son âne !

Lui, revenu de sa grande frayeur, riait de cette juvénile colère.

La jeune fille poursuivit, sincère :

— Je m'en veux surtout pour la peur que je vous ai faite... car vous avez eu peur... très peur... ne le niez pas... je le vois à vos traits.

Et, tendrement pressée contre lui, elle supplia :

— Pardon !... mon cher amour !

Elle lui souriait... Alors, comprenant que ses craintes avaient été vaines, il lui sourit aussi et leur joie, à tous deux, fut grande.

Assis à côté d'elle, la soutenant d'un bras, tandis que, de sa main demeurée libre, il étreignait celle de sa bien-aimée, il interrogea avec précaution, crainte qu'elle ne fût pas encore en état de répondre :

— Qu'est-il advenu ?

Elle eut un haussement d'épaules.

— Moins que rien... mais ce qui prouve qu'avec les chevaux, même les plus familiers, il faut toujours être sur ses gardes... et Dieu sait si Minerve est la sagesse même.

Il observa, souriant :

— De là, le nom dont il vous a plu de la baptiser.

— Je m'en venais donc à notre rendez-vous, marchant au pas, car j'étais en avance, lorsque, arrivée au sapin rouge, je m'arrêtai, émerveillée par le chant du rossignol qui emplissait des sonorités de sa voix le silence de la nuit... et mon attention était si absolue que je me laissai surprendre par un brusque écart de Minerve, si violent que, vidant la selle, je roulai à terre.

— Écart provoqué par quoi ?

— Autant qu'il m'a été possible d'en juger avant d'entrer en contact avec le sol, par la fuite précipitée d'un être rué à travers les halliers et dont la jument prit peur...

— Un cerf, sans doute... un sanglier... ou quelque fauve ?...

— Je ne pense pas que ce fût une bête...

— Un homme, alors, quelque braconnier à la poursuite d'un gibier ?

Pensivement, la jeune fille murmura :

— Autant que mes souvenirs peuvent se préciser, cette forme agile bondit si près de Minerve qu'elle lui effleura presque le poitrail, ce qui fit se cabrer la bête, puis disparut...

Bertrand ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Un homme ?... Une femme ?...

— Je ne sais... Tout ce dont je me souviens, c'est d'une forêt de cheveux rouges qui lui faisaient comme une crête.

— Des cheveux rouges ! répéta Bertrand.

— Oui, rouges...

Le jeune homme murmura, se parlant à lui-même :

— Nul doute !... c'est lui !

— Lui ? interrogea la jeune fille, au comble de la surprise.

Bertrand lui fit alors – comme il l'avait fait à son aïeule – le récit de l'aventure qui lui était survenue et il conclut :

— Celui-là avait, lui aussi, les cheveux rouges, et c'est lui sûrement qui, ayant, grâce à mon intervention, échappé aux vauriens qui le violentaient, a, dans sa fuite, provoqué votre accident...

Il ajouta, furieux :

— Que ne l'ai-je laissé aux mains de ces gueux ?... Une belle besogne que j'ai faite là, en vérité !

Edwige lui dit doucement :

— Il ne faut jamais regretter une bonne action.

— Qui aurait pu vous coûter la vie, dit-il, la voix tremblante.

— Mais, puisqu'il n'en a rien été, mon amour, puisque je suis là, près de vous !

CHAPITRE II

FACE À FACE

L'assemblée était nombreuse.

La convocation du duc de Kerlor était conçue en de tels termes qu'aucun Breton, digne de ce nom, n'avait pu y demeurer indifférent.

« C'est du sort du pays d'Armor qu'il s'agit... de sa vie ou de sa mort ! »

Le ban et l'arrière-ban de tous ceux qui portaient épée au côté et dague au flanc étaient accourus et emplissaient la cour du château ; dans les groupes se discutaient avec chaleur les suppositions, les incertitudes, les affirmations des uns et des autres.

Chacun – comme il sied en pareilles circonstances – se prétendait mieux renseigné que son voisin et donnait ses renseignements particuliers, « puisés en bonne source »... et ces renseignements étaient, bien entendu, contradictoires... si bien que – chacun tenant les siens pour les seuls ayant quelque valeur – la plus grande confusion régnait, créant une atmosphère, précurseur d'orage... lequel semblait près d'éclater quand, enfin, escorté d'une troupe nombreuse, parut le duc de Kerlor.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille et de puissante allure, dont le masque, aux traits énergiques, reflétait les passions qui le tenaient tout entier ;

grand chasseur, grand coureur, il était également grand joueur.

Le bruit courait qu'il avait mangé aux cartes l'héritage paternel, et que toutes mesures lui étaient bonnes qui lui permettaient de soutenir un train de vie digne de la longue lignée d'ancêtres qu'il représentait.

Ce bruit, est-il besoin de le dire, circulait très discrètement, plusieurs exemples tragiques ayant établi que ceux qui avaient eu l'imprudence de s'en faire l'écho avaient payé cher leur liberté de langage.

Les gens qui l'accompagnaient faisaient figure plutôt d'aventuriers que de gentilshommes, quoique portant grands noms et menant tapage.

La foule les accueillit bruyamment, tandis qu'ils mettaient pied à terre et s'en allaient prendre place au pied du perron qui donnait accès au château et sur la plus haute marche duquel le duc s'était aussitôt posté, promenant autour de lui un regard investigateur.

La main dressée au-dessus de sa tête, il imposa silence et dit, la voix nette, impérieuse :

— Je constate à regret que certains d'entre nos amis, ou du moins de ceux que j'avais jusqu'ici considérés comme tels, n'ont pas cru devoir se déranger :

Son regard continuait à fouiller la foule.

— Et notamment celui qui se doit, par le nom qu'il porte, par la famille à laquelle il appartient, de tenir notre tête, à nous tous tant que nous sommes. J'ai nommé M. le comte du Falouët...

Une voix partit de l'ombre d'un pilier :

— Je vous demande pardon, monsieur le duc, je suis présent et je m'étonne, précisément en raison des titres que vous voulez bien me reconnaître, que vous ayez pu croire à mon absence...

Ces mots prononcés avec un calme plein d'assurance, Bertrand se tut, attendant une réplique qui lui permît de prendre position ; mais la réplique ne vint pas, telle du moins qu'il le supposait.

Le duc se contenta de dire :

— Je prends acte de la présence de M. le comte du Falouët.

C'est alors que se produisit un incident dont, sur le moment, Bertrand ne calcula pas la portée.

Fendant la foule, un personnage, dont l'arrivée avait été signalée par un léger brouhaha, – qui pouvait être d'étonnement ou de réprobation, – escalada lestement les marches du perron et, se campant aux côtés du duc de Kerlor, prononça d'une voix forte qui porta jusqu'au dernier rang de l'assemblée :

— Nous, Guy Eder, sire de la Fontanelle, parlant et agissant comme représentant dans les pays bretons de la Sainte Ligue, demandons à tous ceux ici présents de se déclarer publiquement prêts à donner un concours entier aux efforts de Mgr le duc de Guise pour renvoyer dans sa Navarre, d'où il n'aurait jamais dû sortir, le huguenot qui émet la prétention de régner sur la France catholique, fille très chérie de l'Église.

Là, il fit une pause, attendant que se manifestât la réaction que devait provoquer cette catégorique déclaration.

Mais, au lieu de l'approbation unanime à laquelle il s'attendait, il était visible que les assistants hésitaient à se prononcer ; formés par petits groupes, ils discutaient entre eux en grande animation.

Le comte de Falouët formait le centre du plus important de ces groupes, et paraissait être écouté favorablement, tandis que le duc et le sire de la Fontanelle retirés à l'écart, causaient à voix basse.

Brusquement, Bertrand se dirigea vers le perron dont il gravit les marches avec une lenteur qui trahissait la gravité de son dessein...

Parvenu au haut des degrés, il s'arrêta et fit face aux assistants qui, interrompant leurs colloques, le fixèrent avec curiosité...

Son ardeur était connue, aussi bien que sa foi bretonne ; tous ne l'aimaient pas, mais tous le tenaient pour le plus sincère d'entre eux dans ses convictions...

Un silence religieux s'était fait...

Le duc et la Fontanelle étaient attentifs. Après avoir échangé un regard qui trahissait, chez le premier une curiosité inquiète, et, tout au contraire, chez le second, un certain mécontentement.

— Bretons, mes frères, commença le jeune homme, je crois pouvoir, sans me vanter, me dire connu suffisamment de vous pour affirmer que pas un ne songerait à mettre en doute la sincérité de mes paroles.

Une rumeur approbatrice courut parmi l'assemblée ; quand le calme fut rétabli, le jeune homme déclara :

— Ma conscience m'ordonne donc de demander à tous ceux qui sont rassemblés ici de descendre au fond d'eux-mêmes avant de prendre une décision sur le sujet qui vous a été exposé par le sire de la Fontanelle, dont je ne juge pas opportun de discuter le rôle en les présentes circonstances.

La Fontanelle eut un brusque haut-le-corps et manifesta l'intention d'intervenir ; mais le duc le retint autoritairement, et du Falouët poursuivit :

— Mais ce que je me reconnais le droit de juger, en tant que Français...

Le duc l'interrompt :

— Je demanderai au comte de ne pas oublier qu'il est, tout d'abord Breton...

— Français et Breton sont même chose, rétorqua le jeune homme ; le mariage de la reine Anne avec le roi de France a soudé l'une à l'autre nos deux races...

— ... Non jusqu'au point de contraindre la Bretagne à subir le joug d'un roi huguenot...

— ... Mais Français quand même... ce que je crois, quant à moi, préférable au servage du roi très catholique d'Espagne. Or, Mgr le duc de Guise, dans son action contre Henri de Navarre, a les Espagnols pour soutien, et je dis qu'il sera temps pour les Bretons de s'occuper des Français auxquels commande le roi de France, après que les soldats du roi d'Espagne auront été chassés de notre sol.

La Fontanelle allait intervenir ; mais le duc le devança :

— Monsieur le comte, déclara-t-il, je me prétends aussi bon Breton que vous et mon âge me permet de vous dire que votre langage n'est pas celui que l'on attendait de la part du représentant de la maison du Falouët, l'une des plus anciennes et des plus honorées de nos contrées...

— Duc, malgré le respect que je dois à votre âge, je suis contraint de protester contre cette appréciation sur l'opinion très ferme que j'ai exprimée et que ma conscience seule me dicte...

Une voix lança :

— Est-ce bien certain ?

Le jeune homme bondit et, se tournant vers celui qui venait de parler :

— Sire de la Fontanelle, ce n'est pas ici le lieu de vous sommer de vous expliquer sur ces paroles : il s'agit présentement de tout autre chose que de bruits mensongers répandus à dessein dans notre région !... Chaque chose en son temps, l'heure sonnera plus tard du règlement de ce compte avec les auteurs de ces bruits...

Le duc intervint brusquement :

— Votre regard, tandis que vous parliez, a paru s'arrêter sur moi, comte de Falouët ; me considérez-vous par hasard comme à l'origine de ces bruits.

Avec calme, Bertrand répliqua :

— Comme au sire de la Fontanelle, je déclarerai que ce n'est ni le lieu ni l'heure de nous expliquer sur ce point : vous avez dit, tout à l'heure, me connaître suffisamment pour ne pas douter de moi ; vous devez savoir en ce cas qu'en toutes

circonstances, quand il s'agit de mon honneur, on est certain de me trouver...

Cette catégorique déclaration provoqua dans l'assemblée une rumeur sympathique que la Fontanelle jugea sans doute de mauvais augure pour la cause que lui et le duc défendaient ; car aussitôt, il insinua cautelement :

— Vous me concéderez, monsieur le comte, que lorsque la langue des gens se débride, il est bien difficile de l'arrêter... surtout lorsque ce sont des gens de votre qualité qui provoquent leurs dires... il est certain que vos projets d'union avec une des plus riches héritières de la contrée n'ont pas laissé d'émouvoir certains...

— ... Dont les projets en question tendaient à contrecarrer les combinaisons ! coupa véhémentement Bertrand.

Le duc porta la main à la garde de son épée.

— Monsieur le comte, cria-t-il, voilà des paroles...

— ... Dont je suis prêt à vous rendre raison, monsieur le duc... mais seulement après qu'aura été réglée définitivement la question qui nous réunit aujourd'hui...

De toutes parts, des voix s'élevèrent pour approuver cette déclaration...

Le jeune homme poursuivit, dominant le tumulte d'une voix claironnante :

— Mes chers frères bretons, on vous demande un serment !... Je vous demande, moi, instamment, de prendre, avant de vous engager, le temps de réfléchir aux conséquences d'un engagement auquel vous tiendrez à

honneur de vous conformer, dût votre cœur en saigner... Il est un point sur lequel j'attire votre attention... en unissant vos efforts à ceux des ennemis du roi de France, vous agissez contre la volonté de la reine Anne qui a voulu, en apportant à son royal époux, le duché de Bretagne, que les deux nations fussent indissolublement liées l'une à l'autre... c'est donc à une lutte fratricide que vous êtes conviés ; les Français, à quelque culte qu'ils appartiennent, sont des frères pour vous.

— Pas tous, lança d'une voix de stentor le duc de Kerlor... pas les hérétiques que le pape a condamnés.

— Bretons, une seule chose est à considérer : l'occupation de notre sol par l'étranger, occupation qu'aucun Français – digne de ce nom – n'a le devoir de tolérer ! Donc, ainsi que je vous le disais au commencement, notre devoir est de nous unir afin de bouter dehors les étrangers dont la présence est un déshonneur pour nous...

Des applaudissements claquèrent de toutes parts ; sauf les restrictions, il semblait bien que le langage du jeune homme fut unanimement approuvé.

Le duc pressentit le danger et insinua avec habileté :

— Je ne puis nier que ces paroles, qui provoquèrent tout d'abord chez moi une vive répulsion, me paraissent maintenant mériter quelque attention ; le terrain sur lequel, non sans habileté, le comte de Falouët a placé le débat, paraît, à première vue, joindre la vérité ! À ne considérer la question qu'au point de vue des sentiments, il semble que le souvenir de la reine Anne doive nous réunir dans une commune manière de voir.

Des murmures approbateurs accueillirent cette déclaration.

— Mais, se hâta d'ajouter l'orateur, si l'on va plus au fond des choses, si au lieu de se perdre dans des considérations vagues et sans point d'appui solide, on s'en tient exclusivement au côté sérieux, – matériel, si l'on veut, – on est bien obligé de constater que la France est appauvrie, que l'étranger est installé solidement sur le sol et que l'en chasser sera œuvre dure... et surtout de résultat incertain.

Le comte rétorqua :

— Voilà des conditions dont les Bretons n'ont jamais eu cure.

— Que vous parliez ainsi, vous qui ne portez aucune responsabilité, passe encore ; mais il en est autrement...

— ... Pour vous ! Mais, ces responsabilités, qui vous a demandé de les assumer ? Vous les avez prises, parce que tel a été votre bon plaisir.

— Représentant de Mgr le duc de Guise... commença le duc...

— Montrez-nous l'acte qui en témoigne ! objecta le jeune homme avec fougue.

Le visage empourpré de colère, le duc proféra :

— Qui met en doute ma parole m'insulte ! Comte du Falouët, je vous somme de retirer ces paroles.

Très calme, Bertrand déclara :

— Quoi que vous disiez ou fassiez, je ne vous suivrai pas sur le terrain où vous cherchez à m'entraîner... Les intérêts dont s'agit ici sont de trop haute importance pour que notre

attention en puisse être détournée par une querelle personnelle.

— Vous vous dérobez !

— Ceux qui me connaissent savent que cela n'est point dans mes habitudes et vous-même ne mettez point en doute que, le jour venu, vous me trouverez devant vous, l'épée à la main ; mais jusqu'à ce jour j'entends demeurer Breton, exclusivement Breton, et n'agir que pour le bien de la seule Bretagne.

— Ainsi donc, vous prétendez vous poser en champion de la Bretagne, la terre très chrétienne particulièrement chérie de notre Saint-Père le pape, et vous osez parler de la ranger sous la bannière d'un huguenot.

— Non d'un huguenot, mais du roi légitime de France.

— Roi non reconnu par la Sainte Ligue.

— La Sainte Ligue qui marche la main dans la main avec l'ennemi de la France !

— L'ennemi !... cet ennemi a été appelé par le duc de Guise pour lui permettre de faire triompher la religion.

— La religion n'est pas en péril... Seule s'y trouve l'ambition démesurée du duc de Guise, qui vise à remplacer la famille des Bourbon héritière légitime de celle des Valois, par celle de Lorraine... si proche de l'Allemagne ! Donc, je vous adjure, au nom du souvenir que vous devez à notre duchesse Anne, de ne rien précipiter, de prendre le temps de vous concerter entre vous, avant de prêter le serment qui vous est demandé.

Puis, s'adressant au duc, d'une voix pénétrée :

— Quant à vous, monsieur le duc, vous comprendrez que, pour régler le différend qui nous est personnel, il convient d'attendre que la Bretagne ait décidé de son sort...

Ce à quoi M. de Kerlor répliqua :

— Fixons donc au plus prochain jour la date d'une nouvelle réunion où une décision pourra être prise en toute connaissance de cause ; Mgr le duc de Guise ne saurait patienter trop longtemps.

Ce qui arracha à Bertrand cette exclamation :

— Plaise au ciel qu'il soit payé de sa patience comme le mérite la mauvaise cause qu'il soutient.

— Pas si mauvaise, comte, puisque je suis à ses côtés pour la soutenir, moi aussi...

Il avait lancé cette phrase d'un ton provoquant. La riposte ne se fit pas attendre.

— Qui prétendrait que ce soit là une preuve de son excellence ?

À peine M. du Falouët avait-il prononcé ces mots que le duc, blême de colère, portant la main à son épée, faisait mine de se jeter sur lui.

Guy de la Fontanelle le saisit par le bras, conseillant :

— Du calme, mon cher duc... M. du Falouët a fort justement fait observer que les affaires de la Bretagne devaient primer celles de chacun de nous... Donc, commençons par fixer un jour pour la réunion prochaine...

— Et ce jour, proposa le jeune comte, sera également celui où nous viderons notre différend, face à tous !

Il ajouta, consultant, d'un regard jeté à la ronde, les assistants :

— Puis-je être plus conciliant ?...

Plusieurs voix crièrent à l'unisson :

— C'est au mieux...

Le duc, dans ces conditions, ne pouvait faire autrement que de s'incliner.

— Soit donc, gronda-t-il, qu'il en soit fait ainsi qu'il est proposé...

Puis, s'adressant à l'assemblée :

— Fixez un jour, déclara-t-il, mais le plus prochain ; j'ai hâte qu'il soit mis fin à l'arrogance de ce jeune homme.

— Votre impatience égale la mienne, monsieur le duc ; non seulement comme homme, mais comme Breton, j'estime opportun que notre cause soit libérée d'une influence que j'estime néfaste pour les intérêts de l'Armor...

— Croyez-vous donc la vôtre plus propice ?...

— Elle est, tout au moins, plus saine, exempte qu'elle est de tout souci d'intérêts personnels...

Cinglé par cette allusion à ses combinaisons matrimoniales, M. de Kerlor rugit :

— Une insulte qui se paiera en même temps que les autres...

À nouveau, le sire de la Fontanelle intervint, s'adressant à la foule :

— Messieurs, quelle date proposez-vous pour décider de votre attitude à l'égard de la Sainte Ligue ?

Une voix cria :

— Le dimanche, fête de la Sainte Vierge.

— Dans quinze jours ! protesta le duc. Une pareille attente...

— ... Est indispensable pour nous permettre une consultation sincère sur la question, fut-il répondu.

— Mgr le duc de Guise...

Il ne put poursuivre ; sa phrase fut coupée par un assistant qui, d'une voix impatiente, lança :

— Eh ! monsieur le duc, faites-nous grâce du Lorrain ! Il commande à Paris... nous sommes en Bretagne et libres d'agir comme bon nous semble.

— Au surplus, ajouta un autre, c'est M. de Guise qui demande notre appui... non nous qui lui offrons le nôtre...

Un moment interloqué, M. de Kerlor consulta du regard le sire de la Fontanelle, qui prit la parole.

— Bretons !... c'est un Breton qui vous parle ! Les conseils de prudence que vous donne M. du Falouët ne sont, certes pas, négligeables, mais je tiens, d'autre part, à vous faire remarquer que la demande de M. de Kerlor est à considérer, elle aussi... Les Parisiens, assiégés, ont besoin d'être délivrés et une diversion se produisant par le dehors contraindrait le Navarrais à lever le siège pour faire face à de nouveaux adversaires, ou, tout au moins, à distraire de ses

troupes une force suffisante pour tenter de nous réduire...
Donc, il convient de ne pas perdre de temps...

Ces paroles de sagesse parurent produire sur l'assemblée quelque impression.

Ce que voyant, Bertrand riposta :

— Sur ce point, le sire de la Fontanelle me paraît négliger un facteur important que voici : rien ne prouve que la théorie de M. le duc de Kerlor réunisse à la prochaine assemblée l'unanimité des suffrages. Personnellement, je m'emploierai à ce qu'il n'en soit pas ainsi qu'il l'espère... Dans ce cas, point ne serait besoin au roi de France de distraire un seul homme de ses troupes ! Nous, Bretons, serions en nombre suffisant, je l'espère du moins, pour contenir l'ardeur des gens de la Ligue.

Ces catégoriques paroles soulevèrent un murmure approbatif auquel Kerlor, se contenant à peine, mit fin en déclarant :

— Messieurs, nous perdons inutilement un temps précieux à bavarder ainsi que des vieilles femmes... je vous invite à nous retrouver ici, ainsi qu'il a été proposé, le jour de la fête de la Vierge... Nous prendrons une décision et réglerons nos comptes.

Cette dernière phrase, il la prononça, les regards fixés sur le comte du Falouët qui, très calme, répliqua :

— C'est là, vous le savez, monsieur le duc, besogne devant laquelle je n'ai jamais boudé et qui, en la circonstance, vous n'en pouvez douter, me plaira particulièrement.

Ayant dit, il salua à la ronde, disant :

— Rendez-vous donc, messieurs, au jour de la fête de la Vierge.

Il se retira, gagna son cheval attaché hors de la cour, sous la garde d'un valet, sauta en selle et partit au galop.

Il lui tardait de rejoindre la forêt qui lui était familière pour examiner, seul avec lui-même, les différentes phases par lesquelles venait de se dérouler cette assemblée, d'une importance si grande pour le sort de la Bretagne.

De conscience droite, de patriotisme très pur, il s'était senti ému par certains mots échappés à son adversaire, mots qu'il n'avait pas cru devoir relever sur-le-champ, ne voulant pas faire dévier la discussion du terrain d'intérêt général sur un autre terrain, d'ordre intime, tout personnel, celui-là...

Le duc avait, par certaine insinuation à peine voilée, voulu mettre en doute la sincérité de son amour pour Edwige, laissant soupçonner que sa foi bretonne manquait de profondeur, inspirée qu'elle était par un sentiment prenant naissance dans la cupidité...

Les biens personnels de la jeune fille étaient, en effet, considérables, et avaient à plusieurs reprises déjà, tenté bien des soupirants que les prétentions du duc de Kerlor avaient successivement écartés...

Seul, le comte du Falouët était demeuré sur les rangs, en raison même de la violence sincère de sa passion à laquelle ne se mêlait aucun souci d'intérêt... les menaces du duc ne pouvaient l'influencer en rien... seule était de nature à le troubler l'insinuation formulée au cours de la discussion...

La preuve en était le trouble dans lequel il se trouvait, trouble assez vif pour qu'il eût hâte de rechercher la solitude afin de pouvoir s'interroger.

Bien qu'il s'en défendît, il ne pouvait admettre que son amour s'altérât d'un mélange de méprisable intérêt ; il voulait interroger son cœur et se bien assurer que sa conscience, jusqu'alors rigide, n'y trouverait pas cette faille honteuse dont il faisait grief à son rival...

Une fois atteinte la voûte protectrice des vieux chênes, il mit sa monture au pas et, les rênes abandonnées sur le cou de l'animal, se scruta longuement, profondément, et le résultat de cet examen fut celui dont il était certain par avance : Oui, il aimait Edwige, il l'aimait de toutes les forces de son être !... Il l'aimait sans qu'aucune considération autre que l'amour même, fût de nature à contaminer cet amour !

Mais, soudain, une objection se présenta à son esprit : suffisait-il qu'il fût convaincu, lui, de la pureté sans alliage de cette passion ?

Ne fallait-il pas, dans les circonstances présentes, vu le rôle qu'il prétendait jouer dans le destin de la Bretagne, que tous partageassent cette conviction...

Ne suffirait-il pas que les partisans de la Ligue répandissent sur lui des bruits mensongers, pour diminuer l'influence qu'il avait su prendre sur ceux qu'il avait ralliés au parti du Navarrais... c'est-à-dire à celui de la France ?

À cette question subitement posée, il frémit, sentant une voix intérieure, celle de sa conscience, élever un doute.

— Un chef, disait cette voix, un vrai chef, ne peut avoir aucune fissure à sa cuirasse. Celle-ci doit être un bloc de bronze sur lequel s'émoussent les aciers les mieux trempés...

Son amour pour la Bretagne ne devait opérer de miracle que si nul ne pouvait le soupçonner de vénalité. Or, sa passion pour Edwige, accusée d'avoir son origine dans la cupidité, lui faisait perdre une partie de la valeur qui devait lui donner sur la masse bretonne, encore hésitante, la prépondérance nécessaire pour la détacher de Kerlor...

Cela, en toute justice, il ne pouvait le nier.

Alors ?

Prenant sa conscience pour juge, il reconnut l'inflexibilité de la sentence prononcée en dedans de lui-même aussi nettement que si une voix l'eût fait retentir à son oreille.

Il frémit ! Ainsi, c'était vrai ! L'homme qu'il rêvait d'être pour la Bretagne, non par ambition, mais par culte de son pays natal, cet homme-là ne devait prêter le flanc à aucun soupçon, à aucune médisance.

Il devait être net, être pur comme la lame de son épée !

Devant ce verdict, le jeune homme demeura, durant un long moment, éperdu comme s'il se fût soudain trouvé au bord d'un abîme.

Vainement, tentait-il de trouver une issue à l'impasse dans laquelle il s'était enfermé lui-même ; il devait regarder la vérité bien en face ; il lui fallait se broyer le cœur de ses propres mains.

Quelque force qu'il eût sur lui-même, un gémissement lui jaillit des lèvres et une larme coula sur sa joue.

Edwige !... son amour !... sa vie !...

Cependant, il se reprit, ayant honte de sa faiblesse, et remit son cheval en marche ; il allait à petite allure, retardant le moment où il devait retrouver, comme chaque soir, la jeune fille à la cabane du bûcheron.

Comment lui annoncer la décision qu'il venait de prendre ? Il la connaissait d'âme assez droite pour espérer qu'elle comprendrait et que la générosité de sa nature lui ferait accepter avec courage de s'incliner devant cette décision, quelque cruelle qu'elle lui dût être.

Mais si elle ne comprenait pas ! Si la violence de son amour bouchait ses oreilles à tout raisonnement...

Aurait-il la force, ayant triomphé de sa propre lâcheté, de triompher de la faiblesse de celle qu'il aimait ?

Eh bien !... en toute conscience, il ne le pensait pas... et alors, la crainte d'être vaincu dans le combat qu'il pressentait cruellement pénible, le poussa à ne pas l'affronter ce soir même.

Mieux valait reculer, ne fût-ce que quelques heures, ce tête-à-tête douloureux.

Peut-être quelque événement viendrait-il modifier sa façon de voir et réformer le jugement qu'il avait formulé contre lui-même.

Peut-on jamais prévoir, en toute certitude, ce que vous réserve demain ?

Les larmes d'Edwige couleraient bien assez tôt.

Résolument donc, il fit faire volte-face à sa monture et, tournant le dos au lieu du rendez-vous, prit la direction de sa demeure où un temps de galop l'amena assez rapidement.

C'était une sorte de petit manoir, relief d'héritage paternel, qui se dressait sur la côte, proche du Dourduff, face à la baie de Morlaix, en un endroit assez désert que les braconniers de mer fréquentaient.

Un seul valet composait tout son personnel, vieil homme qui l'avait vu naître et lui portait autant de dévouement que d'affection.

— Monsieur le comte n'a-t-il pas eu en route quelque accident ? interrogea cet homme en l'accueillant.

— Quelque accident ? répéta le jeune homme, interrogativement ; qu'est-ce qui te fait me poser cette question ?

— Ceci, fit Yvon, en présentant sa main ouverte dans le creux de laquelle brillait un objet dont, tout d'abord, son maître ne discerna pas bien la nature.

L'ayant regardé de plus près, il poussa une exclamation en reconnaissant la médaille qu'il avait perdue au cours de son aventure des jours précédents.

— Comment ceci est-il en ta possession ?

— C'est un petit drôle qui me l'a remis de la part d'une personne qui faisait dire à Monsieur le comte qu'elle se souviendrait.

CHAPITRE III

MM. DES BLAITTIÈRES PÈRE ET FILS

Depuis la réunion provoquée par le duc de Kerlor et qui avait fait se dresser face à face ce dernier et le comte Bertrand, le pays vivait dans un insolite état ; les plus petits coins de Bretagne étaient en proie à une sourde agitation ; de chacun des côtés adverses partaient des instructions – secrètes autant qu’il se pouvait – pour préparer le mouvement que rendait inévitable la politique.

Le duc de Kerlor, le sire de la Fontanelle, aux ordres du duc de Mercoeur, – officiellement promu au titre de représentant de la Ligue, – faisaient d’incessantes navettes entre la Bretagne et Paris, pour y prendre les instructions du duc de Guise.

Il en était de même pour le parti breton.

Le comte du Falouët se prodiguait, allant par monts et par vaux ; on eût dit qu’il avait le don d’ubiquité ; on le voyait partout, parlant avec une foi pleine d’ardeur, exaltant dans l’âme de ses compatriotes l’amour de la Bretagne.

Les voyages à Paris lui prenaient une grande partie de son temps, heureusement pour lui, que son amour sacrifié crucifiait atrocement.

Un instinct lui disait que son rôle n’était pas sans péril ; les adversaires contre lesquels il était entré en lutte étaient

gens dangereux auxquels ne répugnait aucun moyen... surtout la trahison.

D'autre part, sans en avoir de preuves certaines, il avait l'intuition que quelqu'un veillait sur lui ; il sentait, au cours de ses déplacements, qu'un garde rôdait autour de sa personne.

Ce quelqu'un... qui était-il ?

Peut-être, s'il en eût le loisir, aurait-il cherché à résoudre ce problème ; mais les préoccupations politiques l'absorbaient trop entièrement pour qu'il pût en détourner son esprit.

Or, certain soir, au bord de la Penzée, en un endroit où le passage de la rivière se pratique encore de nos jours au moyen d'un bac, la demie de onze heures venait de sonner à un clocher voisin ; il faisait noir comme dans un four, de gros nuages couraient au ciel, voilant la lune, alors dans son plein, mais dont l'éclat, quand il se produisait, contribuait à rendre ensuite plus profonde l'obscurité.

Le silence, tout à coup, se troubla d'un bruit singulier venant de la côte, toute proche ; à écouter attentivement pour en discerner la nature, on eût dit comme un appel de bête, quelque chose approchant du cri du loup.

Évidemment, cela était invraisemblable !... un loup, dans cette région de la Bretagne... et en cette saison de l'année...

Pourtant, le bruit s'étant renouvelé, il apparaissait certain que quelque animal rôdait dans les environs, à moins que...

Et voilà que, tout à coup, à un troisième appel, un cri semblable fit écho, jailli des bords même de la petite rivière.

En même temps, d'une cabane, – probablement le logis du passeur, – un homme sortit qui, debout sur le seuil, s'immobilisa durant un moment, la main au-dessus des yeux, scrutant la nuit.

Pour la quatrième fois, le cri du loup troua le silence au loin et l'homme, formant de ses deux mains réunies un porte-voix, répondit.

Après quoi, il s'avança vers la berge et, l'oreille tendue, écouta.

Il sembla alors que venait à lui, porté par l'eau, l'écho d'un bruit qui ressemblait à celui de rames battant la rivière.

Évidemment, un bateau remontait le courant avec précaution.

Bientôt, en effet, silhouettée dans la brume, une masse se devina, qui, peu à peu, se précisa pour apparaître enfin nettement : c'était une manière de gabarre d'assez grande dimension ; elle paraissait lourdement chargée, car son plat-bord affleurait l'eau.

— Bretagne ! lança l'homme.

Une voix, partant de l'embarcation, lança à son tour :

— Reine Anne.

Alors, l'homme, prenant un cordage enroulé à ses pieds dans l'herbe, en jeta l'extrémité à une silhouette qui venait d'apparaître sur le pont, laquelle la saisit habilement et la fixa au bateau.

Avant que celui-ci, halé par deux bras vigoureux, eût accosté, l'individu sauta d'un bond à terre.

Celui qui l'attendait demanda laconiquement :

— Ça a marché, monsieur le comte ?

— À merveille, monsieur... vos hommes sont là ?

— Dans le bois... avec les charrois... comme le mandait votre message...

— C'est au mieux...

Et, se tournant vers la gabarre :

— Oh ! là... vous !... au travail, et vivement, le temps presse...

Puis à l'autre :

— Qu'on amène les charrois, il faut faire vite si l'on veut avoir fini avant le jour...

Du temps qu'il parlait, le pont du bateau s'était garni d'hommes qui s'occupaient à remonter de la cale des caisses pesantes, qu'ils déposaient sur la berge où d'autres hommes, accourus d'un bois voisin, les prenaient et les chargeaient sur des chariots.

Le nouvel arrivant, répondant à une question posée par celui qui l'avait attendu, proposa :

— Entrons là... je vais vous conter la chose, tandis qu'ils achèvent le travail.

Il indiquait de la main le logis du passeur.

Une cire y brûlait, qui jetait sur les deux visages, tendus l'un vers l'autre, une lueur tremblotante et vague ; l'un était celui de Bertrand du Palouët, l'autre celui d'un homme d'une cinquantaine d'années...

Bertrand aussitôt commença :

— Ce que j'ai à vous dire est bref... le voyage jusqu'à Paris s'est effectué sans encombre... j'ai vu là-bas celui auquel vous m'aviez adressé et qui m'a mis en rapport avec un personnage qui ne s'est pas nommé, mais que j'ai su être M. de Crillon...

— En personne ?

— On me l'a assuré... il m'a donné ses instructions, quant à la marche des affaires en Bretagne, et j'ai eu, d'autre part, certains renseignements qui ont motivé le message que je vous ai fait tenir.

— ... Et que j'ai exécuté ponctuellement, comme vous pouvez le constater.

Curieusement, il interrogea :

— Opération intéressante ?

— Je pense... vu la source des renseignements que j'ai obtenus de curieuse façon... Un soir que je me trouvais à Saint-Cloud... chez le roi...

— Chez le roi ?... vous...

— Ne me recommandais-je pas du chevalier des Blaitières, ancien compagnon d'armes de M. de Crillon ?... Votre nom m'a ouvert toutes les portes... Ce soir-là donc, j'ai eu l'occasion de surprendre qu'un convoi venant d'Espagne et adressé aux Ligueurs de Bretagne, devait passer certaine nuit par le Mans... L'idée m'est venue, pour employer mon temps, de guetter le convoi et de l'attaquer, dans l'espoir d'y trouver de fructueuses choses... Vous savez que Sa Majesté

très Catholique fournit assez copieusement en or M. le duc de Guise...

— Bon, cela... opina M. de Blaittières, et si toutes les caisses que vous ramenez sont pleines d'or, la Cause bretonne sera en bonne posture...

Ce à quoi le jeune homme répliqua :

— Le contenu des caisses, pour n'être pas de l'or, n'en vaut pas moins. Ce sont munitions pour canons et mousquets dont le besoin s'imposera d'ici peu... à en croire M. de Crillon...

Le visage de M. des Blaittières s'était rembruni.

— Des munitions ! Pour s'en servir, il faut des armes, grogna-t-il.

— On s'en procurera... l'hôtel de ville de Morlaix est pourvu de mousquets ; quant aux canons, un officier des gardes, qui est de ces régions, et que j'ai eu l'occasion de fréquenter à Saint-Cloud m'a dit connaître certain endroit qui en serait pourvu...

— Un endroit... dans nos régions ?

— À Morlaix même... ou presque... répondit le jeune homme qui paraissait prendre plaisir à intriguer son interlocuteur.

Et, au bout de quelques secondes de silence, il ajouta sur un ton de confidence :

— Le donjon du Sanglier...

M. de Blaittières répéta, stupéfait :

— Le Sanglier !... Vous êtes certain ?

— Certain !... Autant qu'on peut l'être d'un fait qu'on n'a pas contrôlé soi-même, mais sur lequel vous pouvez me renseigner... car j'ai appris que ce vieux donjon était votre propriété.

M. de Blaittières pinça les lèvres.

— On est bien renseigné là-bas !

Sans paraître remarquer cette manifestation de gêne, le comte Bernard observa du ton le plus naturel du monde :

— N'est-il pas le fait d'un bon homme de guerre – et M. de Crillon compte parmi les premiers – de connaître les ressources d'une contrée où il y a lieu de prévoir des opérations militaires ?...

— M. de Crillon pense-t-il qu'on devra en arriver là ?

— Il le craint : l'activité du duc de Guise est grande et, vous le savez comme moi, ses partisans en Bretagne se remuent beaucoup.

— Mais vous-mêmes ne chômez pas, monsieur le comte.

— Je fais ce que je puis... témoin ce coup de main qui vient de réussir providentiellement et qui peut nous être d'un grand appui.

Un temps, puis :

— Vous êtes-vous enquis de ce que je vous mandais, touchant le donjon ?

— Des hommes y perquisitionnent cette nuit même, mais je doute qu'ils découvrent rien de ce que vous souhaitez... le donjon n'a, à ma connaissance, pas l'ombre d'artillerie...

— Le connaissez-vous bien ? Si j'en crois les renseignements qui m'ont été fournis, – toujours là-bas, – la plateforme du donjon serait garnie de couleuvrines...

— Je vous avouerai que je n'ai jamais eu la curiosité d'y aller voir. D'ailleurs, le sommet en est inaccessible...

— Il y a cependant des moyens d'accès que je vous ai fait tenir.

— Qui me paraissent bien étranges, mais je les ai communiqués à mon fils, auquel j'ai donné mission de vérifier la chose. Je ne pouvais mieux faire, mon âge m'interdisant des expéditions de ce genre...

M. du Falouët approuva, mais ajouta :

— Qu'il se hâte, car ces renseignements peuvent être également en possession de certains qui ont intérêt à en user...

— Ceux-là, plaisanta M. des Blaittières, auraient-ils l'intention d'enlever les couleuvrines, au cas où elles existeraient...

— Les enlever ? non... mais les enclouer...

— Mon fils ira cette nuit même, en menant les charrois de munitions, et y retrouvera d'ailleurs des gens à nous qu'il y a envoyés en manière d'avant-garde...

— C'est au mieux, approuva le jeune comte ; là-dessus, je vous quitte, car je suis attendu pour rendre compte de mon voyage.

Et il s'en alla, laissant M. des Blaittières tout perplexe ; les détails qui venaient de lui être donnés paraissaient l'avoir profondément stupéfait : de l'artillerie au Sanglier !... qui l'aurait jamais supposé ?

Il est vrai que cette partie du donjon ne l'avait jamais – comme il l'avait reconnu – intéressé ; son souci s'était concentré tout sur les souterrains.

En ce moment, son fils entra, annonçant :

— C'est chargé... et, maintenant, je pars avec le charrois, car là-bas tout doit être prêt pour recevoir les caisses... Lecoult et ses hommes avaient mission de faire diligence...

Comme il se dirigeait vers la porte, M. des Blaittières l'arrêta.

— Un moment encore ; vous avez bien retenu les explications qui m'ont été envoyées touchant l'accès de la plate-forme ?

— Je les sais par cœur...

— Vous êtes sûr de vous ?

— Je fais chaque jour plus dur que ça dans les falaises, affirma le jeune homme. Mais j'ai grand'peur que cette gymnastique ne donne que piètre résultat...

— Le comte paraît sûr de son fait...

Il achevait ces mots, quand la porte s'ouvrit violemment, livrant passage à un homme, les vêtements en désordre, le souffle coupé par une course précipitée.

— C'est terminé, là-bas ? interrogea M. des Blaittières.

— Plût au ciel que cela n'eût pas commencé ! jeta le nouveau venu. Un peu plus, j'y laissais ma peau, moi aussi.

— Toi aussi ! Qu'est-il donc arrivé ?

— Une bande de gars nous a surpris en plein travail et s'est jetée sur nous ! Ç'a été dur... Lebriz et Quénemec sont restés là-bas...

— Vous les avez laissés ! cria, hors de lui, le fils de M. des Blaittières... Les Loups ne doivent pas abandonner les leurs...

— Dans la bataille, ils ont disparu !... Pressé de toutes parts, impossible de les chercher... bien heureux encore de n'avoir pas été pris...

M. des Blaittières demanda :

— Quels sont ces gens ?

— Impossible de les reconnaître !... Ils étaient encagoulés... Mais ce ne m'étonnerait pas qu'ils appartiennent au sire de la Fontanelle. L'un d'eux a lancé un nom que je sais être celui d'un gars de la bande...

— Qu'iraient-ils faire au Sanglier ? interrogea, sceptique, René des Blaittières.

Son père objecta :

— Peut-être ce que vous allez y faire vous-même.

Le jeune homme, alors, serrant autour de sa taille le ceinturon auquel pendait une large dague :

— En ce cas, la conversation sera chaude.

— De la prudence, recommanda le père.

Ce à quoi l'autre riposta :

— Voilà un mot dont vous ne m'avez pas appris à connaître le sens.

Il ajouta :

— Au lieu de vous soucier de moi, c'est plutôt de Lebriz et Quénemec dont vous devriez prendre souci...

Ce à quoi le père répliqua d'une voix dure :

— Aujourd'hui, eux !... Nous, demain !

— Évidemment, c'est le métier !... Mais vous ne songez pas que, des deux demeurés là-bas, un est inquiétant : Lebriz... S'il est mort, c'est au mieux... Vivant et pris, il nous vendra... J'ai toujours eu le gars en méfiance...

Il ajouta, gagnant la porte :

— En tout cas, nous ne tarderons pas à être fixés... Surtout, que le charrois demeure ici jusqu'à mon retour ; peut-être, suivant ce que je trouverai là-bas, y aura-t-il lieu de changer la destination des caisses.

Une fois dehors, il courut jusqu'à la berge ; à l'arrière de la gabarre, un léger canot était amarré, dans lequel il sauta ; puis, l'ayant détaché, il s'éloigna à grands coups d'avirons.

Quelques instants après, il atteignait la rivière de Morlaix qui l'amena rapidement, poussé par la marée montante,

jusqu'à une portée de mousquet de la ville ; là, il aborda en un point où l'eau n'était séparée que par un étroit chemin de halage d'un épais bois de chênes qui escaladait le flanc rocheux d'une colline dont le sommet se couronnait de ruines.

Laissant la barque, masquée par les herbes qui garnissaient la berge, le jeune homme s'engagea dans un étroit sentier qui se coulait parmi les arbres et commença de grimper lentement vers le Sanglier.

Maral Krez datait du XII^e siècle et avait été le fief de Jean de Kreadec, dit le Sanglier de la mer, dont le nom a été célébré par les historiens locaux comme celui du plus terrible corsaire qui eût couru la Manche et l'Atlantique.

On prétend même qu'il ne se faisait pas faute, quand la mer lui en laissait le loisir, de pressurer quelque peu les gens de terre.

De son inexpugnable retraite, il fondait – comme un rapace de son aire – sur les caravanes de marchands que lui signalait un service d'espionnage admirablement organisé, puis il rentrait entasser dans les soubassements du château les marchandises dont il avait dépouillé les malheureux sans défense.

Ce butin, il le faisait ensuite vendre par des complices à lui qui s'en allaient par la contrée l'offrir sur les places de marché ; les acheteurs, dont la plupart connaissaient l'origine des marchandises, n'osaient se récuser, sachant par expérience ce qu'il en coûtait de faire montre d'un scrupule exagéré.

L'incendie d'un magasin, la mort subite d'animaux, attestaient la rancune du vendeur ; c'était, d'ailleurs, un de ces sinistrés qui avait mis fin à ce régime de déprédation.

Ruinée, n'ayant plus rien à perdre que la vie, – à laquelle plus rien ne la rattachait, – l'une des victimes du Sanglier, d'accord avec la maréchaussée, avait tendu un piège dans lequel le corsaire était tombé.

Condamné à être pendu, la potence avait été dressée au sommet du donjon dont la crête dominait d'une quinzaine de pieds la plate-forme centrale.

Et le corps était demeuré là, croché au gibet par une chaîne que le vent faisait grincer, sinistre pâture pour les oiseaux de proie, terrible enseignement pour les mauvais garçons, enclins à marcher sur les traces du Sanglier.

Et lorsque les becs des rapaces avaient déchiqueté les chairs corrompues par le soleil, le squelette avait continué à se balancer dans le vide, tout blanc, ses os cliquetant au moindre souffle de la brise...

Puis l'ossature même du corsaire s'était dissociée pour ne laisser, au bout de la chaîne, que le crâne solidement croché par la nuque et qui, vu d'en bas, donnait l'impression d'un balancier zigzaguant au gré du vent.

La nuit, quand la lune l'éclairait, cela faisait un impressionnant effet, même sur les gens d'âme forte, exempts de toute superstition. Et, depuis lors, le manoir du Sanglier avait été protégé par cette sinistre épave d'un passé déjà lointain, contre la cupidité des héritiers du Corsaire, désireux d'explorer les souterrains du château où devait se trouver entassé le produit de ses rapines.

Toutes les tentatives faites dans ce genre avaient échoué, la terreur arrêtant sur le seuil les gens trop curieux.

Puis, vers le milieu du siècle, le château avait été mis en vente par le dernier héritier du Sanglier et avait été acquis, pour une somme dérisoire, par un sieur des Blaittières, originaire du sud de la France, qui était venu s'y installer, après avoir fait effectuer, sous sa direction, certaines réparations indispensables.

Bien entendu, il s'était livré, lui aussi, à des recherches dans les légendaires souterrains qui, certainement, avaient été la cause principale, essentielle même de son acquisition, lesquelles recherches étaient demeurées infructueuses ; le châtelain, alors désintéressé de son domaine, l'avait finalement abandonné, le laissant sous la surveillance d'un homme à lui, mi-intendant, mi-jardinier, un nommé Hervé, originaire d'Alsace, avait-il dit.

Hervé vivait là, seul, comme un hibou, déclaraient les gens du pays, n'ayant avec ceux-ci que des rapports strictement nécessaires à son existence matérielle et limités à l'achat du lait, de viande et de pain, les légumes étant récoltés sur un terrain dépendant du château et cultivé par lui-même.

Sans relation dans le voisinage, il ne recevait jamais de visiteurs, à l'exception de son maître ; celui-ci établi sur la côte dans une ancienne ferme qu'il avait fait aménager à son usage, venait de temps à autre, voir son régisseur, qui l'approvisionnait de légumes et de fruits, son domaine de Roach'ster, ne comportant que des roches contre lesquelles le flot venait se briser, toujours hostile, même par temps calme.

Parfois, il était accompagné de son fils, grand et beau garçon d'une vingtaine d'années ; une forte chevelure noire

encadrait d'une masse sombre son front, poli et d'un blanc mat, comme le reste le visage ovale au menton volontaire et aux lèvres de dessin impérieux.

Rarement souriante, sa bouche était naturellement grave, peut-être même triste ; le nez était droit, d'une ligne pure, avec des narines d'une mobilité extrême qui trahissait les impressions par lesquelles passait le jeune homme avec une rapidité surprenante, ce qui décelait une nervosité exceptionnelle.

René des Blaitières se révélait écuyer consommé, montant avec une dextérité remarquable une jument alezan de grande beauté ; mais de caractère difficile, si l'on en jugeait par certaines révoltes que son maître devait dompter, avec autant de fermeté que de souplesse.

Le plus souvent, le jeune homme accompagnait à cheval son père qui, lui, venait dans une mauvaise carriole, tirée par un bidet du pays de médiocre allure, mais duquel il se déclarait fort satisfait.

Ni le père, ni le fils ne fréquentaient personne ; quand ils faisaient un séjour au donjon, séjour toujours court d'ailleurs, c'était par l'intermédiaire d'Hervé que s'établissait le contact entre eux et les gens du dehors.

Ceux-ci étaient d'accord pour mettre sur le compte de la fierté la réserve dont les châtelains usaient à leur égard.

Certains allaient jusqu'à insinuer que c'était parce qu'ils se cachaient...

Mais de qui ?... Et pourquoi ?...

Voilà ce qu'il eût été intéressant d'établir... Et comme cela leur avait été impossible, ceux-là étaient considérés comme de mauvaises langues.

Tout ce que l'on savait du père et du fils, c'est que leurs rapports semblaient plutôt froids et que M. des Blaittières donnait l'impression d'être entièrement sous la domination de son fils René ; cette impression résultait d'une circonstance fortuite : la jument du jeune homme s'était déterrée, ce qui avait obligé les châtelains à s'arrêter chez un forgeron de la ville.

Durant que s'opérait le travail, M. des Blaittières et René avaient fait côte à côte les cent pas sur la route et le forgeron qui les observait du coin de l'œil croyait avoir constaté qu'il semblait qu'une discussion s'était élevée entre eux, discussion qui s'était close sur un geste énergique, quasi impérieux, du jeune homme, geste que le père avait accueilli en baissant la tête, pour demeurer ensuite, durant quelques instants, les épaules courbées, dans une attitude pleine d'humilité.

Il n'en avait pas fallu davantage pour que Ferroul, le forgeron, établît de péremptoire façon que le jeune sire des Blaittières était « une forte tête » et son père un « pauvre homme ».

Il avait conclu son récit par des paroles vagues, pleines d'équivoques et de sous-entendus... « À notre époque... on en voit de si drôles qu'y faut pas s'étonner si des choses vous paraissent invraisemblables et qui finissent par être simples, si bien que les pas malins sont étonnés quand un beau jour on découvre le pot aux roses », etc., etc....

Tel était son refrain quand, le soir venu, la besogne quotidienne achevée, les voisins se trouvaient réunis chez lui, à vider un pot de cidre nouveau.

Car, à sa forge, Ferroul adjoignait une manière de cabaret fréquenté par les gens du quartier qu'il tenait à sa dévotion par son éloquence et la hardiesse de ses théories...

Mais quand un auditeur, ou plus curieux ou plus sceptique que les autres, demandait au forgeron de parler plus net et de formuler clairement son opinion en ce qui concernait M. des Blaittières, Ferroul hochait la tête d'un air entendu et répondait :

— Minute !... faut attendre, pour cueillir l'œuf, que la poule ait pondu...

— Tout ça c'est bel et bien... mais ça ne dit rien, s'entêtait à objecter le curieux déçu...

Plissant malicieusement les paupières, le forgeron déclarait :

— Motus... l'ancien disait qu'y faut s'mettre un bœuf sur la langue pour s'éviter d'l'avoir trop longue... moi, c'est pas un bœuf, c'est tout l'troupeau qu'j'y mets... Qui vivra verra !

— Verra... quoi ?

À cette question, il ne répondait pas.

CHAPITRE IV

LE DONJON DU SANGLIER

Cependant, le jeune des Blaittières montait lentement à pas prudents, prenant garde de ne pas faire ébouler sous la semelle de ses bottes des pierres dont la chute eût pu avoir des conséquences graves.

De temps à autre, il faisait halte, non pour reprendre son souffle, mais pour scruter d'une oreille avide le silence.

Mais rien qui pût l'alarmer ; du côté de la ville ne venait aucun bruit et, au-dessus de lui, le donjon dressait ses ruines, muettes.

Alors, sa prudence rassurée, il reprenait son ascension ; elle devenait, au fur et à mesure qu'il s'élevait, plus rude, plus difficile, le lit du torrent se creusant davantage.

Un peu avant d'atteindre aux assises du château, il fit une dernière halte pour tirer de sa gaine un fort couteau qu'il passa, lame ouverte, dans la ceinture de cuir qui lui serrait aux flancs ses vêtements.

Ensuite, il recommença à grimper.

Arriva un moment où, ayant atteint un épais massif de broussailles qui, déraciné par un récent orage, paraissait avoir séché sur place, il s'arrêta encore ; cette fois, il sembla que son ascension eût pris fin.

Il souffla longuement, prit son couteau, en tâta la pointe sur son pouce, le remit en place ; ensuite de quoi, il empoigna à deux mains les broussailles et les tira à lui.

Il était contraint d'y mettre toute la force de ses poignets et dut s'y reprendre à plusieurs reprises, non pour les arracher, car leurs racines n'étaient point en terre, comme il y paraissait mais pour les déplacer.

Cela donnait maintenant l'impression d'être un massif postiche destiné à masquer une étroite ouverture pratiquée dans le terrain rocheux qui servait de base à la colossale construction.

Un moment, le jeune homme demeura engagé jusqu'aux épaules dans le trou béant, s'assurant que n'en sortait aucun écho révélateur.

Le silence était complet.

Dans ces conditions, il estima qu'il ne risquai rien... ou pas grand'chose, à s'enfoncer plus avant dans le noir ; mais, auparavant, il attira à lui la masse de broussailles, de façon à la replacer derrière lui, dans la position où il l'avait trouvée.

Cela fait, son couteau en main, prêt à toute éventualité, il se glissa dans un boyau si étroit que, de chaque côté, ses épaules frôlaient les parois et qu'il était contraint de marcher l'échine ployée en deux pour éviter de heurter du crâne la voûte rocheuse.

Il avançait avec assurance ; pas un choc, pas un faux pas... Évidemment, quelque secret qu'il fût, ce chemin lui paraissait familier, tellement étaient claires les explications envoyées de Paris par Bertrand du Falouët.

« Quinze, seize, dix-sept », comptait-il à chaque pas.

Quand il eut dit « vingt », il s'arrêta, étendit le bras et, ses doigts frôlant en avant de lui le roc, il murmura :

« M'y voici... »

Durant quelques secondes, il sonda l'obscurité pour bien s'assurer qu'il ne se trompait pas ; puis, de l'extrémité de ses doigts, il palpa l'obstacle devant lequel il se trouvait arrêté. Sa recherche fut longue, pour enfin aboutir à un certain endroit où il appuya le doigt.

Un déclic se produisit, à peine perceptible pour une oreille étrangère.

Alors, assurant dans sa main le manche du couteau, il poussa, de l'autre main, une porte qui évolua sans bruit sur ses gonds huilés.

Il fit deux pas, referma la porte et promena ses regards autour de lui : il se trouvait dans une pièce qu'éclairait d'une lueur blafarde le clair de lune passant à travers les barreaux d'un étroit soupirail.

La pièce, de grandes dimensions, mais extrêmement basse de voûte, était emplie de caisses de toutes formes, fermées par des barres d'acier, de barils grands et petits, dont la fermeture était également assurée par des cercles de métal que renforçaient de forts cadenas.

Ayant minutieusement compté caisses et barils, il eut un soupir qui devait être de satisfaction, car ces mots fusèrent de ses lèvres :

« Tudieu ! j'ai eu peur ! »

Pour se livrer à cette inspection, il avait remis en place son couteau inutile, mais il le reprit en main pour traverser le

souterrain dans toute sa largeur, s'approcher de l'une des parois sur laquelle il promena ses mains à tâtons.

Un juron de mauvaise humeur lui échappa à constater l'inutilité de ses recherches. Il revint sur ses pas, comptant ses enjambées, en prenant bien garde de les faire de même longueur.

Ensuite, il se livra à un manège semblable, mais dans un sens qui coupait perpendiculairement le premier ; l'un lui avait donné vingt-trois enjambées, l'autre trente-deux ; au point d'intersection, il s'immobilisa et, accroupi sur le sol, il promena ses doigts sur le carrelage fait d'une grossière mosaïque ; après quoi, s'étant dressé, il pesa de tout son poids sur un certain point que ses doigts avaient repéré.

Aussitôt un bruit sec lui fit connaître que le ressort auquel commandait le point sur lequel s'était exercée sa pression avait joué et, sans hésitation, il marcha droit au fond du souterrain.

L'auscultation de ses doigts lui permit alors de reconnaître dans la roche une légère fissure qui décelait l'existence d'une ouverture faisant communiquer la pièce dans laquelle il se trouvait avec...

Soudain il s'arrêta, saisi : ne venait-il pas de lui sembler entendre un bruit léger filtrant par cette fissure. Difficilement, il en pouvait définir la nature, mais en forçant son attention, il lui semblait bien qu'il s'agissait d'un vagissement de petit enfant... à moins que ce ne fût tout simplement un gémissement lointain...

La première supposition étant improbable, restait la seconde.

Mais un gémissement, pour être admissible, le contraignait à supposer...

Et cette supposition s'accordait si bien avec les détails qui lui avaient été donnés une heure auparavant, qu'un frémissement d'angoisse le secoua tout entier...

Cependant, la situation exigeait qu'il redevint maître de lui : il se raidit donc contre cette dépression passagère et, doucement, sans bruit, pesa du poids de ses épaules contre le roc, dont un pan évolua sur lui-même, formant une mince ouverture par laquelle il se coula de l'autre côté.

Là se rencontrait un étroit palier auquel s'amorçaient les marches d'un escalier qui montait en spirale dans l'intérieur même du bloc sur lequel reposait le château.

Avant de s'y engager, le jeune homme scruta le silence d'une oreille prudente et le bruit, perçu d'en bas, lui parvint plus distinctement.

C'était bien une plainte qu'il avait entendue.

Cette fois, son émoi se transforma en angoisse et ses doigts étreignirent plus fortement le manche de son couteau.

Il commença de monter, l'oreille toujours tendue vers la plainte qui allait s'accentuant au fur et à mesure qu'il s'élevait.

À certain moment il glissa ; pour éviter une chute complète, il dut plaquer l'une de ses mains sur une marche ; quand il se redressa, il sentit sa main souillée d'un liquide gluant et ses narines flairèrent le sang.

Il demeura une minute ou deux figé dans une immobilité pleine d'incertitude.

Du sang ! Qu'est-ce que cela signifiait... Mais, presque aussitôt, il se souvint du rapport qui lui avait été fait une heure plus tôt.

Ne lui avait-il pas été dit qu'on s'était battu... battu si fort qu'il était à peu près certain qu'aucun n'avait survécu, sans qu'on lui en eût, cependant, donné l'assurance.

Ainsi donc, son émoi présent n'avait pas de raison d'être, puisqu'il était prévenu.

Il essuya sa main gluante et reprit son ascension.

En dépit de l'assurance qui lui en avait été donnée, il y avait là-haut encore quelqu'un de vivant... et cela c'était un danger.

Quel était celui-là ?

Tout à coup un souffle d'air le frappa en plein visage et un juron lui échappa : une porte qu'il pensait trouver fermée était ouverte !

Les autres, en partant, avaient donc négligé de la clore ? Supposition bien invraisemblable.

Ou alors, crainte plus admissible, c'était après leur départ qu'elle avait été ouverte.

Mais par qui ?

Quelques marches encore gravies, il constata qu'il ne s'était pas trompé : une porte laissait passer l'air extérieur.

Par cette porte, en même temps, filtrait la plainte qui l'avait alerté.

Il la poussa doucement, trop doucement peut-être, car il lui fut impossible tout d'abord, en raison d'un obstacle, invisible naturellement, d'en rabattre complètement le battant en dedans.

Cependant, en s'arc-boutant solidement, il parvint à pratiquer un passage suffisamment large pour qu'il lui fut possible de se glisser à l'intérieur.

Alors, seulement, il put identifier l'obstacle au libre jeu de la porte : cet obstacle était le corps d'un homme étendu sur le sol et baignant dans son sang.

Il faisait trop sombre pour qu'il en pût distinguer les traits et il dut tirer le corps près d'une fenêtre, grande ouverte, pour que le visage lui apparut blanc à la clarté lunaire.

Une exclamation lui échappa alors.

Il avait soulevé la tête de l'homme si durement que le crâne, heurtant la pierre, rendit un son sourd, et que le heurt fut suivi d'une plainte plus accentuée.

— Lebriz ! Lebriz, m'entends-tu ?

Le blessé ne répondit pas, mais se plaignit plus haut. René des Blaittières insista :

— Lebriz ! Lebriz, tu me reconnais ?

D'entre les lèvres du malheureux fusa un nom.

— Le loup !

Ce fut tout, il sembla qu'il n'y eût pas d'espoir d'en obtenir davantage.

René s'agenouilla, releva le buste du blessé et l'appuya contre son genou, de façon à faciliter le jeu des poumons.

— Fais effort pour parler ! enjoignit-il.

Le blessé, certainement, entendait encore, cela se devinait au souffle rauque qui s'échappait de ses lèvres tordues par l'effort ; mais sa langue se refusait à obéir à sa volonté.

Le jeune homme insista :

— Quénemec ?...

Les paupières de Lebriz se soulevèrent péniblement, découvrant les prunelles vitreuses, comme éteintes déjà par le voile qu'y tendait la mort toute proche ; le regard sembla soudain, comme déchirant ce voile, se fixer sur celui qui l'interrogeait si anxieusement, et sans doute, l'angoisse peinte sur son visage lui fut-il un miraculeux stimulant.

Dans un surhumain effort, ses lèvres crispées se distendirent.

« Là-haut ! » balbutièrent-elles dans un souffle.

Puis elles reprirent leur immobilité.

Une seconde à peine, René hésita, considérant celui qu'il tenait dans ses bras et qui, peut-être déjà, n'était plus qu'un cadavre et se demandant ce qu'il devait faire, ou bien tenter de le ramener à la vie et de lui arracher encore quelques mots, que les circonstances rendaient de toute urgence, ou bien, aiguillé sur une piste nouvelle par les deux syllabes échappées des lèvres de l'agonisant, abandonner celui-ci et...

« Là-haut », avait soufflé Lebriz.

Qu'est-ce que cela signifiait : « Là-haut » ?... Inquiétante énigme de la solution de laquelle tant de choses pouvaient dépendre.

Question de vie ou de mort... songeait-il.

Quelques secondes de réflexion et sa résolution fut prise ; déposant doucement sur le sol le corps inerte, il se redressa et, à pas prudents, l'oreille toujours aux aguets, sortit de la pièce.

Hors de celle-ci, l'escalier poursuivait, tirebouchonnant à travers la muraille épaisse, vers le sommet du donjon.

Lebriz avait dit : « Là-haut. »

Cette indication ne pouvait que signifier la plate-forme d'où le regard s'étendait sur tout le pays d'alentour, la plate-forme armée de couleuvrines dont les cous de bronze s'allongeaient à travers les créneaux, crachant la mitraille sur les assaillants assez audacieux pour assaillir le Sanglier et les contraindre à abandonner le siège.

Digne émule du féroce animal dont elle portait le nom, la défense du redoutable corsaire de jadis réduisait en miettes les hordes montant à l'assaut de ses inaccessibles murailles, comme le sanglier forcé découd les chiens accrochés à ses flancs.

Là-haut !

Que s'était-il passé là-haut de tellement significatif que Lebriz, même à l'article de la mort, eût songé, répondant à la question qui lui était posée, à prononcer ces deux syllabes.

Une fois le pied mis sur la plate-forme, le jeune homme dut s'accrocher des deux mains à la balustrade de pierre qui

la ceinturait ; le vent soufflait tellement violent que, pour un peu, il eût été renversé.

Au-dessus de sa tête, le crâne du corsaire brinqueballait au bout de sa chaîne avec un bruit sinistre.

Le jeune homme, cependant, fouillait d'un regard anxieux, jusque dans ses moindres recoins, cette plate-forme qu'indiquaient forcément les derniers mots prononcés par Lebriz.

« Là-haut !... » mais rien ne se remarquait, « là-haut », qui fût de nature à retenir son attention... et cependant Lebriz était un de ceux auxquels René savait pouvoir accorder une absolue confiance ; des deux que les compagnons avaient laissés derrière eux, en quittant le donjon, Lebriz était celui duquel il n'avait pas le droit de douter...

Tandis que Quénemec !...

Et, à sa surprise, pensant trouver celui-ci « là-haut », il le cherchait vainement.

Qu'était devenu Quénemec ?

Autant qu'il lui était possible de reconstituer la marche des événements quand les compagnons avaient fui le donjon, laissant derrière eux – comme ils l'avaient expliqué – deux des leurs dont l'état s'opposait à ce qu'ils tentassent de les emporter, les deux blessés avaient dû, pour une cause inconnue, en venir aux mains.

L'un, Quénemec, avait eu le dessous et laissé mort sur la plate-forme par l'autre ; Lebriz, qui avait tenté de fuir par l'escalier intérieur, mais épuisé par la perte de son sang, était tombé, mourant, dans la pièce où l'avait trouvé le jeune des Blaittières.

Mais Quénemec !... Qu'était-il advenu de lui ?

Et, soudain, René eut le soupçon qu'en fin de combat les deux hommes en étaient arrivés à lutter contre la balustrade de pierre et que Lebriz avait réussi à se débarrasser de son adversaire en le faisant passer par-dessus la balustrade et à le précipiter dans le vide.

Oui, assurément, cette supposition devait être... était la bonne, la seule susceptible de répondre à la vérité.

À pas lents, donc, il commença le tour de la plate-forme, se penchant au-dessus de l'abîme, tentant de fouiller l'ombre dans laquelle le sol demeurerait enseveli.

Déjà, il désespérait, quand il lui sembla entendre, montant du vide, comme une plainte étouffée.

Incrédule, impressionné cependant, il se pencha par-dessus la balustrade, jusqu'à perdre l'équilibre, et alors, à sa grande stupeur, il distingua, au milieu de l'ombre, quelque chose d'informe qui se balançait dans le vide, sous le souffle du vent.

Un moment, il douta de la sûreté de son regard ; mais, mettant toute sa volonté à en augmenter l'acuité, il constata que ce quelque chose avait forme humaine.

Oui, c'était bien là un homme, un homme qui semblait pendu à l'extrémité d'une chaîne dont l'autre extrémité s'enroulait autour d'une couleuvrine dont le cou saillait au-dessus du vide.

Ce devait être là... c'était sûrement Quénemec !

Comment cela se pouvait-il faire ?... Problème qu'il n'était pas l'heure de solutionner ; pour le moment, il s'agissait de bien autre chose.

Par quel moyen tirer le corps à lui, car, mort ou vivant, il lui fallait l'avoir.

Mais, d'abord, était-il encore en vie ?

Penché sur le vide, se cramponnant des deux mains à la balustrade :

— Quénemec !... appela-t-il... Hé ! Quénemec !

Une voix, dominant la violence du vent, cria :

— À moi !... À moi !...

Mais cette voix, comme étranglée, témoignait que celui qui appelait était à bout de forces.

Le jeune homme comprit que cet agonisant était incapable de coopérer à son propre sauvetage ; alors, il demanda :

— Pendu ?

— Accroché par les mains !... Mais, qui que vous soyez, hâtez-vous !...

Et presque aussitôt :

— Qui êtes-vous ?

— C'est moi, le Loup...

Il sembla que l'homme poussait une exclamation.

— Tiens bon, Quénemec !... Je vais te haler jusqu'à moi...

Alors, du vide montèrent ces mots, non pas prononcés d'une voix suppliante, mais impérieusement jetés :

— Non... ne touchez pas à la chaîne... ou j'ouvre les mains !

Stupéfait, René cria :

— Es-tu fou ?

Quénemec posa, haletant :

— Jurez sur Dieu d'oublier ce que j'ai à vous dire, sinon...

Un débat s'éleva, durant une seconde, dans l'esprit du jeune homme.

Puis, il prononça :

— Sur Dieu, je le jure !...

Dans un souffle s'éleva alors jusqu'au jeune homme ce mot, le seul que la faiblesse de Quénemec lui permit de prononcer :

— Enlevez...

On imagine avec quelles précautions fut halée la chaîne à l'extrémité de laquelle l'homme était accroché ; à chaque effort que faisait René, il lui semblait que son cœur fut sur le point de se rompre.

Quelle joie fut la sienne quand ses mains happèrent enfin le corps inerte et, en apparence, sans vie, dont les doigts étaient si furieusement crispés sur la chaîne qu'il eut toutes les peines du monde à les en décrocher.

Alors, il l'étendit sur les dalles et s'efforça de le faire revenir à lui.

Il y eut grand'peine, la mort paraissant avoir fait son œuvre et déjà il désespérait lorsque Quénemec poussa un profond soupir, un soupir qui semblait venir de l'Éternité.

— Quénemec ! appela le jeune homme, les lèvres collées à l'oreille du moribond.

Les paupières de celui-ci se soulevèrent avec peine, découvrant des prunelles qu'agrandissait l'approche de la mort.

— Me reconnais-tu ? interrogea-t-il plein d'angoisse.

Au lieu de répondre, l'autre murmura par deux fois :

— Lebriz... Lebriz.

— Eh bien !... quoi, Lebriz ?

Quénemec fit un effort violent ; visiblement il luttait contre la mort qui déjà lui tenait la langue.

— Parle ! enjoignit avec colère le jeune homme, parle.

Détachant chaque syllabe, le moribond bégaya :

— Il... ne faut pas... Lebriz s'enfuir... il ne faut pas...

Ces mots provoquèrent chez René une angoisse extrême.

Il eut un geste de colère, oubliant que les minutes étaient précieuses, qu'il les perdait à tenter de savoir.

— Pourquoi ? interrogea-t-il avec violence.

Mais le moribond s'entêtait.

— Lebriz... Lebriz...

Et il ajouta, usant ses dernières forces dans un bégaiement inintelligible presque :

— ... Empêcher... de fuir...

Les paupières se fermèrent... les membres se raidirent.

Était-il mort ?

René eut un geste de colère.

Et il demeurait là, comme pétrifié d'étonnement, d'incertitude, considérant d'un air hébété le visage rigide, tout blanc de la clarté lunaire, s'efforçant, mais vainement, de résoudre le problème qui se posait devant lui.

Mais subitement il eut l'impression qu'il perdait son temps, alors que le moribond, par deux fois, avait exprimé la crainte que Lebriz ne prit la fuite... et quoique cette crainte lui parut chimérique, étant donné l'état dans lequel il l'avait laissé, il se redressa, et, d'un bond, traversa la plateforme pour se lancer dans l'escalier.

Les marches descendues en trombe, il arriva dans la pièce où il avait laissé Lebriz expirant ; mais vainement chercha-t-il sur le carrelage le corps... Celui-ci avait disparu.

Ce que craignait Quénemec était arrivé.

Lebriz avait fui !

Un juron de colère lui jaillit des lèvres et il s'élança vers la porte qui donnait accès à l'escalier.

La porte était fermée ; ainsi le fuyard s'assurait-il contre toute poursuite.

C'était lui, qui, maintenant, était prisonnier.

Prisonnier !...

En vain, s'épuisait-il à enfoncer la porte.

Et cependant, la gravité des circonstances lui imposait de tenter l'impossible pour reconquérir sa liberté.

L'impossible !... mais comment ?... sous quelle forme ?

Et il songeait que, tout à l'heure, quand, dans un souffle qu'il avait cru être le dernier, Lebriz avait prononcé ces deux syllabes qui l'avaient abusé, il avait joué une sinistre comédie dans le seul but de se débarrasser de lui, pour mettre à exécution son projet de fuite.

Combien grande avait été sa naïveté.

Lentement, il gravissait maintenant les marches qui menaient à la plateforme.

Quénemec était toujours là, dans la même posture où il l'avait laissé, mort sans doute.

La lune, maintenant, brillait dans son plein, dégagée des nuages qui, jusqu'à présent, l'avait masquée par intermittence... et le jeune homme, son attention détournée de Quénemec promenait autour de lui un regard investigateur, à la recherche d'un improbable moyen d'évasion.

Brusquement, une idée lui venant en tête, il se dirigea vers la couleuvrine à laquelle se trouvait enroulée la chaîne de laquelle il avait détaché Quénemec et l'examinait avec attention.

C'était peut-être là le moyen d'évasion !...

Non pas qu'il la supposât de longueur suffisante pour lui permettre de gagner le sol, mais peut-être...

Penché par l'embrasement, il sondait le vide, cherchant à se rendre compte s'il n'existait pas dans les flancs du donjon, quelque meurtrière qu'il lui serait possible d'atteindre, suspendu à la chaîne... pour, de là, par échelons successifs, toucher le sol, à moins que cette meurtrière, servant à éclairer l'escalier, l'évasion lui fut, par ce système, facilitée.

Une exclamation sourde marqua, chez lui, la découverte d'une ouverture percée à quelques pieds au-dessous de lui, offrant une saillie suffisante pour qu'il pût s'y poser ; d'autre part, la chaîne paraissait suffisamment longue pour que, passée autour du cou de la couleuvrine, elle lui permît, ayant atteint l'objectif envisagé, de l'attirer à lui pour recommencer plus bas une manœuvre semblable.

Accroché des deux mains à la chaîne double, il dut s'imprimer un balancement assez fort pour que ses pieds atteignissent le rebord de la meurtrière sur lequel ils parvinrent, grâce à une périlleuse adresse, à se poser.

Cela fait, il tira la chaîne à lui, prêt à recommencer la manœuvre, – ainsi qu'il l'avait envisagé, – au cas où le lui faciliterait la disposition des lieux.

Le tout était de savoir si sa longueur lui permettrait d'atteindre le sol.

Comme il réfléchissait, il remarqua qu'un arbre, de colossale dimension, qui dressait son fût majestueux non loin du donjon, tendait ses branches si près de la fenêtre qu'en avançant le bras peut-être lui serait-il possible d'en atteindre une pour...

Sans tarder davantage, se servant de la chaîne comme d'un lasso, il réussit à capter la toute extrémité feuillue d'une des branches de telle sorte que, l'attirant à lui, il lui apparut qu'en s'y suspendant des deux mains il pourrait gagner le tronc, d'où il descendrait à terre.

Évidemment, il courait le risque que, sous son poids, la branche cassât ; mais qu'était cette éventualité à envisager auprès de la certitude des conséquences qu'entraînerait l'obligation pour lui de demeurer prisonnier.

S'étant enroulé la chaîne autour du corps, il empoigna la branche et, imprimant à ses reins un fort élan, se laissa aller dans le vide.

CHAPITRE V

COUP DOUBLE

La jeune fille allait au pas de sa monture, sans hâte d'arriver ; elle avait le pressentiment qu'il en serait ce soir-là comme des précédents : Bertrand ne se trouverait pas à la cabane du bûcheron.

Il en était ainsi depuis près d'une semaine.

Certes, elle ne s'en inquiétait pas... elle n'avait aucun motif de s'inquiéter, sûre qu'elle était de l'amour de celui qu'elle aimait si intensément elle-même...

Elle savait d'une part que les circonstances étaient graves pour la Bretagne et, d'autre part, elle connaissait de quelle foi ardente le comte brûlait pour sa patrie, foi qu'elle partageait d'ailleurs.

Dans ces conditions, comment n'eût-elle pas admis qu'il la négligeât quelque peu pour se consacrer tout entier à son devoir ; néanmoins, elle revenait fidèlement chaque soir au rendez-vous, voulant espérer que quelque loisir imprévu permettrait à Bertrand de l'y venir rejoindre. Et c'est pourquoi, en ce moment, elle s'y rendait comme chaque soir, mais lentement, afin que se prolongeât l'espoir qu'elle avait de le rencontrer.

La déception, hélas ! viendrait assez vite.

Combien elle était loin de soupçonner en quel cruel dilemme se débattait le malheureux Bertrand, envisageant de

sacrifier à son culte pour la Bretagne l'amour que lui inspirait sa fiancée.

Le sentant si étroitement à elle, autant qu'elle-même l'était à lui, comment eût-elle pu soupçonner une telle décision ?

Si lentement cependant qu'elle chevauchât, elle avait fini par atteindre le terme de sa course, et, sa monture s'étant arrêtée d'elle-même devant la cabane du bûcheron, la jeune fille mit pied à terre et l'attacha au tronc d'un hêtre, pour aller, suivant son habitude, s'asseoir sur une souche, à peine équarrie, qui servait de siège à la porte du logis.

Là, elle se laissa aller à la douceur d'une rêverie énamourée ; la nuit était d'une exceptionnelle douceur, un zéphir léger chantait dans les branches et, non loin, une colombe roucoulait timidement.

Que Bertrand n'était-il là ! regrettait la jeune fille.

Elle poussa un soupir ; décidément, il ne viendrait pas !

Sur le premier moment, sa déception lui inspira un mouvement de jalousie pour cette patrie qui lui prenait l'homme aimé.

Soudain, une lourde étoffe s'abattit sur elle, enveloppant si étroitement sa tête, que, d'un même coup, elle se trouva privée de la vue et de l'ouïe, tandis qu'elle se sentit en même temps bâillonnée.

Des bras la saisirent, l'enlevèrent du sol, et elle fut emportée dans une course rapide, sans qu'elle eût la possibilité ni de pousser un cri ni de tenter la moindre résistance.

Près de défaillir, elle eut la sensation qu'on la plaçait sur un cheval, lequel partit à vive allure.

Alors, elle s'évanouit.

La scène avait demandé une minute à peine ; après quoi, le calme revint dans la clairière, la colombe reprit son roucoulement un instant interrompu et le zéphir susurra à nouveau à travers les branches.

Le galop s'éteignit rapidement dans l'éloignement ; quand le silence enfin régna, le feuillage d'un fourré tout proche s'écarta, livrant passage à une forme humaine qui demeura un court moment immobile, étendue dans l'herbe, dressée sur ses deux poignets, tendant l'oreille vers les fonds de la forêt, comme si elle eût cherché à se rendre compte de la direction suivie par le cavalier.

Puis se levant :

« Singulière besogne », murmura-t-elle.

Et la forme humaine rentra dans le taillis d'où bientôt elle sortit, du côté opposé, rampant avec tant de souplesse que l'oreille la mieux exercée n'eût pu surprendre le plus petit froissement de feuilles, le plus mince craquement de branches.

Un cheval attendait, dissimulé dans un hallier ; l'enfourcher d'un bond, le lancer au galop, fut l'affaire de quelques secondes.

Le cavalier paraissait connaître à fond la région. Traversant taillis et futaies, il coupait au plus court, avec une visible volonté d'atteindre en temps voulu le but auquel il tendait.

Après une course assez longue, brusquement il s'arrêta, l'oreille alertée par un bruit qui, soudainement, venait de troubler le silence ; il s'immobilisa, haut dressé sur ses étriers, la main en visière au-dessus des yeux, comme s'il eût espéré, par ce geste instinctif, augmenter l'acuité de sa vue.

Impossible de rien distinguer.

Il poussa un peu sa monture, de façon à atteindre un point où le feuillage, un peu moins dru, formait comme une éclaircie sur le paysage ; mais celui-ci, enveloppé de nuit, ne permettait guère de distinguer autre chose que des ombres vagues semblant batailler.

Soudain, le cavalier grommela entre ses dents :

« Les maladroits... »

Ses talons impatients pressèrent machinalement les flancs du cheval, qui fit un écart. Un moment il y eut lutte entre la bête et son maître, qui finit par assagir sa monture.

Soudain, trois syllabes lui jaillirent des lèvres :

— Par la mort !...

Et il se lança en avant. Non loin, en effet, une lutte avait lieu, lutte disproportionnée, homérique vraiment.

Un homme tenait tête à cinq agresseurs, tel un sanglier que cherche à coiffer une meute de chiens ; mais le sanglier paraissait avoir de rudes boutoirs ; adossé à un quartier de roc, il jouait de l'épée avec une maestria telle, que le cavalier ne put se retenir de s'exclamer :

— Vrai Dieu !... voilà un homme !...

À peine venait-il de manifester ainsi son admiration que celui qui en était l'objet bondit en avant et, d'un seul coup de pointe, creva la poitrine de l'un de ses agresseurs, tandis que d'un revers terrible, il tranchait la gorge d'un autre.

— Vive Dieu !... Quel gars ! répéta malgré lui le spectateur de cet inégal combat.

Mais, presque aussitôt, le vaillant lutteur, atteint par trois lames à la fois, s'écroulait sur le sol.

Ce que voyant, ses adversaires se ruèrent sur lui, avec l'évidente intention de l'achever.

— Ah ! les maudits chiens ! hurla le cavalier hors de lui, plein d'indignation.

Et, mettant les éperons aux flancs de sa monture, il la jeta en avant, dans une allure folle.

Au bruit de la galopade, les autres prirent peur et, tournant les talons, s'enfoncèrent dans la profondeur de la nuit.

Quand le cavalier arriva sur les lieux du combat, seul s'y trouvait, gisant à terre dans une mare de sang, le vaillant garçon dont la bravoure avait provoqué son admiration.

Sautant de selle, il courut au blessé et, s'agenouillant près du corps, le palpa avec soin ; après quoi, avec un soupir de satisfaction, il murmura :

— C'eût été dommage qu'un tel gars succombât.

Un moment de réflexion, et il ajouta avec mépris :

— Cinq contre un... et ce résultat !... Voilà de piètres gredins.

Se relevant, il alla de l'un à l'autre de ceux qu'avait si allègrement expédié au néant le vaillant champion et, les ayant examinés, il murmura ironiquement :

— Je ne ferai pas compliment au sir de la Fontanelle sur le jeu de ses hommes...

Revenant vers la victime, il lui releva la tête pour mieux examiner sa face. Un moment s'écoula, puis, une résolution soudainement prise :

« Foi de Loup... il ne sera pas dit que j'aurai laissé celui-ci crever ici comme un chien... »

Il se pencha à nouveau, saisit à pleins bras le corps inanimé et, sans effort apparent, le porta jusqu'à son cheval sur lequel il le hissa à travers de la selle.

Ensuite, prenant la bête par le mors, il se mit en marche, veillant avec soin à ce qu'elle ne fît aucun faux pas, crainte qu'une brusque secousse n'aggravât l'état du blessé.

Et, tandis qu'il chevauchait ainsi dans la nuit, René des Blaitières – car c'était lui – réfléchissait à l'étrange coïncidence qui faisait qu'au moment où Edwige de Coatserho, fiancée du comte du Palouët, était victime d'un attentat, son fiancé tombait à son tour dans un guet-apens...

Et c'étaient les hommes de la Fontanelle qui, d'un côté comme de l'autre, avaient été chargés d'exécuter ces deux coups de main.

Mais sur les ordres de qui ?...

Évidemment, c'était le même qui avait commandé ces deux expéditions et celui-là ne pouvait être que le sire de la

Fontanelle, grand coutumier du fait, connu pour ses rapines et ses actes de vandalisme.

Qu'il eût fait enlever M^{lle} de Coatserho, cela, à la rigueur, était compréhensible, ce genre d'action lui étant coutumier ; moins explicable était la tentative d'assassinat commise sur le comte du Palouët, à moins que cette tentative ne visât le tenant du roi de Navarre, l'adversaire de la Ligue que certains tentaient d'instaurer au pays d'Armor...

Cette raison était plausible ; elle n'en rendait pas moins odieux l'attentat dont le jeune homme avait failli être victime.

Non seulement, le comte était celui qui, les jours précédents, l'avait arraché aux mains des gardes-côtes ; mais il venait, quelques instants auparavant, de faire preuve d'une telle vaillance que son âme, au fond chevaleresque, ne pouvait manquer d'en être profondément touchée.

Il allait donc lentement, soutenant d'une main ferme la bête qui bronchait à chaque pas, se penchant vers le blessé pour s'assurer que la secousse n'avait pas aggravé son état.

Il arriva ainsi jusqu'à un hameau de pêcheurs du nom de Dourduff, qui se trouve à l'embouchure de la rivière, face à la baie de Morlaix.

Au bord de la route, une petite maison au toit de chaume se devinait dans l'ombre ; un faible rais de lumière filtrait par la fente des volets mal joints.

Le cavalier y heurta par trois fois ; au troisième coup les volets s'entr'ouvrirent prudemment et une tête passa.

— Qui va là ? interrogea-t-on d'une voix forte.

— Le Loup, répondit laconiquement René.

Les volets se refermèrent, et de l'intérieur du logis vint un bruit de pas dégringolant en vitesse les marches d'un escalier de bois.

Presque aussitôt, une porte s'ouvrit et un homme se précipita.

— Jour de Dieu ! s'exclama-t-il aussitôt qu'il eût distingué le corps pendant de part et d'autre de la selle.

— Un bœuf sur la langue, maître Le Hugon, enjoignit René.

Comme son interlocuteur s'était penché vers le blessé, se rejetant en arrière, une exclamation aux lèvres :

— Par le Diable ! Mais, c'est...

— ... Deux bœufs ! coupa le jeune homme, menaçant.

— Bien... bien, fit l'autre, on se taira...

— Pour l'instant, un coup de main, pour le descendre de selle et le transporter dans ta chambre... Là, on avisera.

L'opération se fit en silence et, quelques instants plus tard, le blessé, étendu sur le lit du cabaretier était examiné avec soin par son sauveur ; par mesure de prudence, celui-ci s'était encapuchonné la tête dans une manière de cagoule qui lui mettait sur le visage comme un masque d'étoffe rouge, ce qui lui permettait de protéger son incognito contre une indiscretion dangereuse.

Après avoir examiné les blessures en homme qui s'y connaissait, il donna à Le Hugon certaines instructions précises relativement au pansement qu'il convenait d'appliquer.

Puis, d'une voix précise :

— Je le laisse sous ta garde... que personne ne soupçonne sa présence ici...

— Et s'il m'interroge ?

— N'aie crainte... s'il revient à lui... à condition que Dieu veuille qu'il s'en tire... ce ne sera pas de sitôt... Certain coup aurait dû le jeter bas pour toujours ; donc, avant qu'il soit en état de parler, il passera de l'eau au Dourduff...

L'homme inclina la tête, indiquant qu'il observerait la consigne donnée.

— D'ailleurs, poursuivit-il, je n'ai pas l'intention de te le laisser en garde ; mais j'ai affaire ailleurs pour l'instant et n'ai pas le loisir de m'occuper de lui.

Ayant dit, il jeta un dernier regard sur le blessé et descendit lentement l'escalier, ordonnant :

— Mets Doublebanc à l'écurie et donne-lui double ration d'avoine ; il aura une course à fournir avant la fin de la nuit...

Il sortit et, à longues enjambées souples et rapides, se lança dans la nuit.

Il allait, fondu dans l'ombre épaisse des châtaigniers qui formaient la lisière des bois de Ploujean, qui dressent leurs frondaisons parallèlement à la rivière.

Le chemin lui était connu, car il évitait, instinctivement pour ainsi dire, tous les obstacles, comme il connaissait les méandres de la rivière qui lui servait évidemment pour ses opérations multiples.

Vint un moment où, après s'être assuré d'un rapide coup d'œil que la route était déserte, il y sauta d'un bond, la franchit et, dégringolant prestement le talus dont la crête surplombait la rivière, rejoignit celle-ci juste en un point qui formait une minuscule crique où, dissimulée au milieu des roseaux, était amarrée une manière de barque.

En quelques coups de rame, il eut vivement gagné l'autre rive où il demeura durant quelques instants tapi, invisible, pour s'assurer que nul n'avait pu surprendre sa traversée.

Sans crainte sur ce point, il reprit sa course, accélérant son allure jusqu'à ce que lui parvînt l'écho lointain d'un hurlement de loup crevant le silence.

Alors, il s'arrêta, plongea, dans les hautes herbes et y demeura immobile, attendant.

CHAPITRE VI

RETOUR À LA VIE

Bertrand du Falouët, un beau matin, était sorti du coma dans lequel, depuis de longs jours, il était demeuré enlisé, la nature semblant ne pas savoir au juste ce qu'elle devait décider à son endroit : ou le laisser vivre ou permettre à la mort de poursuivre l'œuvre si impitoyablement commencée.

Les yeux ouverts, il promenait autour de lui un regard vague, plein d'indécision, ne trouvant dans ce qui l'entourait rien qui fût capable de préciser ses souvenirs.

Autant qu'il en jugeait d'après le champ visuel – très étroit – que pouvaient embrasser ses regards, la pièce dans laquelle il se trouvait était vaste et les murailles en étaient tendues de tapisseries de haute lice, les meubles, rares, étaient de prix ; aux fenêtres, qui donnaient plutôt l'impression d'embrasures, de magnifiques tentures étaient pendues.

Rien de tout cela n'évoquait en lui l'impression du « déjà vu » ; donc, impossibilité pour lui de se rendre compte du lieu où il se trouvait.

Cette constatation provoqua une surprise qui eut pour conséquence d'activer le travail de sa mémoire, et un petit effort le poussa à se poser cette question : quelle « série d'événements l'avait donc conduit céans ?

Alors, comme un nuage, se déchirant soudain, laisse filtrer un rayon lumineux dont tout s'éclaire, lui apparut, un peu confuse d'abord, la scène de l'attentat dont il avait été victime ; il se revit chevauchant en toute quiétude à travers les bois de Chuchuniou, il rêvait d'Edwige, l'âme cruellement déchirée par la décision qu'il avait prise de sacrifier son amour au salut de la patrie bretonne, quand, un brusque écart de sa monture lui avait fait quitter la selle ; cet écart – il avait pu s'en rendre compte – avait été provoqué par la ruée subite d'une poignée d'individus armés, surgis des fourrés.

Prestement relevé, il avait mis l'épée à la main et avait bataillé ferme, jusqu'au moment où, accablé par le nombre et plusieurs fois blessé, il s'était écroulé.

Après ?... après ?... le reste lui échappait.

Et, maintenant, il se réveillait, vivant, dans un logement inconnu !

Par qui y avait-il été transporté et dans quelles conditions ?

Étaient-ce ses adversaires qui le retenaient prisonnier ?... Lesquels, alors, et dans quel but ?

Il voulut se dresser sur son séant ; ce geste lui arracha un cri de douleur, en même temps qu'il retombait sur sa couche, sans connaissance.

Alors, d'un coin de la pièce que ne pouvait battre son rayon visuel, quelqu'un surgit qui s'avança vers le lit, marchant précautionneusement sur la pointe des pieds.

Penché vers le blessé, il considéra avec une attention surprise le visage pâli par la souffrance dans lequel les yeux, grands ouverts, luisaient de fièvre.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu de noir, qui lui prit le poignet, comptant les battements du pouls ; ce à quoi, le jeune homme devina que c'était là un chirurgien.

— Où suis-je ? demanda-t-il d'une voix faible.

L'individu plaça un doigt sur ses lèvres, lui recommandant le silence ; après quoi, il se mit en mesure d'examiner ses blessures, ce qu'il fit avec un soin délicat et expérimenté. Le jeune homme balbutia à nouveau :

— Au nom du ciel, dites-moi où je me trouve céans.

L'homme, alors, désigna sa langue, puis ses oreilles, mimique assez claire pour faire comprendre qu'il ne pouvait ni parler ni entendre.

Sous l'empire de la déception irritée, le jeune homme fit un brusque mouvement et, de nouveau, un cri lui échappa, en même temps que la souffrance lui crispait la face.

Le calme revenu, il gronda :

— Il me faut pourtant savoir de qui je suis prisonnier... et combien de temps on prétend me garder ici ?

L'autre, n'entendant pas, poursuivait son travail paisiblement ; quand il eut fini, il ramena doucement les couettes sur le blessé ; il s'en fut ensuite vers une table sur laquelle se trouvaient alignés des verres et des flacons, du contenu desquels il composa un mélange qu'il apporta au blessé, lui faisant comprendre l'intérêt qu'il avait à boire, et Bertrand but ; mais il était si visiblement désespéré, que le médecin, levant les bras au plafond, sortit de la pièce.

Demeuré seul, le jeune homme commença par envoyer tout au diable, jurant, sacrant intérieurement tout ce qu'il

savait, jusqu'au moment où, sous le coup de la drogue qu'on lui avait fait boire, il s'assoupit pour tomber presque aussitôt dans un sommeil profond.

Combien de temps dormit-il ?

Quand il s'éveilla, il eut conscience qu'il avait rêvé et qu'au cours de ce rêve une forme vague – qui lui avait paru être celle d'une femme – s'était glissée dans la chambre, s'était approchée de lui et, penchée, l'avait examiné longuement... puis s'était retirée aussi silencieusement qu'elle était entrée.

De cette forme, il n'avait pu distinguer le visage, le seul souvenir qu'il en eût conservé était que sa chevelure lui avait paru être de teinte claire, presque rousse.

Son désarroi était grand.

L'impression qu'il avait était-elle réelle ? Était-il au contraire sous l'empire d'un cauchemar ?

Maintenant encore, se trouvait-il en possession de toutes ses facultés ?

Il se sentait le cerveau comme vide... et lourd cependant.

À force de vouloir préciser ses souvenirs, il parvint à la conviction qu'une femme, durant son sommeil, l'avait visité.

Quelque étrange que cela pût lui paraître, c'était un fait.

Mais quelle femme ?

Qui avait intérêt à se soucier de lui suffisamment pour s'embarrasser de sa personne.

Était-ce par charité qu'on l'avait ramassé sur le lieu du guet-apens dans lequel il était tombé ?

N'était-ce pas plutôt parce qu'il était considéré comme de bonne prise ?

À cette pensée, un frisson le secoua. Si vraiment ceux qui l'avaient assailli comptaient se servir de lui comme d'une monnaie d'échange, il connaissait trop bien les mœurs des mauvais garçons qui empoisonnaient le pays de leur brigandage pour ne pas appréhender le pire.

Et lui, que la perspective d'un coup d'épée ou de dague laissait indifférent, se prit à frémir en songeant aux moyens barbares qu'avaient coutume d'employer les gens de ces bandes redoutables pour arracher à leur victime les vérités qu'il leur importait de connaître.

Mais sa tête était décidément trop faible pour lui permettre de s'arrêter longtemps à un seul sujet... Un moment il songea à Edwige avec attendrissement, ne se souvenant plus du sacrifice auquel son patriotisme l'avait fait consentir. Ensuite, comme de lointains échos résonnèrent à son oreille les paroles dures et menaçantes échangées entre lui et le duc de Kerlor... Ensuite ?... ensuite ?... Vainement tenta-t-il de juger de son état, soucieux de sa rencontre prochaine avec Kerlor.

Épuisé par ces efforts, il perdit connaissance.

Combien de temps demeura-t-il anéanti dans cette sorte de coma ?

Un discret déclic, frappant son oreille, lui fit ouvrir les yeux, avec le pressentiment que quelqu'un venait de pénétrer dans la pièce où il se trouvait.

Un homme était là, en effet, debout contre une tenture qui, sans doute, masquait la porte par laquelle il venait d'entrer.

Et cet homme tenait ses regards attachés sur lui avec une expression singulière.

Un secret instinct poussa le blessé à dissimuler qu'il fût éveillé, de façon à pouvoir tout à loisir, examiner le nouveau venu.

Celui-là pouvait avoir une vingtaine d'années, de taille élancée, il donnait l'impression d'une vigueur au-dessus de la moyenne, avec des membres d'un ensemble harmonieux et élégant.

Le visage était d'apparence rude, imberbe, contrairement à la mode de l'époque qui voulait le port de la barbe, et s'éclairait de deux yeux sombres, tranchant avec la teinte claire des cheveux, emprisonnés dans un bonnet de drap rouge qui ne contribuait pas peu à donner à l'ensemble de la physionomie un caractère impressionnant de sauvagerie.

Bertrand constata cependant que ce caractère s'atténuait un peu du fait d'un sourire plein de douceur qu'esquissaient les lèvres...

Une veste de velours marron, de mêmes étoffe et teinte que ses haut-de-chausses, se serrait à la taille d'une ceinture à laquelle pendait une dague.

L'ayant considéré durant un assez long moment, cet inconnu s'approcha du lit sur la pointe des pieds, atténuant autant qu'il lui était possible le bruit de ses bottes sur le plancher ; puis il se pencha vers le blessé et écouta avec attention sa respiration.

Quand il se redressa, il paraissait soucieux.

Comme il demeurait là, debout, en proie à une visible perplexité, Bertrand se décida à soulever les paupières.

Ce que voyant, l'autre demanda, parlant à mi-voix :

— Comment vous sentez-vous ?

— Mal en point, balbutia le blessé.

— C'est miracle même que vous soyez vivant !

Comme Bertrand esquissait des lèvres l'intention de répondre, le visiteur eut de la main un geste qui lui imposait silence.

— Ne parlez pas... enjoignit-il d'une voix qui ordonnait et suppliait en même temps... Le moindre effort peut faire rouvrir vos blessures.

— Je veux cependant savoir...

Rudement, le visiteur déclara :

— Pour l'instant, vous n'avez rien à savoir d'autre que vous vivez ; donc, ne vous préoccupez pas de quoi que ce soit, sinon de ne pas faciliter à la mort de vous emporter. Tout autre sujet doit vous être indifférent.

À cette déclaration, Bertrand répliqua avec plus d'emportement que ne lui permettait son état.

— Je veux cependant...

L'autre frappa du talon avec impatience.

— Ne veuillez donc qu’une chose... obéir... en songeant que de votre docilité dépend votre salut ! Donc, si vous avez des motifs de tenir à la vie...

— Des motifs ?... Jour de Dieu, j’en ai deux entre tous !...

Pour lancer cette réplique, Bertrand s’était redressé ; mais il se renversa brusquement en arrière, un flot de sang aux lèvres, puis il s’immobilisa, tandis que le personnage se retirait.

Mais quel était le nombre de jours depuis lesquels il se trouvait cloué sur ce lit de douleur, dans ce logis inconnu, soigné par ce personnage dont l’identité lui échappait.

Telle fut la question qu’un beau matin il se posa, en s’éveillant, en pleine possession, lui apparut-il, de ses facultés cérébrales et physiques.

Soudain, il sursauta, un juron aux lèvres.

« Jour de Dieu ! »

Il n’en put dire davantage, la gorge serrée par l’angoisse : il venait de se souvenir soudain de la convocation que lui-même avait adressée aux Bretons pour décider du parti à prendre quant aux propositions du duc de Kerlor et en même temps de la rencontre qui devait l’opposer lui-même, les armes à la main, au chef des ligueurs.

Les armes à la main !

Serait-il seulement capable de tenir une épée !

À la pensée que ses forces pourraient le trahir en une si grave circonstance, ce lui fut, par tout le corps, un tremblement nerveux qui le secoua de la tête aux pieds.

Faire défaut devant un adversaire qui, publiquement, l'avait aussi odieusement provoqué !

Un flot de sang lui monta à la tête.

Comme en état de folie, il rejeta les couettes au pied du lit et sauta sur le plancher ; un court instant, il chancela, tout son corps ébranlé par le contact brutal, et il pensa s'écrouler.

Mais sa volonté, exacerbée, lui permit de conserver l'équilibre et, après quelques secondes d'immobilité, il eut conscience de ses forces enfin revenues.

D'un pas glissant, il gagna la muraille où ses vêtements et, ses armes étaient accrochés et, sans difficultés, enfilait culottes et pourpoint ; après quoi, ayant bouclé son ceinturon, il tira son épée.

Tellement était grande sa hâte de savoir s'il serait, au jour dit, en mesure de combattre, qu'il ne se sentait pas la force d'attendre un seul moment pour être fixé.

Tombant en garde, devant un adversaire fictif, il se mit à ferrailer avec un entrain qui lui donna espoir.

Kerlor trouverait à qui parler.

Oui, le poignet avait sa vigueur coutumière et ses jarrets leur élasticité prestigieuse ; en plus, – détail très important, – il retrouvait dans ses doigts le coup qu'un escrimeur italien lui avait enseigné et qui, dans maintes occasions, lui avait assuré la victoire sur des adversaires redoutables.

Aussi, le cœur rempli d'aise, s'escrimait-il comme un vrai diable, oublieux de l'état de faiblesse qui, quelques minutes auparavant, était la sienne, méprisant les pansements qui couvraient son corps.

Et il ponctuait chaque attaque d'une exclamation ou d'un juron dont, à son insu, il se grisait.

Au comble de l'excitation, comme il se fendait à fond dans une feinte habile qui devait en terminer avec son adversaire imaginaire, la porte contre laquelle il s'escrimait s'ouvrit et sa lame, poussée à fond, en rencontra une autre, tandis qu'une voix grondait :

« Par l'enfer, voici un vrai diable ! »

Soit de stupeur, soit d'épuisement, Bertrand perdit connaissance et se fût écroulé sur le sol si le bras du survenant, tendu opportunément, ne l'eût retenu.

« Tudieu ! grogna-t-il, que voici du bel ouvrage. »

Et l'adversaire fortuit de Bertrand appela :

— Hubert... à moi !...

Il soutenait Bertrand inanimé, le visage cireux, les lèvres ourlées d'une mousse écarlate.

« Un beau joueur, admira-t-il... mais un fou ! »

En ce moment, la porte s'ouvrit, livrant passage au vieil homme qui, sans doute, avait charge de s'occuper du blessé.

— Voilà le résultat de ton miracle ! déclara-t-il avec humeur ; tu l'as si bien remis sur pied que peu s'en est fallu qu'il me tuât...

Le nommé Hubert balbutia, en manière d'excuse :

— J'ai fait de mon mieux...

— Eh ! par le diable ! je n'en doute pas... tu as fait même trop bien.

Tout en échangeant ces quelques paroles, ils avaient déshabillé le blessé et l'avaient remis au lit... où ils l'examinèrent avec soin.

— Alors ?

À cette question, Hubert répondit en hochant la tête.

— Le mal n'est pas trop grand... quoique la blessure du flanc droit qui, déjà, se cicatrisait, se soit rouverte...

— Alors ? répéta l'autre avec impatience.

— Ce peut être long.

— Mais non dangereux ?

— Pas que je sache... à condition toutefois qu'il ne lui prenne fantaisie de recommencer ce jeu-là...

— Pour cela, nulle crainte... j'y veillerai moi-même...

Cependant, le pansement s'achevait.

— Maintenant, laissons-le reposer...

Et, s'étant assurés que, vaincu par la fatigue, le blessé avait cédé au sommeil, ils sortirent de la pièce, mais non sans que l'étranger eût, par prudence, emporté l'épée de Bertrand, par crainte, évidemment, qu'il ne prît au jeune homme fantaisie de se livrer à quelques exercices du genre de celui qui venait de lui si mal réussir.

*

* *

Le lendemain, après une nuit agitée, mais quand même reposante, le comte du Falouët s'éveillait, tout surpris de se

trouver les membres tout endoloris et ses blessures, cependant en pleine cicatrisation, violemment cuisantes.

Et il se demandait ce qui avait bien pu se passer durant son sommeil quand sa mémoire désembrumée soudain, la scène de la veille se présenta à son esprit, et il murmura :

— Quel est celui-là ?

Bien qu'il n'en eût eu qu'une vision rapide comme un éclair, il retrouvait l'impression d'un visage jeune, reflétant une grande hardiesse, quelque peu sauvage, avec même, dans le regard, quelque chose de cruel.

Et avec cela, dans l'allure, un ensemble qui eût pu dénoter la race si... si...

Cette restriction provenait d'une impression singulière dont il lui était impossible de préciser la nature ; l'apparition du personnage avait été si rapide qu'en vérité...

Et Bertrand s'efforçait en vain à lire en lui.

En tous cas, celui-là lui était inconnu ; sans doute était-il nouveau venu dans la contrée.

Il en était là de ses réflexions quand la tenture qui masquait la porte se souleva avec précaution, laissant paraître un visage que Bertrand reconnut de suite et il murmura d'une voix lasse :

— Ah ! vous voici...

— Me voici, fit l'inconnu en s'avançant, oui, me voici, fort satisfait de constater que votre aventure d'hier n'aura pas les suites que l'on pouvait redouter.

Les sourcils de Bertrand se froncèrent et tout de suite il ajouta sur un ton de reproche :

— Bien que votre obligé, je ne saurais permettre que vous jugiez ma conduite, sans connaître la raison qui me l’a dictée.

— Comme moi il m’est difficile d’admettre que vous protestiez de la sorte contre des paroles dictées par l’intérêt de quiconque porte épée et qui se sert de la sienne avec une maestria semblable à la vôtre.

Sous le compliment, le visage exsangue de Bertrand se colora et il balbutia :

— Je vous remercie pour votre courtoisie et vous saurais gré de bien vouloir me dire à qui s’adressent mes remerciements.

Le visage de son interlocuteur changea d’expression. D’une voix rogue, il répondit :

— Un passant, que le hasard a mis sur votre chemin, juste à temps pour vous sauver la vie.

— Voilà une réponse qui ne saurait me satisfaire.

— Il le faudra bien.

Ces mots, articulés d’une voix nette, firent se froncer les sourcils du jeune comte qui déclara :

— En ce cas, comme il ne saurait me convenir d’être l’obligé de qui prétend me cacher son nom, j’entends ne point abuser davantage de votre hospitalité et vais prendre congé.

Ce disant, il fit effort pour se dresser sur son séant ; mais il retomba en arrière, un cri de souffrance aux lèvres.

— Par sainte Anne ! rugit-il en constatant son impuissance.

Impassible, l'autre conseilla :

— Quelque habile que vous soyez à l'épée, votre habileté ne vous permet pas de l'emporter sur la nature ; vous avez commis une imprudence qui aurait pu vous coûter cher ; bénissez sainte Anne, que vous venez d'invoquer, qu'elle vous ait protégé contre la mort que vous aviez bien imprudemment provoquée.

Bertrand se mordait les lèvres de dépit. Après un court silence, il demanda :

— Puis-je vous poser une question ?

— Toutes les questions qu'il vous plaira, sauf une, celle à laquelle je viens de refuser de répondre.

C'était net, et le blessé comprit qu'il lui fallait en prendre son parti... Il ne saurait rien de plus...

Certes, il aurait fallu que son tempérament fut autre pour qu'il se résignât avec philosophie à la déclaration qui venait de lui être faite et une rage le tenait de cette résignation.

Mais, d'autre part, il lui fallait compter avec l'état dans lequel il se sentait et dont intérieurement il enrageait de ne pouvoir se révolter.

Mais de quoi lui eût-il servi de protester contre un adversaire qui le tenait à sa merci !

Il se tut donc, attendant ce qu'allait donner un entretien commencé dans ces conditions.

Avec désinvolture, le visiteur avait pris une escabelle sur laquelle il s'était placé à califourchon, considérant le blessé d'un air goguenard.

— À moins que ma société ne vous soit particulièrement désagréable, commença-t-il.

— Elle m'indiffère, répliqua Bertrand.

— Voilà qui est au mieux, car elle me donne quelque espoir qu'elle peut vous plaire par la suite.

— Je doute, posa sèchement le jeune homme, que nous trouvions un sujet, qui nous soit commun, de converser.

— Quelle erreur ! Des sujets ? Mais il en existe cent... mille... dont le premier pourrait porter sur le temps depuis lequel vous est arrivé l'accident qui a motivé mon intervention.

— Parfaitement juste, acquiesça le blessé.

Mais, soudain, comme si seulement alors, ce sujet eut déclenché en lui un souvenir, il lança :

— Jour de Dieu !

Et aussitôt, d'une voix quelque peu vibrante d'angoisse :

— Depuis combien de temps suis-je dans cet état ? interrogea-t-il.

— Environ cinq semaines.

— Cinq semaines ?... Mais alors...

Il se tut un moment, cherchant à se repérer, puis :

— La fête de la Vierge ? interrogea-t-il, se trouve à quelle époque ?

— Voilà un renseignement qu'il m'est assez difficile de vous fournir.

— Il le faudrait, pourtant.

Et, la voix soudainement adoucie :

— Vous m'obligeriez fort en me le fournissant, insista-t-il.

— Soit... je me renseignerai...

— Le plus tôt possible ?

— Le plus tôt possible, oui.

Malgré lui, Bertrand expliqua :

— Il me faut, ce jour-là, être sur pied ! Il y va de mon honneur.

— En effet, c'est grave.

Un silence tomba. Bertrand, les yeux clos, réfléchissait ; l'autre le regardait avec une curiosité singulière.

Reprenant la parole, le jeune blessé ajouta, complétant sa phrase :

— Sur pied et dispos au combat.

— C'est encore plus grave.

— Si j'ai deviné juste, l'homme qui m'a examiné tout à l'heure est chirurgien ?

— Chirurgien, si vous voulez... en tout cas, il est expert en maladies et en blessures.

— Que pense-t-il de mon état ?

— Que votre imprudence l'a compromis.

Violamment, Bertrand jeta :

— Compromis ou non, il me faut mettre en état de tenir l'épée au jour de la fête de la Vierge.

— Il s'y efforcera... C'est un habile homme qui fera tout ce qui lui sera possible.

Bertrand parut calmé par cette promesse et, au bout d'un moment, demanda :

— Quelque réservé que vous prétendiez rester sur votre patronyme y a-t-il indiscretion à vous demander quel motif vous a poussé à prendre souci de moi ?

— Aucun autre que celui-ci : friand des jeux d'épée, j'ai admiré la magnifique manière dont vous avez tenu tête aux malandrins qui vous assaillirent... Un contre six ! Ce n'est pas ordinaire, et je suis intervenu... trop tard, hélas ! pour les empêcher de vous mettre dans l'état où je vous ai ramassé.

— Je suis donc doublement votre obligé.

— Si vous voulez... quoique dans mon attitude il ne soit entré rien qui vous soit personnel... Pour tout autre que vous, mon admiration eût été la même et mon intervention identique...

Bertrand approuva d'un signe de tête.

— Une question encore... Pourquoi, m'ayant sauvé, m'avoir conduit ici, chez vous, j'imagine, au lieu de m'avoir transporté chez moi ?

— Pour une raison toute simple : je ne sais pas qui vous êtes...

— Êtes-vous étranger à la contrée ?

— À peu près...

— Il faut qu'il en soit ainsi pour que vous ne connaissiez pas le comte Bertrand du Falouët...

Calmement, son interlocuteur se contenta de dire :

— J'ai ouï parler de ce nom...

Le blessé l'examinait curieusement ; il demanda, désignant d'un hochement de tête l'appartement :

— Ce logis est le vôtre ?

L'autre eut une seconde d'hésitation, puis :

— C'est celui d'un mien ami... proche du lieu où vous êtes tombé...

Un silence, puis :

— Savez-vous quels étaient les gens qui m'ont assailli ?

— Les mauvais garçons ne sont pas ce qui manque dans le pays et sans doute, sans mon intervention, les survivants, après vous avoir assommé, vous auraient-ils dévalisé ?

Bertrand indiqua par un hochement de tête que c'était là mince détail.

Un silence tomba, au bout duquel son hôte se leva, disant :

— Maintenant, il vous faut reposer...

— Un mot encore ; puis-je vous demander un service ?

— Après celui que je vous ai rendu, belle question !

L'ironie de cette réplique laissa indifférent le blessé, qui dit :

— Il faudrait porter de mes nouvelles au château de Plouyadec, chez la marquise douairière du Palouët qui doit s'inquiéter de moi.

— Ce sera fait. Est-ce tout ?

Cette question était provoquée par une hésitation qui se reflétait sur le visage du blessé, hésitation qui, brusquement, prit fin.

— Non, confessa-t-il, ce n'est pas tout ; il m'agréerait d'avoir des nouvelles d'une personne qui m'est particulièrement chère et de laquelle il conviendrait de s'informer avec discrétion.

— On sera discret autant qu'il conviendra... Je vous écoute.

Si Bertrand avait été, de sa nature, observateur, il eût remarqué dans le ton de son interlocuteur une particulière sécheresse.

Comme le blessé paraissait encore hésitant, l'autre prononça :

— Parlez ! Qui vous arrête ? N'avez-vous pas confiance ?

Il y avait comme de l'irritation dans sa voix.

— Sans doute s'agit-il d'une femme ? insinua-t-il.

— D'une femme, en effet, d'une femme qui doit s'inquiéter de moi et que je voudrais rassurer...

— Rien de plus juste, on fera donc le nécessaire... Le nom de la dame ?

— Demoiselle Edwige de Coatserho... au manoir de ce nom, sur la rivière de Morlaix.

L'inconnu ne fut pas maître d'un sursaut.

— Vous connaissez ? interrogea Bertrand qui le surprit.

— Pour en avoir ouï parler.

— On a dû vous dire qu'elle est bien belle ! s'exclama avec feu le jeune homme.

— Cela dépend des goûts, fit sèchement l'autre, qui ajouta, gagnant la porte :

— Maintenant, reposez...

Et il sortit, laissant le blessé tout surpris d'un aussi brusque changement dans son attitude ; quelle eût été son angoisse s'il avait entendu son interlocuteur, l'huis une fois fermé.

« Sa demoiselle ! je ne donnerais pas un écu de sa peau. »

CHAPITRE VII

LE GENTILHOMME CABARETIER

Le « Connétable Du Guesclin », ou plus couramment « Le Connétable », dressait son unique et modeste tourelle à l'angle d'une sorte de manoir posé au bord de la grand'route de Paris. Le châtelain en était un nommé Perdonnet, d'origine assez douteuse, mais qui se plaisait à se donner du gentilhomme, se disant chevalier.

En dépit de sa prétention gentilhommière, il ne dédaignait pas de faire métier de cabaretier, lequel servait à en masquer d'autres, moins avouables.

Donnant à boire, – son vin était bon, – il abritait souvent des orgies discrètes auxquelles prenaient part des dames de la ville.

On disait, en outre, qu'il s'occupait de politique et favorisait, par ces temps agités, les réunions de mécontents, pêcheurs en eau trouble.

Tous ces on-dit circulaient d'ailleurs fort discrètement de bouche à oreille, car le sire de Perdonnet était – comme on dit de nos jours – « de mauvais poil » et savait répondre par un malencontreux coup d'épée à un coup de langue malencontreusement lancé.

Le châtelain du « Connétable Du Guesclin » avait, en effet, été jadis un bretteur redoutable, – d'aucuns allaient même jusqu'à le traiter de spadassin, – ce qui, loin de lui nuire

auprès d'une clientèle de fortes têtes, lui donnait, au contraire, auprès d'elle certain crédit.

Quelques affaires d'honneur qui avaient mal tourné pour l'un des adversaires, avait dû, prétendait-on, leur funeste issue aux conseils de l'homme d'expérience qu'était le chevalier Perdonnet.

Les événements qui troublaient la région et ceux qui se préparaient étaient pour lui l'occasion de fructueuses affaires.

Or, ce soir-là, il paraissait assez agité et pressait les clients attardés de finir en vitesse leur pot de mousseux, ayant hâte d'aller lui-même se mettre sous les couvertures.

Quand il fut seul dans ce qu'il dénommait pompeusement la Salle d'armes, il bouscula ses deux valets afin qu'ils missent les volets, et quand ils eurent regagné leur galetas dans les combles du logis, il s'approcha d'une chandelle pour lire un billet tiré de ses chausses.

« Si le chevalier Perdonnet est libre ce soir, sur le coup de neuf heures il aura l'occasion d'obliger quelqu'un qui lui en saura gré. »

Ce n'était pas signé et ce mystère ne contribuait pas peu à augmenter l'impatience du personnage qui flairait, par expérience une affaire intéressante ; quelle qu'elle fût, il était, par avance, décidé à l'accepter.

Un heurt léger, appliqué à la porte des cuisines le fit tressaillir ; c'était l'instant où il allait savoir.

D'un pas léger, il se précipita vers la porte qu'il ouvrit... ou plutôt entre-bâilla.

Sur le seuil, un homme attendait, impatient d'entrer sans doute, car il repoussa un peu rudement le maître du logis qui grogna :

— Par les cornes !...

Il n'acheva pas, le visiteur ayant, une fois dans la place et la porte refermée d'un coup de pied, enlevé le masque qui lui couvrait le visage.

— Qu'est-ce à dire, maître Perdonnet ? demanda avec hauteur Guy de la Fontanelle.

Obséquieusement courbé, l'autre murmura :

— Savais-je à qui j'avais affaire ?

D'un geste sec, le visiteur coupa court aux excuses. Puis, promenant dans la salle un regard circulaire :

— Seul ? s'étonna-t-il.

— Votre Seigneurie comptait trouver quelqu'un ?

— Il y paraît...

Perdonnet estima que sa curiosité n'était pas de saison et se tut, attendant.

Guy, cependant s'était débarrassé de son manteau et de son épée, mais il avait gardé sa dague.

Au bout d'un moment, il enjoignit :

— Ce soir, vous ne recevrez personne.

— Mais...

— Personne, ai-je dit... sauf quelqu'un qui doit me rejoindre ici... et auquel j'ouvrirai moi-même.

— Que devrai-je faire ?

— Un tour en ville... tout simplement. Il y a à la taverne de la Sainte Vierge un cidre nouveau que l'on dit excellent. C'est, ou jamais, l'occasion d'y aller vider un pot... C'est compris ?...

— Compris.

Et comme Perdonnet gagnait la porte, Guy l'arrêta.

— Un mot encore... Que dit-on en ville ? Quel est l'état d'esprit au sujet de Mgr le duc de Mercœur et de la Ligue ?

— On dit que le jeune comte du Falouët se remue beaucoup... j'ai même ouï conter qu'il était allé, ces jours dernier à Saint-Cloud prendre des instructions et qu'il aurait, au retour, enlevé un convoi que nous envoyaient les Espagnols.

— Un convoi ?

— De munitions, assure-t-on, ce qui semble indiquer que de son côté, on se préparerait à la lutte.

Le front de Guy se fit soucieux.

— Ces munitions, avez-vous oui dire ce qui en avait été fait ?

— Disparues, évanouies... Cependant...

Il s'arrêta, comme s'il eut hésité à s'engager plus avant, ce dont son interlocuteur eut l'instinct, car il répéta interrogativement :

— Cependant ?

— Peut-être y aurait-il lieu de rapprocher le fait de la mort singulière d'un de mes hommes, dont le corps a été découvert l'autre matin dans les bois qui avoisinent le donjon du Sanglier.

L'autre haussa les épaules, interrogeant d'un ton bourru :

— Quel rapport ?

— Le Sanglier a été place forte jadis.

— Jadis... mais, depuis le temps, ce n'est plus qu'un trou à rats que son propriétaire, le sire des Blaittières, a renoncé à habiter... pour se nicher sur la côte, face à la rade... un vieux maniaque...

— Je connais... il a un fils qui paraît un gars singulièrement audacieux... c'est de celui-là que je me méfiera, plus que de son père...

Guy déclara :

— Cette question de munitions m'inquiète un peu. Il faudrait voir ça.

— Je ferai en sorte de donner satisfaction à Votre Seigneurie...

Un silence, puis la Fontanelle insinua :

— Quelqu'un de ma connaissance désirerait avoir de vous quelques conseils au sujet d'une rencontre qu'il doit avoir prochainement.

— Tout à la disposition de ce quelqu'un... affirma Perdonnet.

— Vous êtes en forme ?

— Admirablement... même d'un voyage que j'ai fait dernièrement à Nantes, j'ai rapporté certain coup qui me paraît infaillible. Je le tiens d'un Italien avec lequel j'ai eu l'occasion de tirer là-bas.

— Bon cela, approuva Guy, avec un sourire ambigu.

Nouveau silence.

— À propos, interrogea Perdonnet, savez-vous que M^{lle} de Goatserho a quitté le pays ?

— J'en ai ouï parler, répondit son interlocuteur d'un ton indifférent.

Le châtelain du « Connétable » ajouta :

— Sans doute lui a-t-il déplu d'être l'enjeu d'un combat entre deux valeureux gentilhommes...

À cette insinuation, Guy se contenta de répondre :

— C'est ce que j'ai supposé... mais je ne m'en suis pas ouvert au duc qui a, en ce moment, d'autre sujet de préoccupation.

Perdonnet ajouta :

— Voilà qui rendra inutile la rencontre de M. de Kerlor avec le jeune du Falouët...

— Erreur, monsieur Perdonnet... si la cause du duel a disparu, les provocations subsistent, elles seules importent.

En ce moment, l'heure qui sonnait à l'église Saint-Mathieu fit tressaillir M. de la Fontanelle.

— Mon cher monsieur Perdonnet, déclara-t-il, voici le moment de vous aller assurer que la réputation du cidre de la « Sainte Vierge » est méritée.

Le châtelain décrocha sa cape, coiffa son chapeau et gagna la sortie, sans mot dire ; une fois dehors, au lieu, pour descendre en ville, de prendre la route de Paris, il la traversa et fut s'embusquer dans un petit chemin creux qui permettait d'aborder le manoir du « Connétable Du Guesclin » par derrière du logis.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il se tenait là, tapi dans l'ombre des arbres, que, tout proche, retentit un pas pressé ; bientôt, émergea de l'obscurité une silhouette d'homme qui semblait se diriger vers la demeure qu'il venait de quitter.

« Pardieu ! grogna Perdonnet, c'est bien lui, j'en aurais juré... »

Il ajouta, ayant réfléchi :

« Savoir... mais comment ? »

Sa décision fut vite prise : il sortit de sa cachette, amortissant le bruit de ses pas.

La silhouette ayant gagné la porte du logis, Perdonnet l'entendit qui sifflait doucement par deux fois ; à ce signal, la porte s'entre-bâilla et se referma.

Sans perdre un moment, notre homme traversa en deux bonds la route, pénétra dans le manoir par un soupirail qui donnait accès dans les caves ; là, se repérant au milieu de l'obscurité, il gravit les quelques degrés d'une courte échelle et, parvenu au dernier, souleva d'une main prudente une trappe par laquelle il avait vue dans la grande salle où il se

trouvait, peu d'instants auparavant, en compagnie du sire de la Fontanelle.

Cette manœuvre n'avait pas demandé plus de deux ou trois minutes, en sorte que lorsqu'il se trouva à son poste d'observation, la Fontanelle introduisait dans la salle le visiteur, lequel, alors, enleva son masque.

« Je m'en doutais », grommela Perdonnet en reconnaissant le duc de Kerlor.

Ayant indiqué au visiteur une escabelle, la Fontanelle déclara :

— Vous avez voulu me voir, monsieur le duc, me voici...

Il y avait dans l'intonation de sa voix quelque chose de provoquant auquel Kerlor ne pouvait se méprendre.

— Qu'est-ce à dire, messire ? interrogea-t-il, le verbe hautain, et quelle raison avez-vous d'en user ainsi envers moi ?

— Me croyez-vous votre dupe ? Pensez-vous que je n'aie pas constaté que, depuis certain jour, vous m'évitez... comme si vous désiriez m'ignorer...

À un geste de protestation esquissé par son interlocuteur, la Fontanelle riposta véhémentement :

— Vous ne m'en faites pas accroire ! Je ne suis pas un enfant et je crains bien que vous n'apparteniez à la race des mauvais payeurs...

Le duc voulut protester, mais l'autre lui coupa la parole.

— J'ai fait ce qui avait été convenu, moi...

— En partie...

— Comment ? En partie ?... L'accident survenu au...

Le duc lui ferma brutalement la bouche, enjoignant :

— Taisez-vous !

L'autre répliqua ironiquement :

— Craignez-vous que les meubles aient des oreilles ?

Soupçonneux, Kerlor grommela, promenant par la pièce un regard aigu.

— Sait-on jamais ?

— Moi, je sais... Par précaution, j'ai envoyé messire Perdonnet boire du cidre nouveau à l'auberge de la Sainte Vierge ; nous avons donc toute liberté pour nous expliquer sans contrainte.

Il fit une pause, puis :

— Donc... faisons nos comptes, monsieur le duc, et vous déciderez ensuite si nous devons continuer à marcher la main dans la main ou, au contraire, travailler chacun pour soi.

Kerlor voulut le prendre de haut.

— Vous oubliez qui je suis !... lança-t-il durement.

— Je n'oublie rien, duc de Kerlor, ni qui vous êtes... ni qui je suis ; mais c'est vous, au contraire, qui ne vous souvenez pas très bien de ce qu'est Eder de la Fontanelle... autrement, vous sauriez qu'il n'est pas très prudent de le braver, car il n'est pas homme à laisser impunie une trahison...

— Ai-je donc commis une trahison envers vous ? protesta le duc.

— Oui, car il n'est pas possible de donner autre nom à votre attitude depuis que, conformément à nos conventions...

— Inutile, coupa Kerlor, je sais aussi bien que vous ce à quoi vous voulez faire allusion.

— Si vous le savez, pourquoi m'obliger à vous rappeler nos conventions.

— Parce que j'estime que vous les avez tenues incomplètement.

— Jour de Dieu !... incomplètement ! Qu'entendez-vous par là ?

— Que j'ignore ce que vous avez fait de...

— De la jeune personne ? Je l'ai mise en lieu sûr... N'avait-ce pas été convenu ?

— D'accord, mais lieu sûr ne signifie pas qu'il dût être inconnu de moi... Je suis donc fondé à douter de la droiture de votre attitude...

La Fontanelle eut un mince sourire et dit :

— Voilà qui me fait bien juger de vos qualités divinatoires, monsieur le duc.

Celui-ci gronda :

— J'avais donc raison de vous soupçonner.

— Me blâmeriez-vous d'avoir voulu prendre mes garanties ?

— Vous avez...

— Oui, j'avoue n'avoir dans votre parole qu'une médiocre confiance et avoir voulu me protéger contre une déloyauté possible de votre part !

Le duc s'emporta :

— Vous osez !

— ... Parler de la sorte à M. le duc de Kerlor, noble entre les nobles de la Bretagne... dont la vie est jalonnée de meurtres, de rapines... Vous conviendrez que j'eusse été bien imprudent en vous faisant confiance... vous qui avez rêvé de me faire disparaître comme j'ai fait disparaître, pour votre compte, le comte Bertrand du Talouët.

Kerlor, les poings aux dents, ne disait mot, mais, à l'étincellement de son regard, il était aisé de deviner la rage à laquelle il était en proie.

L'autre conclut :

— Voyez-vous, monsieur le duc, il est rare qu'un coquin ne trouve pas plus coquin que lui-même ; l'homme que vous aviez payé pour vous débarrasser de moi m'est venu trouver pour me vendre votre projet et je l'ai acheté... C'est ce qui m'a poussé à vous convier à ce petit entretien dont voici le but : ou vous me signerez de suite ma nomination au Gouvernement de Morlaix... ou demain, M. le duc de Mercœur, chef pour Mgr le duc de Guise de la Ligue en Bretagne sera fixé – avec preuves à l'appui – sur la valeur de celui qu'il a appelé à l'honneur de lui servir de second.

Le duc tînt tête et avec assurance :

— Il faudrait des preuves de tout ceci, car je n'imagine pas bien le duc de Mercœur prêtant l'oreille aux dires d'un coquin et même si vous produisiez le corps de messire du Palouët il vous faudrait prouver que c'est à mon instigation qu'il a été tué...

Et le duc attachait sur son interlocuteur un regard de défi.

La Fontanelle se taisant, M. de Kerlor poursuivit :

— Qui pourrait croire, d'ailleurs, connaissant l'homme d'épée que je suis, que j'ai voulu, ayant rencontre fixée avec le comte du Falouët, me débarrasser d'un adversaire avec lequel je devais avoir hâte de me mesurer.

Et, croyant cet argument décisif, le duc se tut, attendant la réplique.

Elle ne se fit pas attendre.

— M. du Falouët passe pour un épéiste redoutable. En outre, il est jeune, ce qui est un avantage incontestable pour l'adversaire d'un homme quinquagénaire déjà, tel que vous.

Un peu mortifié, Kerlor riposta :

— J'en ai vaincu déjà qui le valaient bien.

La Fontanelle sourit.

— Il est un autre terrain, insinua-t-il, sur lequel, sans doute, vous sentiez-vous moins sûr de vaincre... le terrain d'amour... et c'est certainement le soupçon qui se présenterait tout d'abord à M. de Meroœur.

Il ajouta :

— Une épée est plus aisée à manier qu'un cœur de jeune fille.

Kerlor rougit de dépit et garda le silence. Se sentant le dominer, l'autre ajouta :

— La jalousie, on le sait, est la pire des conseillères.

Le duc continuait à se taire, enrageant de se sentir aux mains de cet homme qui le bravait.

— Vous parlez de témoignage, monsieur le duc, pensez-vous que si je produisais M^{lle} de Coatserho, séquestrée sur vos ordres...

— La preuve, jeta Kerlor.

— Quel intérêt aurai-je eu à ce coup de main ?

— ... Qui vous vaudra la corde !

— ... Et à vous la hache, en raison de vos quartiers de noblesse.

Le sire de la Fontanelle dit encore :

— Mais, j'admets que, faute de preuves matérielles de votre participation à ce crime, vous tiriez votre cou de l'aventure, le fait seul du scandale auquel vous seriez mêlé, ruinerait à jamais vos ambitions politiques, le duc de Mercœur ayant tout intérêt à écarter de lui des collaborateurs de votre sorte.

Il avait parlé net, sentant l'autre à sa merci, et Kerlor, humilié, serrait les dents de fureur.

— Pourquoi, finit-il par demander, garder secret l'endroit où se trouve M^{lle} de Coatserho ?

— Je vous l’ai dit, la raison m’est votre refus de signer la nomination que vous m’avez promise.

— Nomination que doit contresigner le représentant de Bretagne de Mgr le duc de Guise.

— Qu’attendez-vous pour ce faire ?

— Que vous ayez acquis quelque titre à cette nomination... titre d’autre nature que les services à moi rendus...

— Ceux-là, donc, qui m’en paiera ? demanda hargneusement La Fontanelle.

— Moi... mais il me faut laisser aux événements le temps de travailler pour vous ; avant peu, les hostilités vont éclater ici, des occasions s’offriront nombreuses de vous signaler.

— Occasions pour moi de trouver la mort... ce qui serait pour vous un magnifique débarras... Non, monsieur le duc, je ne serai pas votre dupe ; vous me remettrez ce soir même, cette nomination... que je me charge de faire contresigner par M. de Mercœur, au moment qui me paraîtra, à moi, le plus opportun, ou bien...

Il n’acheva pas, et, tirant de son pourpoint une feuille de parchemin toute timbrée aux armes du duc, la plaça devant celui-ci.

— Vous avez tout prévu, observa aigrement Kerlor... même mes armes, que vous vous êtes procurées je ne sais comment...

L’autre répondit laconiquement :

— On a des relations.

Et il présentait à son interlocuteur une plume qu'il s'en était allé tremper dans un écrioire que son regard fureteur avait repéré sur un meuble.

D'une plume rageuse, Kerlor griffa le parchemin qu'il jeta presque à la face de la Fontanelle.

Celui-ci s'en saisit, observant :

— Geste discourtois qui me pourrait surprendre de la part d'un grand seigneur tel que vous, si la colère ne vous servait d'excuse.

Le duc grogna :

— Maintenant que vous voici servi...

— C'est votre tour, pensez-vous, monsieur le duc, et vous avez raison. Votre fiancée se trouve en sûreté dans le logis d'un mien ami que j'avais chargé de l'opération, laquelle a été amenée à bien à telle enseigne que tous vos efforts, pour y parvenir, sont demeurés vains.

Et, comme le duc esquissait un geste de protestation, Guy Eder déclara :

— Inutile, je suis renseigné ; mais je ne vous en garde pas rancune, c'était votre droit... Maintenant que nous voici d'accord, je vais vous prouver que j'ai pensé à vous... Tout d'abord, on ne conquiert pas le cœur d'une femme en usant à son endroit de mauvais procédés... Donc, voici ce que j'ai imaginé : vous avez repéré le lieu où a été conduite M^{lle} de Coatserho et vous venez l'arracher à ses ravisseurs... bataille, au cours de laquelle vous faites action d'éclat sur action d'éclat...

— Pardon... une bataille comporte des coups... Qui les recevra ?...

— N'ayez aucun souci de ces détails, j'en fais mon affaire... Donc, la demoiselle rendue grâce à vous à la liberté, n'a rien de plus pressé que de se jeter dans les bras...

Le duc approuva.

— Pas mal imaginé...

— Notez que la combinaison qui supprime la rencontre avec le rival a le grand avantage de ne pas vous présenter aux yeux de la jeune personne comme le meurtrier de l'homme aimé, – ce qui serait grandement nuisible pour vous, – ne vous laissant que l'auréole du sauveur...

— J'entends à merveille... Mais la découverte du corps ?...

— On ne découvrira pas le corps... Les hommes de la Louve ont reçu à ce sujet des instructions précises... ce qui permettra de mettre son absence sur le compte d'une dérobade qu'expliquera votre redoutable réputation de joueur à l'épée...

Kerlor souriait à ces explications.

— Et du même coup, compléta-t-il, la cause bretonne se trouvera décapitée par le déshonneur de son chef.

La Fontanelle conclut, en se frottant les mains :

— Ainsi sont faites, et bien faites, les affaires de Mgr le duc de Guise et les vôtres...

Kerlor saisit les mains de son interlocuteur et les serra vigoureusement, déclarant :

— Vous êtes un véritable ami et saurai m'en souvenir... Maintenant, il ne vous reste plus qu'à me faire connaître la retraite que vous avez choisie pour la belle ; j'ai hâte d'aller lui porter mes hommages.

— Imprudence qui jetterait à terre toute ma combinaison... Vous ne devez apparaître que pour la délivrer... c'est-à-dire le lendemain de votre combat avec Falouët...

— Mais puisqu'il n'aura pas lieu...

— Il importe de faire comme s'il devait avoir lieu... c'est-à-dire de vous y préparer le mieux du monde et ostensiblement...

— Comment l'entendez-vous ?

— De la façon que voici : le propriétaire du « Connétable » où nous sommes est un escrimeur de grande force... qui jouissait en Italie, dont il a été chassé, d'une réputation redoutable... Il a, paraît-il, certaines bottes secrètes dans son arsenal dont vous pourriez, en l'occasion, songer à tirer parti...

— Mais, puisque...

— ... La rencontre ne doit pas avoir lieu, interrompit Fontanelle, c'est entendu... mais vous ne pouvez le prévoir, et il est naturel que vous preniez toutes précautions pour l'emporter sur votre adversaire... et parmi ces précautions, quelques conseils de maître Perdonnet sont au premier plan et d'autant plus opportunément que cette rencontre ne doit pas avoir lieu.

Le duc opposa :

— Je ne vais cependant pas convoquer la population de la région pour assister aux conseils de Perdonnet...

— Inutile, le personnage, vantard de sa nature, suffira à faire savoir la chose tout à la ronde ; ainsi se trouvera écarté de vous tout soupçon malveillant.

Kerlor déclara :

— Sire de la Fontanelle, vous avez en vous l'étoffe d'un grand politique...

Le personnage sourit avec une fausse modestie, murmurant :

— Votre Seigneurie est trop indulgente ; voilà donc une chose entendue ; à la première occasion, je parle de la chose au sire Perdonnet et je vous fais rencontrer avec lui.

— Je vous fais confiance... et saurai vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat...

La Fontanelle s'était levé.

— Maintenant, monsieur le duc, déclara-t-il, le temps est venu de vous retirer si vous ne voulez pas vous trouver nez à nez avec notre homme, qui ne doit pas tarder à réintégrer son logis.

En ce moment, un bruit singulier fit tressaillir le duc, qui grogna :

— Qu'est cela ?

— Rien... un rat, sans doute, qui déambule par la cave, expliqua son compagnon.

Comme ils refermaient derrière eux la porte du manoir, une tête émergea du plancher, sous la table même à laquelle étaient, un instant auparavant, assis les deux personnages ; cette tête était celle de Perdonnet qui, à l'écoute, par l'entrebâillement d'une trappe donnant accès à la cave, n'avait pas perdu une syllabe de l'entretien.

« Par les cornes du diable ! déclara-t-il en sautant sur le plancher, voilà une soirée qui ne sera pas perdue pour votre serviteur. »

Et son visage irradiait de satisfaction.

CHAPITRE VIII

LE PASSÉ

M. des Blaittières rentrait de la pêche trempé d'eau, souillé de vase et, par-dessus le marché, soucieux ; depuis un certain temps, il constatait dans l'allure de son fils un surprenant changement.

Le jeune homme, jusqu'alors si épris de distractions violentes, – assauts d'épée et chevauchées folles à travers la lande, – recherchait la solitude ; à plusieurs reprises, il l'avait aperçu de loin, assis dans le creux d'un rocher, les coudes sur les genoux, le menton sur les poings, la face tournée vers la mer.

Il n'y avait pas jusqu'à sa tenue qui n'eût subi une modification assez notable pour que son père s'en étonnât et même commençât à en prendre inquiétude... au point que, subitement, lui vint la résolution d'avoir à ce sujet une explication.

D'une manière générale, il laissait René vivre à sa guise, évitant avec soin toute observation, encore moins toute discussion ; le jeune homme était de caractère ombrageux et même quelque peu porté à la violence, ce qui devait être attribué sans doute aux exercices auxquels il s'entraînait depuis sa plus tendre enfance, exercices qui avaient fait de lui un être supérieurement musclé, exubérant de force et de santé, magnifique dans toute la fleur de sa jeunesse.

Et, détail particulier pour quiconque l'eût observé avec soin, il y avait par moments dans l'expression de son visage, comme aussi dans l'harmonie de ses mouvements, un peu de la douceur et du charme du sexe féminin.

Ainsi, d'ailleurs, en était-il des athlètes de l'antiquité.

Si bien qu'il semblait à son père que le jeune homme, par moments, se transformât et donnât l'impression...

Brusquement, le vieillard coupa net à ses réflexions, tout atermoiement lui semblant inutile, peut-être même quelque peu dangereux ; jetant sur ses épaules l'ample limousine dans laquelle il pouvait braver la morsure du vent, il s'apprêtait à aller retrouver son fils, lorsqu'il vit celui-ci se lever et, quittant la crête de la falaise, se diriger vers le logis.

« Bien, songea le vieil homme... ici, on s'expliquera mieux... »

Il retira sa houppelande, l'accrocha à un clou et attendit.

Son attente fut de courte durée ; quelques instants plus tard, la porte, s'ouvrant violemment, fut refermée d'un coup de pied.

Puis, jetant à la volée le bonnet de laine qui le coiffait :

— Par la Vierge ! s'exclama une voix colère, cela ne peut durer.

Pressentant un orage, le vieillard demanda d'une voix douce, presque humble :

— Qu'est-ce qui ne peut durer ?

— Cette comédie stupide à laquelle vous me condamnez !... M'affubler de vêtements qui ne sont pas de mon sexe... assez !

Et, de nouveau, d'une voix pleine de rancune :

— Pourquoi n'avoir pas fait de moi un clerc !... Ma place est dans un monastère, le crâne tondu et confit en patenôtres...

M. des Blaittières, épouvanté, murmura :

— Plus bas... je vous en supplie... Si l'on vous entendait...

— Et après ?... Quand l'on m'entendrait ?... C'en serait-il fait de la Bretagne si l'on apprenait que le fils du sire des Blaittières est une fille ?...

D'une voix grave, le vieil homme répliqua :

— Non, certes !... ce n'en serait pas fait de la Bretagne... mais peut-être de vous !

— De moi !... En quoi et à qui mon sexe peut-il importer ?

Comme à cette question nulle réponse ne venait :

— Vous reconnaîtrez, mon père, que, depuis que j'ai l'âge de raison, je vous ai obéi avec soumission, reconnaissante infiniment pour les soins dont vous m'avez entourée depuis mon enfance ; tout d'abord, je vous l'avoue d'ailleurs, cette comédie ne me déplaisait pas ; elle convenait au caractère violent que je me sens, avec les instincts de lutte, de bataille, qui fermentent en moi, ce dont je me suis toujours d'ailleurs étonnée, en raison de la dissemblance qui existe entre nous... Mais, maintenant...

— Maintenant, ce pourpoint, ces bottes, cette épée, qui faisaient votre joie, vous sont-ils donc devenus odieux ?

— Ils ne conviennent pas à mon sexe.

— Quel besoin éprouvez-vous donc si subit de vous affubler d'une robe, d'un vertugadin ?... C'est l'habillement de qui est, comme vous, friand de lame et de cheval...

Le vieillard ajouta :

— Quel événement est donc survenu qui vous a subitement mis en tête l'idée d'un tel bouleversement dans votre existence ?

Un moment déconcerté par ces mots :

— Quel événement !... Vous demandez quel événement ?... Mais un événement considérable !... le plus considérable qui puisse survenir dans la vie d'un homme ou d'une femme.

Encore hésitante, elle se tut ; puis, rougissante, baissant la voix, elle confessa :

— J'aime !

Son père, stupéfait, répéta, incrédule :

— Vous aimez !... Vous aimez !

— Ou, du moins, je crois bien que ce sentiment incompréhensible, qui me tient toute, c'est l'amour !

Elle ajouta, les yeux levés au plafond, dans une expression d'extase, tandis que, de ses mains pressées sur sa poitrine, elle semblait vouloir contenir les bondissements de son cœur.

— Oh ! oui, je le sens... c'est l'amour !

Le vieillard la regardait avec stupeur ; il semblait que cette stupeur fût mélangée d'appréhension.

Elle poursuivit :

— Jamais, jusqu'à présent, je ne me suis sentie en proie à un trouble aussi profond !... Il me semble par moments qu'il se fait en moi un bouleversement total...

M. des Blaittières, cependant, s'était ressaisi ; il interrogea avec calme :

— Voyons... racontez-moi comment cela vous est venu !... Car, enfin, l'amour est une maladie comme les autres, qui n'éclatent pas sans être déterminées par une cause...

La jeune fille eut un geste violent.

— Le sais-je ?... Et comment pourrais-je le savoir ?... Une seule chose existe, c'est que, depuis que le hasard l'a mis sur mon chemin, sa pensée me tient toute !... J'ai beau faire effort pour la chasser... à peine puis-je croire y avoir réussi, qu'elle revient au galop.

Les poings serrés de colère, elle gronda :

— Moi qui me croyais si forte...

De se constater impuissante, cela la mettait hors d'elle !

Lancée dans une course folle à travers la pièce, elle semblait avoir oublié la présence de son père qui la regardait passer et repasser devant lui, semblable à un fauve en cage.

Il insinua timidement :

— Croyez-vous qu'il soit raisonnable de vous mettre en un semblable état pour une chose qui, peut-être au fond, n'existe pas...

Elle rugit, face à lui :

— Qui existe !... Je le sens à la brûlure de ma chair, à la fièvre de mon cerveau !...

Le vieillard soupira :

— C'est grand dommage !

— Qu'est-ce qui est grand dommage ? L'amour n'est-il pas sentiment naturel auquel toute créature vivante, humaine ou animale, est soumise ? Et n'ai-je pas l'âge de le connaître ?

Après une hésitation visible, M. des Blaittières insinua :

— Vous n'êtes pas une créature ordinaire...

— Je m'en doute, pardieu ! Le fait d'être contrainte de porter un costume qui n'est pas celui de mon sexe suffit, depuis longtemps, à me faire soupçonner un mystère.

— Oui, un mystère... qui fait que ce travestissement qui vous révolte contribue peut-être à protéger vos jours...

Stupéfaite, elle répéta :

— Protéger mes jours !... Contre qui donc ?

Le vieillard courba la tête et garda le silence.

Alors, perdant tout contrôle sur elle-même, elle le saisit par le col de sa houppelande et cria, menaçante :

— N’espérez pas vous dérober, comme vous fîtes bien des fois déjà... Aujourd’hui, je suis à bout... je veux savoir... je saurai...

Le vieillard réussit à se dégager, murmurant :

— J’ai fait sur la Vierge serment de me taire...

— Serment !... À qui donc ?... Qui avait qualité pour vous contraindre à une pareille soumission ?

Comme il se taisait, elle éclata :

— Malgré le respect que je vous dois, mon père, prenez garde que ma colère ne me domine, que j’oublie que je suis votre fille...

Alors, comme il la voyait prête à un acte fou, il eut peur sans doute.

— Vous n’êtes pas ma fille, avoua-t-il.

Cette révélation fit sur elle l’effet d’un coup de foudre ; abandonnant le vieillard, elle recula, l’examinant avec des yeux fous.

— Je ne suis pas votre fille !... balbutia-t-elle. Qui suis-je donc, alors ?

— Une enfant condamnée à mort et que j’ai voulu sauver du sort auquel elle était vouée...

Les jarrets comme coupés par ces paroles, elle s’était abattue sur un siège où elle demeurerait inerte, hébétée, paraissant avoir perdu conscience de l’ambiance.

— La mort... à moi ?... Pourquoi la mort ?... Qu’avais-je fait ?

— Rien d'autre que de naître...

Elle se prit la tête à deux mains, s'écrasant les tempes de ses paumes crispées, répétant :

— C'est fou !... C'est fou !...

Puis, subitement redressée et maîtresse d'elle-même :

— Messire, déclara-t-elle, qui que vous soyez, vous ne cesserez jamais d'être pour moi celui qui m'a élevée, aimée, peut-être, et entourée de soins ; malgré ces titres à ma gratitude, vous ne pouvez empêcher que j'aie droit à connaître le mystère de ma naissance, et je vous adjure de me le révéler.

— Hélas ! je n'en ai pas le droit...

Alors, à nouveau violente, elle jeta :

— Et moi, j'ai le droit de le connaître !... Je le veux et vous somme de parler !... Rompez enfin ce silence dans lequel je suis ensevelie depuis ma naissance... J'ai eu une mère !... Quelle est-elle ?... Un père !... Qui est-il ?

Doucement, le vieillard prononça :

— Soit donc !... Puisque celle dont je voulais protéger la vie... entend braver la mort pour satisfaire sa curiosité... je vais obéir et manquer à mon serment ; que Dieu me juge et que me pardonne celle dont je vais révéler le déshonneur...

Haletante, la jeune fille prononça ces seuls mots :

— Parlez donc !

Le vieillard se recueillit un instant ; visiblement, il hésitait encore, espérant peut-être que la jeune fille, au dernier

moment, reculerait devant la connaissance d'un passé si plein de mystère.

Mais elle continuait à fixer sur lui des prunelles ardentes de curiosité.

Alors, il se décida.

— C'est une terrible histoire que vous allez entendre et, par avance, je fais appel à toute votre volonté pour dominer les sentiments que mon récit va faire naître en vous.

— Vous pouvez me faire confiance, mon père... Parlant lentement, il prononça :

— À dater de cet instant, cessez de me nommer ainsi !... Demoiselle vous êtes et je ne suis que votre serviteur...

Sans masquer sa stupeur, elle balbutia :

— Quel est donc mon nom ?

— Vous n'avez pas de nom.

Et il ajouta :

— Ceux qui sont morts n'ont pas de nom.

— Voulez-vous dire que je sois morte !... moi cependant vivante ! jeta-t-elle.

— Votre mort était le seul moyen que j'eusse de vous garder la vie !

Elle se tut un moment, puis :

— Continuez...

— Vous êtes présentement dans votre vingt-deuxième année, demoiselle ; or, il y a aujourd'hui vingt-trois ans, un

crime odieux fut commis, dont fut l'auteur un gentilhomme de haute lignée ; à la suite d'une orgie où ses amis et lui avaient laissé leur raison, – ce fut son excuse, – il s'en fut rendre visite à une châtelaine du voisinage qu'il trouva plaisant de violenter.

— L'odieux personnage !

— Les conséquences de cet attentat furent terribles ; folle, la victime fut confiée à un monastère où son mari la retrouva, une fois rendu à la liberté, – il avait été prisonnier des Anglais, – privée de raison et mère d'un enfant dont il ne pouvait, après deux ans d'absence, se croire le père ; désespéré, il résolut de faire disparaître cette preuve vivante de son déshonneur et me remit l'enfant avec ordre de m'en défaire.

— Cet enfant... c'était moi ?

— C'était vous ; je n'eus pas le courage d'exécuter un ordre aussi barbare et je quittai le pays, changeant de nom et d'habit ainsi que votre sexe même pour mieux assurer notre sécurité, à tous les deux... Ce n'est qu'en apprenant sa mort que je suis revenu ici où nous vivons...

— ... De rapines ! jeta-t-elle rageusement.

Il répliqua avec calme :

— Nous nous contentons d'imiter les pratiques de nos seigneurs et maîtres avec cette différence qu'ils ne s'attaquent, eux, qu'aux humbles gens, abusant de leur force pour les détrousser sans risques, tandis que c'est à plus forts que nous que nous livrons bataille.

Il ajouta, quelque peu railleur :

— J'ai toujours pensé que, de la part des Loups de Penandru, ainsi qu'on nous surnomme dans la contrée, c'est acte de justice de faire rendre gorge à des voleurs de grande lignée... Et puis, enfin, notre but est avouable...

La jeune fille l'écoutait, songeuse.

— Mais puisque celui qui m'arracha à ma mère n'existe plus, le danger qui me menaçait a disparu, et, quand bien même, aucun danger ne sera susceptible de m'empêcher de voir ma mère...

— Elle est morte...

— Morte !... et je n'ai pas eu la joie de connaître la douceur de ses baisers.

Puis, soudain prise de rage :

— Mais je suis folle, vraiment !... La Louve de Penandru n'a pas droit aux caresses d'une mère !

Elle garda le silence ; puis, peu à peu, ses traits se détendirent dans un furtif sourire et elle murmura :

— L'amour reste...

Nouveau silence.

— Dites-moi ; à en croire votre récit, je serais donc de souche noble ?

— Doublement noble ; mais, dans vos veines, se mêle au sang de la créature sainte et bonne que fut votre mère celui d'un homme que, pour tous ses vices, on avait surnommé messire Satan.

— Messire Satan !... J'ai ouï parlé de ce nom... Ce serait lui ?...

— L'auteur du crime odieux dont votre mère et vous avez été victimes, il y a vingt-trois ans... Et il n'a pas changé... puisqu'il continue cette existence d'orgies et de rapines qui fut celle de sa jeunesse.

Pleine de dégoût et de rage, elle s'écria :

— Et je suis la fille de cet homme !... Ah ! vienne une occasion de venger ma mère !

— C'est quand même votre père...

— Avant d'être mon père, il a été le bourreau de celle qui m'a donné le jour, de celle que je n'ai pas connue, aimée, et dont j'ignorerai toujours la tendresse ! Non, je ne suis pas la fille de ce misérable, je suis sa victime !... et, à ce titre, j'ai le droit de me venger...

Elle ajouta :

— Je saurai me souvenir que vous m'avez appris à tenir une épée...

— Grand Dieu ! à quoi songez-vous ?... Un pareil crime !

— Serait-il donc plus grand que le sien !... Et puis, y a-t-il crime, vraiment, quand il y a justice !...

— Dieu est là pour la faire.

— Mon épée sera l'instrument de la justice divine, affirma-t-elle avec force.

Le vieillard, épouvanté de l'état d'exaltation dans laquelle il la voyait, observa :

— Il en est un autre qui, plus que vous, a le devoir de faire justice.

— Un autre !... quel autre plus que moi...

— Un fils...

— Son fils, jeta-t-elle dans un cri de stupeur... Cette malheureuse avait un fils... et ce fils a été assez lâche...

— Ne vous hâtez pas d'accuser... Après la mort de sa mère, l'enfant avait deux ans ; il fut confié à son aïeule et élevé dans l'ignorance du drame qui l'avait fait orphelin.

— ... Et, devenu homme, on ne lui a rien dit ?

— Rien d'autre, que son père avait trouvé la mort dans une rencontre avec un parti huguenot et que sa mère avait succombé à la douleur dans le monastère où, devenue veuve, elle s'était retirée...

— Ainsi, ce misérable vivrait encore, sans avoir expié son crime !

— Crime double, car après son attentat odieux contre celle qui fut votre mère, il a assassiné son époux.

— Assassiné !...

— Au cours d'un duel, ou, pour se débarrasser de son adversaire, il le frappa en trahison d'un coup mortel.

— Et ce lâche vit impuni... alors qu'un justicier aurait dû, depuis longtemps, le frapper à son tour... Et vous avez pu, connaissant ce double crime, vous taire ?...

— Mon serment m'imposait le silence.

— Il n'est pas de serment qui tienne...

— Quand ce serment est fait à une femme qui va mourir, il est sacré...

— Ainsi, c'est par la volonté de sa victime que ce misérable n'a pas encore reçu la juste punition de ses crimes ?

— En mourant, la malheureuse voulut assurer la sécurité future de son fils en ne le dressant pas en vengeur face à un lâche, capable de tous les forfaits.

— En sorte qu'il se peut que le fils des victimes se trouve en contact avec leur bourreau, sans soupçonner l'ignominie de celui auquel, peut-être, il serre la main...

Énigmatiquement, le vieillard prononça :

— Il est des cas où la Providence intervient pour que justice se fasse, à l'insu de ceux qu'elle emploie pour en être les exécuteurs.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il se peut que, par un moyen détourné, Dieu finisse par frapper celui que déjà il a condamné.

— Puissiez-vous dire vrai !

— Tout me pousse à le présumer... répondit-il laconiquement.

Elle s'écria :

— Que ne donnerais-je pas pour être l'instrument que Dieu choisira !

— Taisez-vous... Oubliez-vous que cet homme est votre père ?

— Mon père, lui !... Je le renie pour tel !... Cet homme est pour moi, avant toutes choses, uniquement le bourreau de celle qui, en le maudissant, m'a donné le jour... Sans le connaître, je le hais ! Je le hais de toute la force de mon être... et, dès ce moment, puisque vous me taisez son nom, je n'aurai de cesse de le découvrir et je le frapperai...

— Vous oseriez l'assassiner ?

— Étant issue de lui, je m'en sens capable ! Mais il ne suffit pas à ma vengeance qu'il expie obscurément son crime ! C'est publiquement, au grand jour, à la face de tous que je veux clouer son nom au pilori d'infamie !

— Pensez que, ce faisant, vous éclabousserez de scandale un des blasons les plus nobles de Bretagne en révélant le drame odieux dont une femme a été victime.

Elle éclata :

— Je ne veux penser, et ne pense qu'à une chose, c'est que cette victime est ma mère et que, par la faute de ce bourreau, je n'en aurai jamais connu les caresses.

— Il en est un autre, je vous le répète, qui, pas plus que vous, n'a connu les joies dont vous déplorez d'avoir été privée... et sur celui-là rejaillira le scandale dont vous souillerez le souvenir de sa mère.

Elle demanda d'une voix impérieuse, dans laquelle se sentait une menace :

— Maintenant, son nom ?

Effaré, le vieillard répéta, la gorge serrée :

— Son nom... vous voulez ?...

— ... Que vous me disiez le nom de ce misérable. Pardieu ! oui, je le veux !... Vous ne croyez pas, je suppose, que je me contenterai de vous avoir laissé parler, durant une heure, pour ensuite déplorer d'avoir perdu ma mère d'en d'aussi atroces circonstances et, au besoin, si j'en étais capable, verser des larmes inutiles sur mon malheur !

Elle éclata d'un rire farouche.

— Eh bien ! si vous vous êtes imaginé ça, vous vous êtes trompé ! Vous avez oublié que la fille d'un homme tel que celui-là est prête à tous les crimes, et si c'est un crime pour une fille de frapper son père, je serai cette fille-là ! Donc, il me faut son nom !... Je le veux ! et je suis décidée, pour vous contraindre à parler, à user de tous les moyens... vous entendez, tous les moyens !

Le vieillard blêmit et ses traits se convulsèrent quand, la face tendue vers lui, elle jeta ces mots qui, dans sa bouche, prenaient une signification terrible :

— N'oubliez pas que vous avez cessé, pour moi, d'être mon père, et que dans la région on m'a surnommée la Louve de Penandru.

Il balbutia :

— Vous oseriez ?

— Tout !

Cette seule syllabe frappa l'homme aussi rudement qu'une masse s'abattant sur sa nuque. En une seconde s'évoqua en lui les procédés dont usait la bande des Loups pour arracher aux malheureux auxquels ils avaient affaire, les révélations qui les intéressaient.

Et il connaissait, pour l'avoir, depuis de longues années, façonnée à sa façon, la mentalité de sa prétendue fille.

Elle était, en effet, capable de tout...

Son silence se prolongeant, elle répéta :

— Son nom !... Je veux son nom !... Pour la dernière fois, je vous somme...

Il ne la laissa pas achever.

— Kerlor... articula-t-il de manière quasi inintelligible.

Elle poussa un cri qui ressemblait à un rugissement.

— Kerlor !... Messire Satan serait le duc de Kerlor !... ce détrousseur, ce bandit à couronne de duc !...

Elle éclata d'un rire sauvage :

— Ah ! ah ! messire Satan... père de la Louve de Penandru ! Par la Sainte Vierge ! voilà pour moi une fière lignée !... beau sang de coquin, en vérité, qui me coule dans les veines !

— Il y coule aussi celui d'une bonne et aimante créature, insinua le vieillard.

Elle poursuivit :

— Ainsi, je suis la fille du duc... de Kerlor ! Un grand seigneur ! Un des plus grands de Bretagne ! Mais aussi un des plus grands bandits de la région... Jour de Dieu !... N'ai-je pas lieu d'être fière d'une pareille filiation !...

Plus calme, elle observa, les dents serrées :

— Au demeurant, un adversaire digne de moi !

Puis encore :

— Spectacle admirable, ne trouvez-vous pas ? Une fille tuant son père !

— Spectacle que Dieu ne saurait tolérer, osa-t-il protester.

Elle éclata de rire.

— Je ferai ce que j'ai décidé... quitte, ensuite, à m'entendre avec Dieu.

Le visage horrifié, le vieillard lança :

— Je saurai bien empêcher un tel crime ; un autre que vous a le droit de faire justice, le fils de la victime de Kerlor ; prévenu, il interviendra avant vous.

— Quel est donc celui-là ?

— Celui qu'enfanta la femme qui vous a donné le jour : le comte Bertrand du Palouët.

À ce nom, la jeune fille chancela comme si une main invisible l'eût soudainement frappée.

— Le comte du Falouët... balbutia-t-elle, hébétée.

— Dont la mère fut violentée et le père assassiné par Kerlor ; pensez-vous qu'à ce double titre leur fils ait droit à prendre le pas sur vous ?

Mais elle n'écoutait pas ; le visage caché dans ses mains.

— Lui ! gémit-elle.

CHAPITRE IX

CRISE DE CŒUR

Pour comprendre la crise de désespoir dans laquelle était soudainement sombrée la prétendue fille de M. des Blaittières, il faut que le lecteur revienne de quelques semaines en arrière, c'est-à-dire au moment où, le comte du Palouët ayant repris contact avec la vie, les rapports entre lui et son sauveur étaient devenus presque quotidiens.

Le blessé, convaincu de son impuissance à reprendre momentanément toute activité, s'était résigné à son sort et acceptait l'immobilité à laquelle le contraignaient ses blessures imparfaitement cicatrisées et agréait de bonne grâce la société de celui qui l'hospitalisait.

Celui-ci, dur au début, presque brutal, même, s'était peu à peu humanisé, au point que Bertrand, qui, dès l'abord, lui avait gardé rigueur pour l'anonymat dans lequel il prétendait s'enfermer, avait fini par accepter de bonne grâce cette attitude, quelque étrange qu'elle fût, et trouver un certain plaisir à sa compagnie.

Ils avaient, l'un et l'autre, un sujet de conversation qui leur était commun : la situation politique de la Bretagne et la marche accélérée des événements vers un dénouement proche ; par son jeune garde-malade, Bertrand était au courant de l'agitation grande qui enfiévrerait la contrée et pouvait supputer le dénouement de la lutte sourde qui

opposait les uns aux autres les partisans de la royauté et ceux de la Ligue.

Mais ce qui le préoccupait au même degré, c'était sa rencontre avec le duc de Kerlor... Serait-il en état de tenir une épée ? C'était dans la crainte de ne pouvoir affronter son adversaire avec toutes ses chances de succès qu'il consentait au repos qui lui était imposé.

Son garde-malade avait d'ailleurs cru agir sagement en le trompant sur le temps écoulé depuis l'attentat dont il avait été victime ; si le blessé avait pu se douter que quinze jours seulement le séparaient de la fête de la Vierge, à quel désespoir eût-il été en proie et de quelle imprudence n'eût-il pas été capable.

Assurément, il lui fallait s'attendre à une folle colère quand il apprendrait qu'il avait été trompé ; mais, en garde-malade consciente du sort de son client, cette éventualité l'avait laissée insensible.

Et les jours s'étaient écoulés ainsi, amenant peu à peu dans l'âme de la jeune fille une transformation qui avait tout d'abord provoqué une stupeur voisine de la colère.

N'était-elle pas folle ? De quoi s'avisait-elle ?

Aimer... elle ! La fille d'un aventurier ! D'un chef de bande ! Elle que certains avaient surnommée la Louve de Penandru !

Et, tout d'abord, elle avait refusé de croire à une aussi invraisemblable chose...

Mais, bientôt, il lui avait fallu se rendre à l'évidence.

Et cela, sous la morsure que lui avait faite soudainement un sentiment jusqu'alors inconnu d'elle : la jalousie.

Bertrand, peu à peu, mis en confiance par ce compagnon jeune et hardi, dont les goûts étaient si semblables aux siens, s'était laissé aller à lui parler d'Edwige avec une exaltation qui trahissait la grande passion dont il était plein pour celle que lui disputait Kerlor.

Alors, la jeune fille avait compris la nature du sentiment qui s'était, à son insu, emparé d'elle et, novice en amour, elle s'était promis de tout faire pour détourner l'esprit du jeune homme de sa fiancée, pour le conquérir.

Et c'était le lendemain même du jour où, après s'être longuement débattue contre elle-même, que lui était révélée la vérité, l'odieuse vérité...

Bertrand du Falouët était son frère !

Entre elle et celui que follement elle s'était prise à aimer s'élevait une barrière infranchissable...

C'était à perdre la tête de rage !

Pendant une journée entière, elle était demeurée dans un creux de rocher, mâchant et remâchant ce désespoir dans lequel elle tournait et retournait comme fauve en cage, sans pouvoir trouver une issue qui lui permît de s'évader.

La nuit était venue qui avait fait descendre sur son pauvre cerveau en feu un peu de sagesse et, au matin, elle avait pris une grande résolution : impuissante à arracher de son cœur ce sentiment que les circonstances condamnaient, elle en consacrerait la puissance au bonheur de ce frère !

Elle le voulait heureux par elle... et par elle seule !

Ce serait sa récompense pour le grand martyr qu'elle endurait.

Elle lui rendrait celle qu'il aimait.

Elle prendrait sa place dans le combat où il devait défendre et son honneur et la cause de la Bretagne ; ce combat où la déficience de ses forces physiques lui interdisait de tenir l'épée.

Ce faisant, d'ailleurs, elle ne ferait que son devoir !

Ainsi qu'elle l'avait déclaré à M. des Blaittières, elle avait sa mère à venger... Sa mère qu'elle n'avait pas connue, sa mère victime d'un misérable qu'elle exécrait doublement, car, à ses yeux, il avait commis le crime inexpiable de lui donner le jour.

Son père !... lui !...

Non... un malfaiteur, indigne de vivre...

Elle le tuerait... oui... et avec quelle joie farouche !... La joie d'une louve altérée de sang...

À ce moment, elle mériterait bien son surnom.

Ensuite ?... Eh bien ! ensuite... Dieu ou le Diable ferait d'elle ce qui lui conviendrait.

Cette résolution prise, elle s'était sentie plus calme et avait examiné avec pondération les moyens d'exécuter son projet : tout d'abord, il lui fallait se mettre en état d'affronter Kerlor.

Elle connaissait sa force, elle la savait redoutable ; mais elle était élève de Perdonnet et l'épée lui était familière.

Et puis, il y avait sa jeunesse dont la haine et la volonté de vaincre devaient décupler la supériorité.

Le soir même où cette décision avait été prise, elle frappait à la porte du « Connétable ».

Perdonnet était seul.

Nous venons de le dire, la jeune fille, friande des exercices violents, prisait particulièrement les jeux d'épée et prenait plaisir à jouer contre l'escrimeur avec lequel d'ailleurs, M. des Blaitières entretenait des rapports qui n'étaient pas sans profit pour l'un comme pour l'autre.

L'appoint qu'apportait à la cause bretonne l'activité souterraine du gentilhomme se doublait des services que rendait, par des renseignements qu'il savait se procurer, le châtelain du « Connétable ».

Les Loups de Penandru n'étaient pas, en réalité, ce qu'ils passaient pour être ; ainsi qu'avait répondu leur chef dans son entretien avec son soi-disant fils, la cause qu'ils servaient annoblissait leurs efforts.

Par ceux-ci, les adversaires de la Ligue constituaient un appoint précieux en vue de la lutte qu'il fallait prévoir prochaine.

Peut-être le sire Perdonnet mangeait-il – suivant l'expression populaire – à deux râteliers ?

Les Loups étaient fondés à le suspecter et prenaient leurs précautions en conséquence.

— Bonjour, jeune homme, dit-il en introduisant le visiteur, quel bon vent vous amène céans ?

Vu son âge et sa prétention à un titre de noblesse, il avait coutume d'en user familièrement avec le jeune chef des Loups...

— Quelques conseils à vous demander...

— Tout à votre disposition.

Et il indiquait un siège au visiteur, lequel remercia d'un geste, disant :

— Je n'ai pas de temps à perdre en vaine causerie... C'est de cela qu'il s'agit.

Ce disant, la Louve frappait sur la garde de son épée.

— Oh ! oh ! se récria l'autre, l'œil luisant, une affaire d'honneur ?

— Si vous voulez... mais de nature spéciale qui m'oblige à être assuré du résultat.

Pour prononcer ces mots, la voix de la jeune fille s'était faite dure, haineuse, au point que Perdonnet lança :

— Quand on veut être certain du résultat d'une rencontre, il n'est, à ma connaissance, qu'un moyen...

La jeune fille coupa :

— Je vous comprends, mais ce sont là des moyens dont il ne me convient pas d'user... C'est au grand jour, à la face de tous que la chose doit se faire...

L'autre s'inclina.

— C'est différent, mais en ce cas...

— Vous avez, je le sais, dans votre arsenal, certaines bottes infaillibles, que je viens vous demander de m’enseigner..., déclara nettement la jeune fille.

Perdonnet hocha la tête, murmurant :

— Infaillible... infaillible...

— Combien ? demanda nettement le jeune Loup.

L’autre hésitait à se livrer ; pour se donner le temps de la réflexion, il posa.

— Il serait intéressant, d’abord, de savoir à qui vous en avez...

— En quoi ce détail est-il utile ?

— En ce sens que si, d’aventure, je le connais, c’est un avantage pour toi de savoir à l’avance le jeu de ton adversaire...

Et, croyant constater chez son interlocutrice quelque hésitation, il protesta avec véhémence :

— Je suis, quand je le veux, muet comme une carpe...

— Je n’en doute pas... mais il faut vouloir...

Hésitante encore, elle ajouta :

— Si cela peut vous intéresser, sachez qu’en m’aidant à vaincre, vous travaillez au triomphe de la cause bretonne.

Le sire de Perdonnet dressa l’oreille, se souvenant tout à coup de l’entretien qu’il avait surpris entre Kerlor et la Fontanelle, il ne pouvait s’empêcher de trouver une coïncidence étrange entre cette démarche et celle que se proposait de faire auprès de lui le duc.

Aussi ne fut-il pas autrement surpris quand sa visiteuse lui nomma Kerlor.

— Juste Dieu ! s'exclama-t-il, c'est donc la mort que tu cherches ?

— Oui, la sienne.

Au ton farouche dont avaient été prononcées ces trois syllabes, Perdonnet, qui connaissait bien la jeune Louve, comprit qu'il se heurterait à une volonté qu'aucun raisonnement ne pourrait briser.

Cependant, il ne put s'empêcher d'observer :

— Mais le duc doit se rencontrer avec le jeune comte du Falouët...

— Le comte du Falouët ne se présentera pas puisqu'il est mort, riposta la jeune fille.

— Alors, tu prends sa place ?...

— Je n'ai aucune raison pour cela, répliqua-t-elle hardiment... Je me bats pour mon compte et je ne dois d'explication à qui que ce soit...

— Paix, mon jeune coq... Paix... Je n'en demande pas tant.

Il ajouta, pensif :

— En tous cas, félicite-toi d'avoir parlé... Ta franchise te sauvera peut-être la peau.

Comme la jeune fille attachait sur lui un regard qui interrogeait, Perdonnet bougonna :

— Je m'entends.

Et brusquement :

— Pourpoint bas, mon jeune ami et l'épée au clair, nous allons voir à préparer cette conversation dont le duc doit faire les frais.

Tandis que la jeune fille obéissait à cette invite, Perdonnet s'en allait décrocher d'une panoplie, une forte épée dont il fit d'un fouetté sec, vibrer la lame ; après quoi, il frappa par deux fois du pied le plancher, engagea l'arme d'un froissé violent et la leçon commença.

— Pardieu ! déclara-t-il après une passe rapide, te voici en forme, comme rarement je t'ai vu...

Il ajouta cependant, en manière de restriction :

— Mais, avec un adversaire tel que celui-là, ce serait insuffisant.

— Il faut cependant, commença la jeune fille avec violence...

— La volonté n'est pas toujours maîtresse, insinua l'escrimeur.

Et comme la jeune fille manifestait une déception proche du vrai désespoir, Perdonnet rectifia d'un ton bon enfant :

— Mais il arrive parfois qu'un miracle s'opère par la grâce d'un bon ami.

Elle s'exclama, presque suppliante :

— Serez-vous cet ami-là ?

Il sourit mystérieusement.

— Tu vas en juger !... En garde, et suis-moi bien.

Il engagea le fer et commença sa démonstration, tout en ferraillant.

— Il attaque en tierce !... Tu doubles dessus et te fends à ton tour... Il riposte en écartant ton épée par un froissé, pour revenir en ligne, doubler dessus et brusquement, se courbant, appuyé de la main gauche à terre, glisser son épée sous la tienne et te la loger dans le flanc droit.

Ayant dit, Perdonnet conclut sa démonstration de ces mots prononcés avec emphase :

— Ainsi mourut M. le duc de Kerlor.

La jeune fille tressaillit.

— Qui vous a dit ? commença-t-elle.

Il ne la laissa pas achever sa phrase et répondit évasivement :

— Les astres avec lesquels, quand j'en ai le loisir, j'entretiens commerce.

Et il ajouta avec une gravité comique :

— Le diable ait mon âme !

Puis, coupant l'entretien, il fit un appel du pied, fouetta l'air de son épée et invita :

— Re commençons... il importe que tu aies le coup bien en main ; car sa réussite dépend de ta rapidité ; la moindre hésitation peut te perdre.

Comme la Louve se remettait en garde, Perdonnet observa :

— Ce pauvre duc croyait cependant avoir bien pris ses précautions en se débarrassant d'un adversaire dangereux... La mort du comte du Falouët ne lui portera pas bonheur...

La Louve demanda :

— La mort ?... Le comte est-il mort ? On le disait à Saint-Cloud, auprès du roi...

Perdonnet expliqua, clignant de l'œil d'un air malicieux :

— Un bruit qu'il a fait courir.

Il ajouta :

— C'est comme l'absence de M^{lle} de Coatserho... soi-disant retirée dans un couvent... Le couvent, c'est une retraite connue du sire de la Fontanelle qui s'est chargé d'y mener celle que le duc nomme sa fiancée...

Et Perdonnet déclara :

— Une jolie paire de coquins, en dépit de leurs couronnes de duc et de baron...

On imagine si la jeune fille écoutait de toutes ses oreilles les confidences de l'aventurier.

— Vous savez bien des choses, observa-t-elle.

Doctoralement, Perdonnet posa :

— Le tout, dans la vie, est de savoir écouter...

Mais il frappa du pied, commandant :

— En garde !

En ce moment, plusieurs coups frappés à la porte de façon particulière lui firent s'exclamer :

— Tripes du pape ! je l'avais oublié...

— Qui vient là ? interrogea-t-elle.

Perdonnet, d'un doigt posé sur ses lèvres, lui recommanda le silence et tout bas répondit :

— Quelqu'un qui ne doit point te voir.

Les heurts se renouvelant, plus impérieux, le « châtelain » promenait ses regards autour de lui comme s'il eût cherché une issue par laquelle faire s'évader son hôte.

Brusquement décidé, il poussa la table qui occupait un côté de la salle et, se courbant, saisit un anneau fixé au plancher qu'il tira à lui, ce qui découvrit une ouverture.

La désignant à la Louve :

— File par là !... Tu sortiras dans le jardin... Reviens demain pour t'entraîner...

Elle disparut prestement, la trappe se rabattit sur sa tête et elle entendit le pas lourd de Perdonnet se hâtant vers la porte pour ouvrir au visiteur.

La jeune fille, un moment hésitante, en bas de l'échelle, remonta les degrés sans bruit et souleva légèrement la trappe.

Soudainement venaient de bruire à son oreille les paroles de Perdonnet : « Le tout, dans la vie, est de savoir écouter... »

Bon conseil qu'elle allait suivre.

Et, l'oreille tendue vers la salle, elle écouta.

L'entretien commença de façon qui faisait mal augurer de la suite.

— Maître Perdonnet, fit le visiteur en guise de préambule, vous êtes un pendard...

— Monsieur le duc ! protesta le châtelain du « Connétable ».

— ... Qui mériterait d'être pendu...

— Monsieur le duc, vous employez des termes un peu vifs envers un homme auprès duquel vous venez chercher conseil.

Puis, tout de suite, très calme, même railleur :

— Y aurait-il indiscretion à vous demander la cause de cette singulière apostrophe ?

— Vous avez lié partie avec le sire de la Fontanelle...

— Je ne pense pas que la Ligue ait à se plaindre de mes services ?

— Il ne s'agit pas de la Ligue et vous le savez bien, mais de certaine personne que vous vous êtes chargé de mettre en sûreté...

Perdonnet s'exclama :

— N'ai-je point tenu mon engagement ?

— Trop bien... à mon avis... ce dont la Fontanelle se plaint... Vous prétendez garder secret pour lui le lieu de retraite que vous avez choisi.

— Exacte vérité... et ce lieu demeurera tel tant que le sire de la Fontanelle n'aura pas tenu ses engagements.

— Lesquels ?

— La promesse du domaine de Ploujean.

— Mais Ploujean est au comte du Falouët.

— Puisqu'il est mort... sans héritiers... ses biens reviennent au duché de Bretagne...

— Mais la Fontanelle n'est pas, que je sache, suzerain de la région...

— L'appui qu'il apporte à la Ligue peut lui valoir cette suzeraineté.

Il ajouta :

— Et même, si je suis bien informé, il serait question, pour lui, du gouvernement de la ville de Morlaix...

— Holà ! protesta le visiteur, n'allez pas si vite en besogne.

— Bast ! fit Perdonnet avec désinvolture, c'est comme si la chose était faite.

Et le châtelain du « Connétable » de conclure :

— Bref, il ne dépend que de vous que le sire de la Fontanelle me délie la langue.

Le duc protesta :

— Mais, savez-vous bien, mon maître, que votre prétention me paraît exorbitante.

— Nous ne sommes pas, vous et moi, du même avis sur ce point, déclara sèchement Perdonnet.

Il ajouta, pour bien montrer que le sujet était épuisé :

— Mais je n’imagine pas que ce soit là l’objet de votre visite.

Voyant qu’il lui serait oiseux d’insister, Kerlor murmura :

— La question est à examiner... pour l’instant la Fontanelle m’ayant parlé de vos qualités d’escrimeur...

Modestement, Perdonnet reconnut :

— On veut bien me reconnaître quelque mérite à l’épée.

Et il ajouta :

— Monsieur le duc, je suis à vos ordres... bien que la disparition du comte du Palouët rende peu probable votre rencontre avec lui...

Le duc posa avec énergie.

— Tout arrive... et je dois me tenir prêt pour le jour convenu.

Il ajouta, la voix grandiloquente :

— Le jour de la Vierge verra – j’en ai le ferme espoir – et ma victoire sur le comte Bertrand, et celle de la Ligue sur ces obstinés Bretons.

— Nul ne le souhaite plus que moi, monsieur le duc, affirma obséquieusement Perdonnet.

La Louve eut le sentiment que le visiteur s’apprêtait à prendre congé et craignit, si elle tardait à partir, de se laisser surprendre, et, prestement, par les caves, comme le lui avait prescrit Perdonnet, gagna le dehors.

Elle avait le cœur en liesse ; grâce à l’entretien qu’elle venait de surprendre, un détail important venait de lui être

révélé, qui lui permettrait de tenir le serment qu'elle s'était fait à elle-même de travailler au bonheur de celui que les hasards de la vie lui avaient donné comme frère.

Celle qu'il aimait et qu'un couple de coquins lui avait ravie, pourrait, grâce à elle, lui être rendue.

En dépit de la détresse qui emplissait son cœur, elle sentait en elle un grand apaisement.

Pour la première fois de sa vie, elle avait la sensation du devoir accompli.

Certes, elle ne se dissimulait pas que la besogne était rude.

Tant mieux, sa satisfaction n'en serait que plus grande...

CHAPITRE X

JUSTICE

De tous les points de la région, on était accouru ; le temps écoulé depuis la réunion de Plougasnou avait été mis à profit par ceux qui y avaient assisté et un rappel avait été battu, convoquant à cette assemblée, où devaient être prises des décisions importantes pour le sort du pays, le ban et l'arrière-ban de tous les porte-épée de Bretagne.

Donc, dans cette clairière immense qui formait au cœur des bois comme une arène enclose d'arbres centenaires, ils se trouvaient là, au nombre de plusieurs centaines, mandatés par leurs parents, amis et voisins, venus pour entendre discuter une dernière fois cette brûlante question de l'adhésion de la Bretagne à la Sainte Ligue, commandée par le duc de Guise.

Certes, s'il ne s'était agi, en la circonstance, que de religion, le débat aurait pris fin avant que de commencer : la Bretagne, fille de l'Église, aurait grossi les rangs des défenseurs catholiques.

Mais il s'agissait en l'espèce de bien autre chose ; comme l'avait exprimé éloquemment le jeune comte du Falouët, ce qui était en cause, surtout, c'était la protestation armée des ligueurs contre l'avènement au trône de France d'Henri de Navarre, successeur légitime d'Henri III et désigné par le roi défunt à son lit de mort... mais appartenant à la religion réformée.

Un huguenot régnant sur la très catholique France !

Cette perspective hérissait d'horreur les princes de la maison de Lorraine, défenseurs très fervents de la religion... mais en même temps dévorés d'ambition, et auxquels il ne paraissait pas déplaire que leur couronne ducale devînt royale.

Le bruit courait même, apporté de Paris, que le duc de Guise, en homme précautionneux, avait fait élire comme roi de France l'un de ses frères, le cardinal.

C'était donc, en réalité, un parti politique que devait prendre la Bretagne : ou s'associer à la révolte des Guise contre l'autorité royale, légitime en somme, révolte en faveur de laquelle il avait demandé et obtenu le concours de l'Espagne, dont de nombreuses troupes étaient déjà en France, prêtes à soutenir les efforts des Guisards... ou se rallier autour du nouveau souverain de France, dont la Bretagne, depuis la duchesse Anne, faisait partie intégrale.

Voilà le problème pour la solution duquel on disputait depuis dix semaines si âprement dans tous les coins, même les plus reculés, de la presqu'île armoricaine.

Le duc de Kerlor s'était, comme on l'imagine, prodigué ; on l'avait vu et entendu un peu partout, soutenant sa thèse avec une fougue impétueuse, prodiguant les promesses et aussi, suivant son habitude, les menaces ; les secondes produisaient plus d'effet que les premières, celles-ci étant beaucoup moins tenues que celles-là.

Partout où il n'avait pu se rendre lui-même, des émissaires, dûment stylés, l'avaient remplacé.

Son succès paraissait donc, au plus grand nombre, certain ; la cause de la Bretagne devait triompher, le roi huguenot devrait se passer de l'appui des Bretons.

Quant au défenseur de la cause royale, nul n'en avait entendu parler.

Que projetait-il donc ?

Fallait-il supposer que, convaincu par l'argumentation de son adversaire, il avait renoncé à la lutte ?

Certains même allaient jusqu'à imaginer que, consacrant tout son temps à son grand amour, il avait négligé les intérêts de sa chère Bretagne qu'il avait dit, cependant, lui tenir tant au cœur.

Quelques-uns, épousant cette hypothèse, allaient même jusqu'à dire que, sans doute, ne se présenterait-il pas à l'assemblée... supposition que ses partisans les plus fidèles repoussaient avec indignation, se portant garants de son loyalisme.

— Vous oubliez qu'il a partie liée avec le duc... et qu'il doit, l'épée à la main, soutenir son bon droit...

Cette réplique fermait la bouche aux propagateurs de mauvais bruits.

Parmi ceux qui défendaient le comte avec le plus de chaleur, un jeune homme se faisait remarquer par sa fougue et l'à-propos de ses arguments.

Grand, svelte, bien découplé, il portait avec élégance un costume mi-civil mi-guerrier qui faisait supposer qu'il appartenait à l'armée ; une épée de combat relevait de l'extrémité de son fourreau le bord de l'ample manteau

accroché à ses épaules, et quand un geste par trop brusque du bras en écartait les plis, on pouvait voir luire la garde d'acier d'une dague à forte lame pendue à son flanc.

Les éperons qui garnissaient ses hautes bottes de cuir fauve indiquaient qu'il était cavalier ; du reste, quand il était arrivé dans la clairière, certains avaient fort remarqué sa monture, une superbe jument, noire comme l'ébène et harnachée en guerre, qu'il avait confiée aux mains d'une manière d'écuyer, sorte d'homme d'armes à la mine rude et inquiétante, qui se tenait à l'écart, ne quittant pas des yeux son maître, soit qu'il veillât sur lui, soit qu'il en attendît un ordre.

Ce cavalier paraissait n'avoir pas plus de vingt-cinq ans, autant qu'on en pouvait juger par son visage ; de caractère hardi et provocant, dont plus d'un, parmi les assistants, s'était senti irrité.

Sous les sourcils touffus, le regard brillait, insolent, au fond d'orbites pleins d'ombre, semblant défier quiconque s'attardait par trop à l'examiner.

Quelqu'un qui l'avait remarqué, observa à son voisin :

— Un jeune coq qui doit se défendre avec bec et ongles.

Ce à quoi le voisin répliqua, frappant de la main sur son épée :

— Il n'est coq, si bien onglé soit-il, qui ne trouve broche à son service.

Et de rire !...

Mais l'hilarité cessa brusquement ; sans doute le jeune homme qui la provoquait eut-il l'instinct qu'il en était la cause,

car son regard se fixa sur les rieurs et ceux-ci détournèrent de lui leur attention.

Cependant, le premier demanda au second :

— Qui est-ce ?

— J'ignore... et personne ici ne le connaît. En tous cas, il n'est pas au duc...

— Peut-être tient-il pour Palouët...

— Peut-être... en tous cas, nous ne tarderons pas à être fixés, car voici M. de Kerlor.

Celui-ci arrivait enfin en nombreux équipage : valets, amis, lui faisaient une escorte nombreuse et tapageuse, du plus impressionnant aspect, tous dans un attirail militaire qui les montrait prêts à partir incontinent, rejoindre les troupes de la Ligue, occupées à assiéger dans son château M. de Kairouan, qui tenait pour le roi de France.

M. de Kerlor était comme ses amis, en tenue de bataille, épée au côté et dague au flanc.

Et quand il monta sur un dolmen du haut duquel il dominait l'assemblée, tout le monde eut l'impression, tellement son attitude respirait la force, non seulement physique mais morale, qu'il l'emporterait dans la lutte qui allait s'ouvrir.

Avant même qu'il eût prononcé une parole, une rumeur de bon augure salua son apparition.

Il eut de la main un geste pour réclamer le silence.

— Bretons, mes frères, commença-t-il, il est bienséant, je crois, avant d'ouvrir à nouveau ce débat, d'attendre l'arrivée de celui qui l'a provoqué et que je ne vois pas parmi vous.

Toutes les têtes ayant viré de droite et de gauche, à la recherche de l'absent, se tournèrent vers l'orateur.

Une voix insinua, avec une pointe de raillerie qui provoqua quelques ricanements étouffés :

— Peut-être le comte avait-il quelque besogne urgente qui le retient loin de nous ?

Le duc de Kerlor riposta avec une sorte d'emportement :

— À celui qui vient de parler un peu inconsidérément, la vie de M. du Falouët oppose un démenti formel !... Je serais le dernier des hommes, si je ne me portais garant de l'honneur du comte ! Et ce avec d'autant plus de vigueur qu'il est pour la cause que je défends un adversaire redoutable...

Ces mots furent accueillis par une rumeur approbative unanime.

Le duc ajouta :

— Je tiens M. du Falouët pour un Breton aimant notre pays par-dessus tout et ne visant qu'à une chose unique : rendre la Bretagne digne dans l'avenir de son passé !

« Je suis obligé de constater que tendant, lui et moi, vers le même but, nous n'envisageons pas, pour y atteindre, de moyens semblables ; mais toutes les opinions, quand elles sont sincères, sont respectables.

« Je tiens à dire ceci maintenant, car, dans quelques instants, notre divergence d'opinion va nous opposer l'un à l'autre, l'épée à la main.

Il avait lancé ces mots d'une voix claironnante ; après quoi, changeant de ton, il ajouta :

— Car aujourd'hui, personne de vous ne doit l'avoir oublié, l'intérêt de notre chère Bretagne n'est pas seul en jeu !... Mon honneur l'est également, mon honneur que le comte du Falouët a eu l'imprudence de mettre en doute... Ce doute demande du sang !

Un silence de mort accueillit ces mots.

Au bout d'un moment d'attente, une voix s'éleva :

— Le comte du Falouët en prend, semble-t-il, à son aise !... Cette attente est une insulte pour tous ceux qui sont ici pour répondre à une convocation qu'il est le premier à avoir provoquée...

Le duc, une fois encore, déclara véhémentement :

— Il ne m'est pas possible d'entendre, sans protester, prononcer de telles paroles qui accusent le comte du Falouët de manquer, par sa propre volonté, à l'engagement qu'il a pris... Messieurs, un peu de patience, faites crédit à celui qui devrait déjà, je le reconnais, se trouver parmi nous.

Il ajouta :

— J'engage ma parole que l'absence du comte du Falouët ne peut être due qu'à une cause indépendante de sa volonté.

Une voix lança :

— La mort serait sa seule excuse.

Ce à quoi le duc déclara d'une voix pénétrée :

— Quant à moi, je n'hésite pas à déclarer que si M. le comte du Falouët n'est pas céant, c'est qu'il aurait cessé de vivre !

Une rumeur courut parmi les assistants ; les adversaires eux-mêmes du jeune comte estimaient son humeur chevaleresque et son indéniable bravoure. Quelqu'un, alors, prononça :

— Ça, messieurs, ne nous hâtons pas de nous apitoyer sur le sort de celui que vous mettez en terre un peu précipitamment... M. le comte du Falouët est vivant... bien vivant.

C'était le sire de la Fontanelle qui venait de parler ; il était, nous l'avons dit, le plus actif des agents du duc de Guise en Bretagne et, de ce chef, jouissait parmi ceux d'entre les Bretons qui s'étaient ralliés à la Ligue d'un certain crédit.

Le duc de Kerlor parut sur le point de s'emporter.

— Je vous trouve bien hardi, sire de la Fontanelle, d'avancer avec tant d'assurance un fait que vous ignorez aussi bien que moi et que tous ceux ici présents.

Ce à quoi le personnage ainsi interpellé répliqua froidement :

— Je conçois votre émoi, monsieur le duc, et votre protestation en faveur d'un adversaire qui vous est particulier ne me surprend aucunement de la part d'un homme d'une conscience aussi haute que la vôtre ; mais cela dit, et malgré que vous en ayez, je déclare à nouveau que celui que vous attendez ne viendra pas... non parce qu'il a cessé de vivre, mais parce qu'il est occupé ailleurs.

Cette affirmation catégorique produisit sur l'assemblée une impression profonde qui se traduisit par des exclamations pleines de courroux. Le duc réclama impérieusement le silence.

— Sire de la Fontanelle, déclara-t-il, pour la seconde fois, je vous répète qu'une accusation aussi grave, entachant l'honneur d'un gentilhomme, n'est supportable que si elle s'appuie sur des précisions... Ces précisions, j'attends... nous attendons tous... que vous nous les fournissiez.

Les assistants appuyèrent avec violence la réclamation du duc.

La Fontanelle, sans perdre rien de son assurance, s'expliqua :

— De précisions, je n'en puis fournir... mais il est, dans la vie, des coïncidences qui jettent sur les faits, même les plus inexplicables tout d'abord, une lumière aveuglante.

— Parlez ! Parlez ! cria-t-on de différents côtés.

Le duc, désignant d'un geste de la main l'assistance, se contenta de dire :

— Vous entendez...

La Fontanelle souriait.

— Je n'apprendrai rien à personne en révélant que M. le comte du Falouët est fortement épris d'une personne de la contrée, connue par sa beauté et sa grosse fortune...

— Sire de la Fontanelle ! coupa le duc de Kerlor, il messied d'évoquer ici une personne...

— Une personne, coupa l'homme du duc de Guise, en compagnie de laquelle, sans doute en ce moment même, M. le comte du Falouët court-il les grands chemins !

Ce fut un brouhaha indescriptible... Les jurons, les invectives à l'adresse du jeune comte, se croisaient dans l'air enfiévré de colère.

Le duc, s'adressant à la Fontanelle, cria :

— Si vous avez menti, je vous couperai la gorge !

Ce à quoi l'autre répliqua avec calme :

— M^{lle} de Coatserho s'est enfuie du couvent qu'elle habitait...

Kerlor, à ces mots, parut perdre son sang-froid.

— Par la mort ! sire de la Fontanelle, d'où tenez-vous ces renseignements ?

— De la très sainte abbesse elle-même.

— Et de là vous concluez que si celui qu'on attend n'est pas céans...

— ... C'est que, sans doute, il est pour quelque chose dans la fuite de cette demoiselle.

Et la Fontanelle ajouta, sans paraître se soucier de l'état d'exaspération dans lequel se trouvait le duc :

— La coïncidence de ce retard avec cette disparition ne vous paraît-elle pas établir jusqu'à l'évidence les raisons de la non présence ici de M. le comte Bertrand du Falouët.

Un murmure approbateur accueillit ces paroles.

Le duc hurla alors de toute la force de ses poumons :

— Par la mort du Christ, je jure de n'avoir ni trêve ni repos que je n'aie vu ce traître étendu là, à mes pieds, percé de mon épée...

— Oui, ajouta la Fontanelle, traître à la Bretagne dont il abandonne la cause à laquelle il déclarait, l'autre jour, s'être voué... Je vous demande donc à tous, en présence de la carence de ce félon serviteur du huguenot navarrais, de venir grossir les rangs de la Sainte Ligue et de suivre la bannière de Mgr le duc de Guise...

À ce moment, une voix domina le tumulte.

— Bretons, ne décidez rien avant de connaître la vérité !

Tous les regards se tournaient vers celui qui venait de parler et qui, fendant la foule, s'avavançait à grand'peine vers le dolmen du haut duquel Kerlor et la Fontanelle haranguaient les assistants.

Celui-là était le cavalier sur lequel, à son arrivée, s'était fixée un moment l'attention des gentilshommes bretons.

L'étonnement était général ; le duc sentit en lui soudain une inquiétude vague, imprécise, née de cette intervention aussi subite qu'inexplicable.

Se dominant, néanmoins, – car, en fait, il présidait l'assemblée, – il invita d'un geste l'inconnu à s'expliquer.

Pour ce faire, celui-ci, d'un coup de jarret, bondit sur la plate-forme de granit où se tenait Kerlor et la Fontanelle, et il allait prendre la parole quand le duc l'arrêta par ces mots :

— Avant toute parole, il importe que nous connaissions vos nom et qualité... choses indispensables pour que nous jugions du crédit qu'il y a à vous accorder.

Le nouveau venu riposta :

— C'est là un détail, seigneur duc, que je ferai connaître en temps opportun ; mais, pour l'instant, une chose avant tout importe : empêcher que tous les braves gens qui ont répondu à votre appel se fourvoient dans un jugement qui, loin d'atteindre un coupable, déshonorerait un innocent... oui, un innocent... Le comte du Palouët, s'il lui était possible, serait ici, prêt à remplir le double devoir qui l'appelait ; malheureusement, victime d'un attentat odieux, il n'a pu quitter la retraite où il attend de redevenir le vaillant qu'ont connu tous ceux qui, en Bretagne, ont conscience de l'honneur...

Kerlor, à ce langage, avait regardé la Fontanelle, qui détourna la tête. Le duc cependant déclara :

— C'est là, jeune sire, un langage vague qui ne peut nous satisfaire, et si vous n'avez rien d'autre à nous dire pour disculper M. du Falouët...

— J'ai à dire que le sire de la Fontanelle s'est beaucoup avancé en prétendant que M^{lle} de Coatserho a été enlevée...

La Fontanelle protesta :

— Ai-je dit autre chose ?

— Certes non ; mais, rectifia l'inconnu, qu'elle l'aurait été par le comte du Falouët... ce qui est faux...

La Fontanelle fit mine de se jeter sur lui ; le duc le contint, interrogeant :

— Pourrait-on, à défaut d'autres précisions, savoir comment vous vous trouvez à même de donner d'aussi catégoriques démentis.

— À cette question, je répondrai tout à l'heure ; pour l'instant, il importe que la Bretagne ne s'engage pas prématurément dans une voie contraire à son honneur et à ses intérêts !... que la présente assemblée remette donc à une autre date de fixer sa destinée, date que le comte du Falouët fera connaître et qu'il souhaite aussi proche que possible...

Le duc, d'une voix hésitante, interrogea :

— Serait-il donc vivant ?

— Avec l'aide de Dieu, il faut espérer qu'il vivra, répondit l'autre laconiquement.

— Nul ne peut l'espérer plus vivement que moi-même, articula Kerlor, les dents serrées... car nous avons, lui et moi, un compte à régler.

Froidement, son interlocuteur déclara :

— Il est à craindre, sire duc, que cette besogne ne lui soit pas réservée.

— Que prétendez-vous insinuer ?

— Je n'insinue rien... je déclare nettement, hautement, que le compte que vous prétendez avoir à régler avec Bertrand du Falouët ne doit passer qu'au second plan... car il est quelqu'un qui en a un à régler avec vous depuis de trop longues années... moi !

Ce fut une stupeur !

N'avait-on pas affaire à un fou ?

Mais lui, devinant le sentiment unanime, de crier :

— Oui... moi ! qui suis ici pour venger une infortunée créature dont ce misérable a lâchement martyrisé la vie...

Et, à Kerlor :

— La hache du bourreau aurait dû jadis te frapper... C'est mon épée qui, aujourd'hui, accomplira cette besogne.

D'un geste brusque, ayant rejeté sa cape, il dégaina, criant :

— En garde ! Duc, défends-toi... Et vous, sire de la Fontanelle, faites-nous place !

Kerlor, cependant, gardait les bras croisés sur la poitrine.

— Tu perds la tête, jeune homme, ricana-t-il, le duc de Kerlor ne croise pas le fer avec un aventurier... Sais-je seulement qui tu es ?

— Je te l'ai dit... je suis ici pour te faire répondre d'un crime commis par toi, il y a vingt-trois ans et dont ma mère fut victime !

L'assemblée cependant semblait impressionnée par la vibrance de cette voix.

La Fontanelle, pour tenter de faire diversion, lança :

— Si le duc de Kerlor devait rendre compte de tous les actes d'une jeunesse qui fut, dit-on orageuse...

— Un seul justicier suffit, lança le jeune homme, et je serai celui-là...

Se penchant vers Kerlor :

— Dans les veines de l’aventurier que tu as devant toi, coule ton propre sang, Kerlor... et celui d’Anne de Monnery, comtesse du Palouët. Comprends-tu maintenant pourquoi je veux te tuer ?...

Et la lame de son épée, sifflant dans l’air, vint s’abattre, tel un soufflet, sur la joue du duc.

Poussant un rugissement de colère, celui-ci dégaina, grondant :

— Tu l’auras voulu !

Et il se rua en avant, l’épée tendue, pensant en terminer par cette attaque imprévue.

À sa grande stupeur, l’attaque avorta, son fer ayant rencontré celui de son adversaire qui, par une riposte prompte comme l’éclair, l’atteignit au défaut de l’épaule.

Rendu méfiant, le duc rompit, hésitant un instant, puis détendit ses jarrets et fonça...

De nouveau, son épée fut arrêtée et, durant une seconde, il se sentit à la merci de l’adversaire.

Ivre de fureur, il commençait à ne plus être maître de lui.

— Tu me ménages ! gronda-t-il.

— Oui... pour mieux venger ta victime !

Tout en parlant, il luttait ferme contre les attaques forcenées et déraisonnables de son adversaire qui, soudainement, poussa un cri de rage.

Son épée, comme enveloppée par celle de l’autre, venait de lui échapper des mains.

Vivement, le jeune homme mit le pied sur la lame que le duc tentait de ressaisir, ricanant :

— Eh bien ! duc de Kerlor, que t'en semble-t-il ?

Puis, dédaigneux, s'écartant :

— J'ai voulu te laisser le loisir de recommander ton âme à Dieu... car je vais te tuer... là, en pleine poitrine... et remercie-moi de te faire une mort si brève, alors que l'agonie de la victime a duré des années !

Déjà, l'épée en main, le duc chargeait à nouveau ; mais il semblait que son adversaire fut protégé par un mur d'acier ; de quelque façon qu'attaquât le duc, son arme rencontrait l'autre.

L'assemblée était haletante ; il n'était pas bien certain que, même les partisans du duc ne souhaitassent pas sa défaite, tellement étaient éclatantes la crânerie, la virtuosité de celui auquel il avait affaire.

Et puis, c'était chose si invraisemblable que ce combat d'un homme dans toute la force de l'âge et réputé pour ses qualités d'escrimeur contre un adversaire de si frêle apparence.

Visiblement, celui-ci ménageait Kerlor qui, fou de rage, s'épuisait en rudes et vaines attaques.

Tantôt bondissant comme un fauve, tantôt ramassé sur lui-même comme un reptile, il était repoussé à chaque coup, contraint de rompre, sans avoir même pu effleurer l'autre de la pointe de son épée.

Il écumait, ses yeux, injectés de sang, saillaient hors de leurs orbites et sur sa face contractée se reflétait, de terrifiante

façon, la crainte de la mort inexorablement dressée devant lui.

À certain moment, son adversaire, écartant d'un froissé violent l'épée de Kerlor poussée à fond contre sa poitrine, riposta pour le contraindre à rompre.

— Prends garde, duc, à continuer de fuir ainsi tu risques de culbuter et de te rompre les reins.

Fouaillé, Kerlor bondit en avant, mais il fut immobilisé par une soudaine piqure au front, entre les deux yeux.

Le sang lui teinta la face de pourpre et il poussa un rugissement.

Les assistants, transformés en témoins de ce duel tragique, haletaient.

— Tu voulais, tout à l'heure, savoir qui je suis ?... Je suis ta fille... et quelle fille !

Une clameur étouffée jaillit de l'assistance.

— Oui, ta fille que tu ne peux renier, car elle est bien de ton sang, celle qui va te tuer... remplaçant le bourreau qui, jadis, eût dû faire justice.

Elle éclata d'un rire atroce.

— La Louve de Penandru, fille du duc de Kerlor !... Car je suis la Louve... tu entends, la Louve !... Me trouves-tu digne de toi ?

Tout en parlant, elle conduisait le combat avec une incroyable maîtrise, se jouant des ripostes et des attaques de son adversaire qui s'épuisait.

— La Louve ! poursuivit-elle... le chef de bande redouté qui, depuis des années, fait rendre gorge aux bandits de noblesse qui pillent les pauvres gens sans défense... La Louve qui n'a connu qu'un rival dans ses audacieuses rapines, un grand seigneur, le duc de Kerlor que voici devant moi et qui, dans un instant, aura rendu au diable son âme de coquin !

Comme elle terminait, la lame de son épée, après une voltige étincelante autour de celle de son adversaire, pénétra comme un éclair dans le flanc de Kerlor qui s'écroula comme une masse.

Elle hurla alors :

— Dormez en paix, ma mère, vous êtes vengée !

Avant que les assistants fussent revenus de leur stupeur, la jeune femme, sautant à terre, s'ouvrit, des moulinets terrifiants de son épée, un chemin jusqu'à son cheval sur lequel elle bondit pour se ruer à travers la forêt où l'on perdit sa trace.

CHAPITRE XI

OÙ PERDONNET PASSE DES MOMENTS DÉSAGRÉABLES

Si la mort du duc de Kerlor avait jeté le trouble parmi les partisans de la Ligue, par contre, les révélations de son adversaire sur l'absence de Bertrand du Palouët avaient mis au cœur de leurs adversaires une exaspération qui leur faisait attendre avec impatience l'heure de l'action.

Ils avaient jeté le masque et engagé la lutte ; maintenant il ne s'agissait plus de conciliabules secrets, la nuit, au fond des bois ; c'était au grand jour que les deux partis se tâtaient, impatients de rencontres plus décisives.

On savait que le duc de Mercœur qui commandait pour le compte du duc de Guise comptait, pour engager à fond la lutte, sur un fort contingent de troupes espagnoles envoyées par Sa Majesté très Catholique.

D'autre part, les Bretons avaient rallié autour du fanion de la reine Anne, tous ceux – quels qu'ils fussent – qui se déclaraient prêts à tout pour défendre l'indépendance de l'Armor ; du jour au lendemain, les corsaires, pirates et mauvais garçons étaient accourus se ranger sous les ordres de M. des Blaittières auquel ses antécédents avaient fait reconnaître les qualités nécessaires à un chef.

Quant à Renée, la mission qu'elle s'était donnée concernant Bertrand, lui faisait reléguer au second plan de ses

préoccupations la cause bretonne, laquelle d'ailleurs n'occupait chez elle qu'une place bien mince.

Sans famille, sans attachement d'aucune sorte, pouvait-elle vraiment se considérer comme une fille d'Armor ?

Et même, de quel poids pouvait peser dans son cœur désespéré le conflit des partisans de la reine Anne et de ceux de la Ligue ?

Elle s'était fait à elle-même serment que Bertrand serait heureux par elle.

Elle tiendrait ce serment, coûte que coûte.

Déjà, il lui devait la vie.

Il lui devrait son bonheur.

Or, ce bonheur dépendait d'Edwige.

Qu'était devenue M^{lle} de Coatserho ?

En quel lieu Perdonnet la tenait-il claustrée ?

Vainement avait-elle tenté de lui délier la langue, le châtelain du « Connétable » poursuivant son rêve ambitieux, et résolu à se servir de son secret comme monnaie d'échange dans ses tractations futures avec Guy Eder de la Fontanelle, n'avait pas, jusqu'alors, en dépit de toutes les ruses employées, desserré les dents.

La jeune femme devait-elle donc désespérer ?

C'est alors qu'elle avait résolu d'employer – en dépit de sa répugnance – les grands moyens, seuls capables, avait-elle jugé, de venir à bout de la résolution de Perdonnet.

Ces moyens, elle les connaissait de longue date pour les savoir employés par les Loups de Penandru, moyens dont ils avaient coutume d'user afin d'arracher à ceux qu'ils dénommaient ironiquement « leurs clients » le secret de leur cache.

Quand les dits clients opposaient aux questions qui leur étaient posées touchant leur fortune et leurs biens de toutes sortes, une discrétion par trop grande, alors on les interrogeait « spécialement ».

Or, le cas ne s'était pas encore présenté d'un interrogatoire demeuré sans résultat.

La formule – on le devine – était terrible ; on le devinait, bien que ceux auxquels elle avait été appliquée se refusassent à donner aucun détail ; plusieurs parmi les victimes des Loups qui n'avaient pas su, au début, demeurer maîtres de leur langue, avaient payé de la vie leur bavardage.

Cet énergique traitement avait servi de leçon et les gens par trop curieux en avaient été pour leur curiosité, forcés de se contenter du peu qui circulait de bouche en oreille.

C'est en raison de sa rudesse que Renée avait, au début, hésité à user du procédé des Loups ; non que sa nature, énergique jusqu'à la brutalité, y répugnât ; mais, il lui avait semblé que ce serait porter malheur à Bertrand et compromettre son bonheur que d'en user de la sorte.

De là son hésitation première...

Mais le temps s'écoulant sans qu'elle arrivât à ses fins, et les événements la pressant, elle s'était décidée enfin à agir.

Et maintenant, embusquée à la lisière des bois de Ploujean, elle attendait, le cœur battant d'impatience,

l'arrivée des gens qu'elle avait envoyés rendre visite au châtelain du « Connétable ».

Pourvu qu'ils eussent réussi !

Évidemment, ils étaient en nombre...

Mais l'autre était un lutteur formidable et, même attaqué par surprise, il était capable...

Un cri, qui ressemblait à un hurlement, s'éleva tout à coup du côté de la rivière ; Renée tressaillit d'aise, le cœur soulagé d'un grand poids ; ses hommes arrivaient.

Les mains en conque autour des lèvres, elle répondit à l'appel par un appel semblable ; puis, quittant sa retraite, elle franchit la lisière du bois, traversa le chemin de halage et, la berge atteinte, se courba pour ramasser l'extrémité d'un cordage enroulé dans l'herbe ; là, elle attendit.

Surgissant d'un coude formé non loin de la rivière, une barque apparut, glissant silencieusement, emportée par le courant, vers la mer proche.

Le câble, un moment balancé à bout de bras, siffla en traversant l'espace et s'en alla tomber sur le pont de la barque, où il fut aussitôt happé par un homme brusquement apparu.

Halant alors sur la corde, la jeune femme tira à elle la barque qui, ayant accosté la rive un court instant pour permettre à Renée d'y prendre place, fut à nouveau saisie par le courant.

Dans l'embarcation, ils étaient une demi-douzaine d'hommes, accroupis, invisibles de la rive, en sorte qu'elle

pouvait, de loin, donner l'impression d'un tronc d'arbre glissant au fil du courant.

— Alors ? interrogea la jeune femme.

Un des hommes hocha la tête vers l'arrière où se devinait une manière de ruf et dit laconiquement :

— Il est là.

Elle ne put réprimer un mouvement de joie et demanda :

— Cela s'est bien passé ? Pas de résistance ?

— À peine... D'ailleurs, nous étions en nombre... et grand Louis lui a fait comprendre que la sagesse lui commandait de céder.

— Il n'a rien dit ?

— Pour la bonne raison qu'on l'a assommé...

— J'avais recommandé...

— On a fait ce qu'on a pu... Sauf quoi, pas un de nous ne serait revenu.

Un autre ajouta, d'une voix terrorisée :

— C'est un diable !

Et la jeune femme songea qu'elle aurait fort à faire pour gagner la partie ; mais elle était décidée à tout pour assurer le bonheur de Bertrand.

La barque, cependant, avait dépassé le petit hameau de pêcheurs de Dourduff, dont les maisons basses bordaient l'embouchure de la rivière, face à la rade, au lointain de

laquelle s'estompait dans la brume la massive silhouette du château du Taureau.

À la fenêtre d'une de ces maisonnettes, une petite lueur brillait, un signal sans doute, car l'un des hommes déclara :

— Le « Chat qui pêche » est libre.

— Abordons ! commanda la Louve brièvement.

Le lieu était une rustique taverne fréquentée par les pêcheurs et aussi par les garde-côtes qui s'y venaient mettre à l'abri pendant les mauvais temps, et aussi dans l'espoir de récolter quelques renseignements sur les mauvais garçons dont foisonnait la contrée et qui comptaient également parmi les clients de l'établissement.

Car si Costanet, le patron, tenait à demeurer en bons termes avec les représentants de l'autorité, ses intérêts le poussaient à rendre service aux Loups, qui savaient reconnaître généreusement les bons offices du patron du « Chat qui pêche ».

À peine l'avant de la barque eut-il heurté la rive que Renée sauta à terre, ordonnant :

— Débarquez-le !

Et, laissant ses hommes procéder à la mise à terre d'un assez volumineux colis, solidement lié de cordes respectables, elle courut vers le cabaret ; elle n'eut pas la peine de frapper à la porte qui s'ouvrit ; Costanet était derrière, qui attendait...

— Prends ce qu'on t'apporte, fit-elle... Tu en réponds sur ta peau.

.....

C'était le lendemain ; M. des Blaittières était assis dans le jardin qui surplombait la falaise, au sommet de laquelle se dressait le petit manoir d'apparence rustique où il vivait du produit de sa pêche et du rapport du potager qu'entretenait le garde du « Sanglier ».

Pour l'instant, il raccommodait des filets avariés au cours de la sortie de la nuit.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, au visage énergique que sillonnaient des rides nombreuses et encadré d'une barbe grisonnante ; à l'expression de ses traits, on pouvait soupçonner qu'il avait dû faire une carrière militaire ; à en juger par les détails qu'il donnait, dans ses moments d'expansion, sur sa vie passée, il avait guerroyé sous le feu roi contre les Espagnols.

Maintenant, il menait une vie paisible, n'ayant de rapport qu'avec les quelques pêcheurs qui habitaient la côte, à peu de distance de son logis ; sans serviteur, il pourvoyait à tout.

Son fils, passionné de chasse, passait ses journées à cheval, faisant dans les bois environnants d'interminables randonnées, desquelles, bien des fois, il ne rentrait que la nuit déjà tombée... Parfois aussi, quand il s'était laissé entraîner à la poursuite de quelque gibier obstiné à ne pas se faire prendre, l'aurore était levée déjà que René des Blaittières n'avait pas encore réintégré le logis paternel.

Ce matin, donc, le vieil homme s'actionnait à jouer de la navette, quand il remarqua qu'à l'une des mailles du filet était demeuré attaché un pierre-l'ermite, ce coquillage particulier, en forme de conque, et dont jouent, comme d'une trompette, les tritons de la mythologie.

Cette trouvaille parut particulièrement l'intéresser. Après avoir promené autour de lui un regard investigateur, comme s'il eût craint que quelque œil indiscret ne se trouvât embusqué aux alentours, il retira le coquillage qu'il fit prestement disparaître dans l'une des poches de sa veste ; après quoi, il poursuivit sa besogne... mais peu de temps, juste ce qu'il fallait pour donner le change aux curieux.

Ensuite, ayant étendu méticuleusement le filet pour lui permettre de sécher au soleil, il regagna son logis ; là, s'étant enfermé à clé, il retira de sa poche le pierre-l'ermite, plongea les doigts dans la coquille dont l'ouverture s'obstruait d'un bouchon de terre argileuse et en sortit un papier plié menu, mais de particulière façon... ce qui, sans doute, rendait inutile qu'aucun écrit y fût consigné.

Un moment, son front soucieux se dérida, un vague sourire effleura ses lèvres et il murmura un seul mot :

« Enfin... »

Mais ces deux syllabes furent soulignées d'un si profond soupir de satisfaction que quiconque l'eût entendu eût compris – sans qu'aucune explication fût nécessaire – qu'un but longtemps et âprement poursuivi était atteint, ou du moins près de l'être.

Son regard se leva vers une horloge dont le cadran de cuivre mettait, dans la pénombre, une tache lumineuse.

« Allons », murmura-t-il.

Il s'en fut à l'écurie harnacher le cheval qu'il mit dans les brancards de la carriole avec laquelle il s'en allait, chaque semaine, au donjon du Sanglier chercher les légumes destinés

à sa nourriture ; puis, laissant l'attelage dans la cour, il rentra dans le logis.

Déplaçant la grande table qui occupait le centre de la pièce, il fit apparaître à la place que masquait l'un des pieds du meuble un anneau auquel il accrocha ses doigts.

Raidissant ses muscles, il amena à lui une planche qui découvrit une ouverture, petite mais suffisante cependant pour livrer passage à un corps de moyenne corpulence, ce qui était son cas.

Un escalier étroit se présenta, dans lequel il s'engagea sans hésitation.

Une vingtaine de marches descendues, taillées dans le rocher même qui servait d'assise au logis, il se trouva au bord d'une nappe d'eau qui correspondait par un étroit couloir avec la mer, dont la surface miroitait non loin sous le soleil.

Là, une barque était amarrée, dans le fond de laquelle une masse était étendue, ayant forme humaine, enveloppée d'une ample cape.

M. des Blaittières se pencha, empoigna cette masse et la chargea sur ses épaules avec une vigueur que l'on n'eût certes pas attendue d'un homme de son âge.

Ce fut avec une aisance non moins surprenante qu'avec ce fardeau sur le dos, il remonta l'escalier.

Une fois en haut, la trappe refermée et la table remise en place, il sortit, laissant sa charge sur le plancher, il s'en fut à la fenêtre et regarda au dehors... Dans la cour, le cheval attaché à un anneau scellé dans le mur piaffait d'impatience. Hors ce bruit, rien ne troublait le silence, pas un souffle de vent, pas un pas d'homme sur la route.

Quiétude absolue.

M. des Blaittières ouvrit la porte, prit l'homme à pleins bras et, sans un fléchissement, le porta jusqu'à la carriole où il l'étendit sur le plancher ; ensuite, il s'en fut chercher dans l'écurie une botte de paille qu'il plaça dessus, de façon à le dissimuler, mais de façon aussi à ce qu'on ne put soupçonner sa présence.

Ensuite de quoi il monta sur le siège et se mit en route.

De temps à autre, il rencontrait un pêcheur qui le saluait poliment et au salut duquel il répondait par un amical « bonjour », puis il poursuivait son chemin au petit trot de sa bête qui, vraiment, en prenait à son aise, son maître paraissant somnoler sur son siège.

Il arriva que, par deux fois, il croisa un garde-côte avec qui il engageait un brin de conversation, touchant le temps qu'il faisait ou l'état de la mer, ensuite, toujours sa bête trotinant, il se remettait en route.

Comment l'esprit le plus méfiant eût-il pu soupçonner que sous ce fourrage, d'aspect innocent, M. des Blaittières dissimulait un colis de nature aussi compromettante ?

Parvenu au Cabaret du « Chat qui pêche », le gentilhomme, sur l'invitation du patron s'arrêta et, mettant pied à terre, franchit le seuil du logis où il daigna accepter de heurter un gobelet de cidre contre celui de Hugo qui, au remerciement courtois du vieux gentilhomme, répondit :

— Tout l'honneur est pour moi.

Comme il s'apprêtait à remonter dans sa carriole, un garde-côte entra dans le cabaret et, dès le seuil, cria à Hugo :

— Une nouvelle... bonhomme !... le châtelain du « Connétable » a disparu...

— Disparu ? fit le cabaretier.

— Disparu ?... répéta à son tour M. des Blaittières. Comment ça ?

Le garde-côte leva les bras au plafond.

— Comment savoir ?... Faudrait pour ça interroger ceux qui l'ont enlevé.

— Enlevé, me dites-vous ? Perdonnet aurait été enlevé ?

— Du moins, on le suppose.

Et le garde ajouta, hochant la tête d'un air entendu :

— Ce serait encore un coup de ces Loups du diable que ça ne m'étonnerait pas.

M. des Blaittières observa :

— Je crois qu'on en prête aux Loups beaucoup plus que de droit...

— Possible !... Mais comme ruse et comme audace, affirma le cabaretier, ils en ont à revendre. Pas vrai ?...

— Bien sûr, affirma le garde-côte en tournant les talons.

M. des Blaittières déclara, en regagnant la carriole.

— Tout ça n'est pas drôle !... ça va encore jeter la panique dans la région qui n'était pas déjà si tranquille.

Il était remonté sur son siège et rendit la main au bidet qui se remit en route de son pas trotinant.

Le trajet se fit rapidement et quand la carriole s'arrêta devant le logis d'Hubert, celui-ci se trouvait sur le seuil, attendant ; le bruit des roues sur la route déserte l'avait alerté...

— À l'écurie ! commanda M. des Blaittières en mettant pied à terre et en prenant le cheval par le mors.

Hubert, lui, était allé ouvrir une porte qui donnait accès à un appentis fait en planches où l'attelage fut conduit.

La porte refermée, les deux hommes enlevèrent de la carriole le corps toujours inerte et, le tenant l'un par le buste, l'autre par les pieds, l'emportèrent vers un amoncellement de bottes de paille qui masquait une ouverture faite dans la muraille.

Ils s'engagèrent alors dans une sorte de boyau étroit et sombre, avançant à pas précautionneux, mais avec une connaissance parfaite des aîtres.

Au bout d'une vingtaine de pas, une porte se présenta, à laquelle Hubert heurta trois fois, et qui, au troisième heurt, s'ouvrit pour se refermer aussitôt derrière les deux hommes.

Ils se trouvèrent alors dans une vaste salle aménagée dans les assises du donjon et dont la voûte s'étoyait de fortes colonnes faites de masses rocheuses entassées les unes sur les autres.

Le dispositif de cette salle rappelait exactement celui en plusieurs occasions décrit par les victimes des Loups.

Même lit de cuir, même chevalet de fer, mêmes chaînes et anneaux.

Il n'était pas jusqu'au fourneau dans les braises rougeoyantes duquel des pinces, des tenailles chauffaient.

Ayant déposé sur le sol leur fardeau humain, M. des Blaittières commanda :

— Maintenant, au travail.

Il avait tiré de sa poche deux capuchons de laine rouge, percés de trous pour leur permettre de voir et de respirer, dont ils se coiffèrent ; ayant ainsi assuré leur incognito, ils débarrassèrent le prisonnier de la cape qui l'emmaillotait et le portèrent sur le lit de cuir où ils l'immobilisèrent au moyen d'anneaux, faisant prisonniers ses chevilles et ses poignets.

Bâillonné, le malheureux ne pouvait que rouler de droite et de gauche des regards terribles.

Les deux hommes cependant s'activaient ; ils commencèrent par fixer au-dessus du lit un récipient de métal auquel était adapté un tuyau de métal également qu'ils firent descendre jusqu'à la tête du patient, au préalable réduit à une immobilité absolue par des liens qui le fixaient à l'armature du lit avec laquelle, de la sorte, elle ne faisait qu'un.

Puis ils emplirent le récipient d'un liquide qu'ils s'en étaient allés chercher dans une excavation de la muraille.

— Est-ce à nous de faire cela ? interrogea M. des Blaittières.

Hubert répondit laconiquement :

— Elle l'a ordonné...

L'autre s'inclina, et tous deux se prêtèrent mutuellement la main pour adapter soigneusement aux lèvres du patient l'extrémité du tuyau et alors l'opération commença.

Vainement, le malheureux se tordait sur la peau de cuir pour tenter d'échapper au flot qui s'engouffrait dans sa gorge, menaçant de l'étouffer, force lui était d'en avaler une partie.

Sous la griffe de la souffrance, son visage se contractait, se décomposait pour ainsi dire ; c'est à peine s'il était reconnaissable.

Un moment, ses yeux se révulsèrent.

— Halte ! commanda M. des Blaittières.

— Il paraît avoir son compte, opina Hubert.

Maintenant, le supplicié, inerte, donnait l'impression d'être mort, mais ce n'était qu'une apparence ; un souffle rauque sortait de sa gorge et de ses lèvres coulait une bave gluante.

— Il est à point, fit M. des Blaittières après, s'étant penché sur lui, l'avoir soigneusement examiné.

Avec l'aide d'Hubert, il débarrassa le patient des liens qui lui immobilisaient la tête, délivra ses chevilles, ses poignets des anneaux qui les encerclaient.

— Laissons-le... cela opère tout seul.

— Il ne convient pas de demeurer avec lui ? interrogea Hubert.

— Pour quoi faire ? Par crainte qu'il s'échappe ? Quand bien même cela lui serait possible, il n'en aurait pas la volonté.

Là-dessus, ils sortirent.

CHAPITRE XII

LA FIN DE LA LOUVE

Ce jour-là, Bertrand, en ouvrant les yeux, ne put se croire éveillé, mais plutôt la proie d'un rêve merveilleux. Edwige était auprès de lui, lui souriant de tout son amour décuplé par l'affreuse séparation qu'il avait voulue – il s'en souvenait – définitive et à laquelle un incompréhensible miracle avait mis fin.

Oh ! ce rêve admirable... pourvu qu'il se prolongeât le plus longtemps possible...

Il murmura, suppliant :

— Edwige... mon amour !

À sa grande stupeur, une voix qu'il lui sembla reconnaître de suite – car elle lui était chère entre toutes – répondit :

— Oui... mon bien-aimé... c'est moi... c'est bien moi !

Et une main pressait les siennes que la fièvre faisait brûlantes.

À cette étreinte, Bertrand crut comprendre qu'il ne dormait pas, et il murmura :

— Edwige... est-ce bien vous ?

— Qui donc voudriez-vous que ce fût, mon cher amour ?

— Ainsi, je ne rêve pas ? Je suis bien éveillé. Quel miracle !... ou plutôt quel génie bienfaisant vous a amenée à mon chevet, vous dont j'ignorais le sort !

— Oui, vous avez raison... celui-là est bien un génie... le génie de la bonté et de l'audace... Ah ! si vous l'aviez vu, bataillant comme un diable pour m'arracher à ceux qui me détenaient captive...

— Qui, ceux-là ? interrogea Bertrand d'une voix chargée de rancune.

— J'ignore... je ne les ai jamais vus.

— Pardieu ! gronda le jeune homme d'une voix rageuse, je jure Dieu qu'ils n'auront pas assez de peau sur les os pour payer au centuple les souffrances qu'ils vous ont fait endurer...

Puis, changeant de ton :

— Mais, votre sauveur, quel est-il ?

— J'ignore son nom... je ne connais de lui que son visage : tantôt hardi, presque farouche, tantôt respirant la douceur, presque une douceur de femme...

— Et vous ne le connaissez pas ?

— Sur ce que j'ai de plus sacré, je vous jure ne l'avoir jamais vu avant cette nuit, où il m'est venu délivrer...

Soudain, comme si, avec le retour de ses forces physiques, le jeune homme eût senti lui revenir le sens de la réalité :

— Mais... dites-moi... dans combien de temps la fête de la Vierge ?

La jeune fille fixa sur lui des regards pleins d'étonnement, comme si la question qu'il venait de lui poser l'eût véritablement abasourdie...

— Vous ne répondez pas... insista-t-il.

— Mais, mon cher aimé, je ne réponds pas, parce que la fête de la Vierge a été célébrée voici huit jours déjà.

— Huit jours ! clama-t-il, mais, alors, on m'a trompé ! Huit jours... vous êtes bien certaine ? Mais, alors... alors, le duc de Kerlor l'a désormais belle en mains pour me dire déshonoré...

Et il ajouta, la voix désespérée :

— Il ne me reste plus qu'à mourir.

Elle eut un véritable désespoir.

— Mourir ? Vous ? Oh ! mon cher seigneur !

— Nous devions, le jour de la Vierge, vider une querelle dont vous étiez l'enjeu, mon cher amour... Et, au jour dit, je n'étais pas là... Misère de moi ! Je suis désormais à sa discrétion...

— Le duc de Kerlor n'est plus, prononça Edwige.

Bertrand, abasourdi, balbutia, incrédule :

— Voulez-vous dire qu'il est mort ? lança-t-il.

— On le prétend.

— Mort... mais dans quelles circonstances ? Accident ? Assassinat ?

— J'ai ouï parler d'une rencontre au cours de laquelle il aurait été blessé à mort par son adversaire... Je n'en sais pas davantage... ne voyant ici qu'un vieil homme privé de l'usage de la parole.

Bertrand était atterré.

— Ah ! s'exclama-t-il avec rage, ne rien savoir !... ignorer même où je suis !

Il ajouta, avec une véritable angoisse dans la voix :

— Depuis la fête de la Vierge, qu'est-il survenu en Armor ? Quelles décisions ont été prises ?... Les partisans du duc de Guise l'ont-ils emporté sur les Bretons ?... Et ceux-ci, abandonnés par moi, que sont-ils devenus ? De quoi doivent-ils me traiter ?

Cherchant à l'apaiser, Edwige répliqua :

— D'après les rumeurs venues jusqu'à moi, votre absence n'a pas mis en péril votre cause... un chef inconnu déploie, depuis plusieurs semaines une grande activité, provoquant les paroisses à des rassemblements en armes au cours desquels il prodigue la bonne parole, et même, paraît-il, conduisant les gens d'armes contre les partisans de la Ligue.

Bertrand écoutait, haletant, ces détails qui, bien qu'incertains, lui emplissaient les veines de fièvre.

— Qui ? celui-là... demanda-t-il, malgré lui, envieux du rôle qui aurait dû être le sien et que cet autre lui avait dérobé.

Un sursaut d'énergie le secoua soudain.

— Ma place n'est pas ici, déclara-t-il. Puisque je n'ai pu soutenir mon honneur, qu'au moins la mort puisse me frapper à la tête des nôtres...

— Bertrand !... Bertrand !... supplia Edwige.

Mais il protesta, la repoussant d'un geste désespéré :

— Ce n'est pas l'heure des amours ! mais l'heure de l'épée !

En ce moment, la porte s'ouvrit avec violence.

— Vous !... enfin ! s'exclama-t-il en voyant apparaître celui qui, pour lui, était le jeune des Blattières ; ses vêtements étaient en désordre et son pourpoint tout tacheté de sang.

— Comte, déclara le nouveau venu, les moments sont précieux, il faut partir d'ici.

— Fuir ! moi ?

— Les Ligueurs encerclent le donjon et s'apprêtent à donner assaut.

— Fuir quand la bataille est proche ? C'est mal connaître le comte du Falouët que d'oser lui donner un tel conseil...

— Comte, ne perdons pas de temps en discussions vaines... je vous le répète, les moments sont précieux. Tout ce que je puis faire, c'est de les retenir ici assez longtemps pour faciliter votre départ.

— Je resterai ici pour combattre à vos côtés.

Désignant Edwige, pâle et tremblante, la Louve, les dents serrées par un accès de rage jalouse, demanda :

— Elle !... qui la sauvera ?

Et la jeune fille de clamer :

— Voici celui qui m’a amenée ici...

Comme surpris, Bertrand s’apprêtait à interroger, la Louve pleine de colère, s’écria :

— Voulez-vous donc rendre inutile tout ce que j’ai fait ?

Hors de lui, Bertrand demanda :

— Mais tout cela, pourquoi l’avoir fait ?... Qui vous a commandé de le faire ?

Un moment troublée, la Louve répondit :

— Un sentiment que mieux vaut ne pas invoquer.

Mais Bertrand ne devait pas se contenter d’une aussi équivoque réponse.

— Par tous les diables ! lança-t-il, je ne suis pas un enfant que l’on paie de mots !... Depuis que les hasards de la vie m’ont fait prendre contact avec vous, je me sens environné d’une atmosphère étrange, trouble, anormale, où votre main apparaît toujours et se substitue à la mienne... Ce mystère qui accompagne mon sauvetage... cette réclusion dans laquelle je suis tenu, ignorant le nom véritable de mon sauveur et jusqu’au logis dans lequel je suis soigné qui m’est tenu secret !... Et voici que pour couronner le tout, j’apprends que c’est à vous que je dois d’être réuni à celle que j’aime... Qui êtes-vous donc ? Je vous somme de me dire à qui je suis redevable d’une reconnaissance aussi grande, aussi multiple...

— Bertrand ! implora Edwige, effrayée de l'état d'exaspération dans lequel elle le voyait, songez que je lui dois la vie...

D'un geste violent il lui imposa silence, puis, touché sans doute par cette voix si chère, il dit d'un ton implorant :

— Eh bien ! non, je n'exige rien... rien d'autre que ceci : qui a tué le duc de Kerlor ? Ce duc de Kerlor qui m'appartenait, que tous, dans la région, savaient m'appartenir, chose que son meurtrier ne pouvait ignorer et qui, ce faisant, m'a ravi la joie immense que l'on ressent à accomplir son devoir.

— Qui vous dit qu'à votre devoir, – quelque sacré qu'il fût, – celui qui a tué Kerlor n'en avait pas un aussi sacré à opposer ?

Hors de lui, le jeune comte cria :

— Celui-là, le connaissez-vous donc ?

Calmement, la Louve déclara :

— Celui-là, c'est moi...

— Vous ? clama Bertrand, plein de stupeur... Vous !... De quel droit ?...

— Du droit qu'a tout enfant de venger sa mère.

Bertrand, un moment muet de stupeur :

— Vous prétendez avoir une mère à venger ? Une victime peut-être du duc de Kerlor...

— Oui, une victime. Et quelle victime ! Juste Dieu ! une victime qui a payé de toute sa vie la lâche agression de ce misérable.

Et la Louve ajouta, la voix vibrante de colère :

— Sa mort n'a été qu'une trop faible expiation de son crime ! C'est mille morts qu'il eût du endurer. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pu le tuer vingt fois !... cent fois !...

Elle était terrifiante de fureur... Edwige la regardait, toute tremblante, se serrant contre Bertrand qui la tenait dans ses bras, comme pour la protéger.

La Louve comprit ce geste et les mâchoires contractées par la jalousie, allait exploser, quand un homme accourut, annonçant :

— Ils envoient sommer le donjon d'ouvrir ses portes.

— Qu'on baisse les herses... qu'on lève le pont-levis ! commanda-t-elle. Voilà qui leur répondra.

Et à Bertrand :

— Suivez-moi, tous deux... je veux vous conduire moi-même.

— Partir, quand on va combattre ! protesta-t-il.

Elle l'empêcha de continuer :

— Voulez-vous donc que M^{lle} de Coatserho tombe entre leurs mains ?

— Kerlor n'est plus !... lui seul la menaçait.

— Erreur : la fiancée du chef des Bretons au pouvoir des Ligueurs, quel magnifique otage pour les partisans du duc de Guise !

Edwige s'écria, d'une voix vibrante :

— Bertrand, faites votre devoir... quel qu'il soit ! Je partagerai votre sort !

— Son devoir est de partir... Son devoir, non d'amant, mais de chef.

Et, au jeune homme, avec une autorité que renforçaient les circonstances.

— Comte de Falouët, écoutez-moi : au sortir d'ici, par une issue secrète, connue de moi seule, vous trouverez un cheval tout sellé qui vous mènera d'une traite au gué de la Penzée dont le passeur donnera asile à M^{lle} de Coatserho. Vous trouverez là M. des Blaittières qui vous attend avec un fort rassemblement de Bretons, à la tête desquels vous reviendrez ici et prendrez à revers les gens de Mercoeur arrêtés devant le Sanglier.

— Arrêtés... par qui ?

— Par moi et quelques-uns de mes hommes, déclara-t-elle avec assurance.

— Une poignée ! observa Bertrand avec quelque dédain.

— Une poignée des miens en vaut une centaine d'autres ! répliqua-t-elle.

Elle se dirigeait vers la porte, cherchant à entraîner à sa suite les deux jeunes gens hésitants, quand le même homme revint, annonçant :

— Un parlementaire vient d'apporter ce message, auquel il réclame une réponse immédiate.

Ayant lu l'adresse, la Louve tendit le parchemin à Bertrand avec ces mots :

— Ceci vous concerne.

Et le jeune homme lut avec une stupeur presque aussitôt muée en indignation :

« Nous, duc de Mercœur, commandant pour Mgr le duc de Guise, chef suprême de la Sainte Ligue, les forces alliées franco-espagnoles opérant dans le pays d'Armor, faisons sommation au sire comte du Falouët d'avoir à nous remettre, sans coup férir, en même temps que le donjon du Sanglier, la personne prétendue Renée des Blaittières, plus communément appelée la Louve de Penandru, universellement connue comme auteur de nombreux méfaits, vols, attentats, pillages et tous crimes dont est désolée depuis longtemps la région. Faute d'obtempérer à ladite injonction, sera, le comte du Falouët, pendu par le cou jusqu'à mort s'ensuive, comme complice de ladite Louve. »

Un moment, le jeune homme demeura sans voix, indécis de croire qu'il eût bien réellement lu la teneur du message.

Quoi ! cette femme à laquelle il devait tant serait...

Sans prononcer un mot, il lui tendit le parchemin qu'elle lui rendit, déclarant simplement :

— C'est vrai...

— C'est vrai ! répéta-t-il, incrédule malgré cette affirmation.

— Oui, j’ai pillé, oui, j’ai tué ! Mais nombre de ceux-là avaient sur la conscience des rapines et des meurtres dont les victimes étaient innocentes et dont les biens seuls avaient excité la cupidité des pillards. Ces biens, comte du Falouët, servent actuellement à soutenir la cause dont vous avez pris la défense... Les colliers, les bracelets, les parures de toutes sortes, se sont mués en piques, en mousquets, en poudre à canon, et vous aideront à triompher des adversaires d’Armor...

Cependant, le messenger s’impatiait.

— Sire comte, déclara-t-il, j’ai mission de rapporter à Mgr le duc, dans le plus bref délai...

Coupant la parole à Bertrand, Renée déclara :

— Va dire au duc de Mercœur que, s’il veut la Louve, il lui faudra la venir prendre...

Et elle ajouta, menaçante :

— Maintenant, va-t’en ; sinon, je ne réponds pas de ne pas t’envoyer porter ma réponse en te jetant par la plus haute embrasure du donjon.

Elle avait l’air si terrible que le messenger s’enfuit, épouvanté. S’adressant à Bertrand, elle ajouta :

— Plus un moment à perdre... Faites diligence ! Nous tiendrons, mes hommes et moi, jusqu’à votre retour, car la place est d’importance et constituerait, pour les partisans de la Ligue, si elle tombait en leur pouvoir, un avantage considérable...

Impressionné, en proie à un inexplicable sentiment de malaise, Bertrand insinua :

— Avant que je ne vous quitte, je voudrais cependant savoir à qui je dois le dévouement dont, à plusieurs reprises, j'ai bénéficié.

Elle hésita et peut-être cette fois encore se serait-elle tue, mais soudainement lui monta du cœur aux lèvres un afflux de désespoir qui noya son énergie et, la voix mouillée de larmes, elle avoua :

— À une femme qui fut ma mère... après avoir été la vôtre ; c'est son souvenir qui a dominé mes actes...

Les deux jeunes gens la regardaient, hébétés, ne comprenant pas, près de la croire subitement frappée de démente.

Et comme Bertrand s'apprêtait à l'interroger, un grand vacarme retentit au dehors : les gens de Mercœur répondaient par l'attaque du donjon au défi de la Louve.

Celle-ci s'élança, criant à Bertrand :

— Pour Edwige... pour l'Armor, partez !

— Fuir ! se révolta-t-il une fois encore.

— Ce n'est pas fuir que battre en retraite pour venir surprendre l'ennemi.

Courant par l'escalier étroit, elle les entraînait à sa suite, hébétés vraiment, n'ayant pour ainsi dire pas conscience de la réalité.

Ainsi que les en avait prévenus la Louve, à la sortie du souterrain, ils trouvèrent un cheval attaché, dissimulé dans un bouquet d'arbres.

— En selle ! commanda-t-elle, piquez droit sur le gué de la Penzée et revenez sans perdre un instant avec vos hommes... La victoire est à vous si vous savez tomber comme la foudre sur les derrières de l'ennemi...

D'un bras nerveux, elle saisit Edwige qu'elle campa sur la croupe du cheval, qu'un claquement de langue familier fit partir comme une flèche.

Un moment, la jeune fille demeura immobile, l'oreille tendue vers la galopade dont l'écho allait décroissant au fur et à mesure des minutes écoulées.

Quand l'écho se fut éteint tout à fait, elle eut de la main un geste désespéré et laissa tomber ces mots :

« Adieu ! mon cher amour... »

Puis, brusquement, la voix farouche :

« Maintenant, il s'agit de montrer à M. de Mercœur ce que vaut la Louve de Penandru... »

Elle regagna par le chemin qui l'avait amenée les sous-sols du donjon d'où elle atteignit, par les trappes familières, ce qui avait été jadis la salle des gardes, à laquelle s'amorçait l'escalier menant à l'esplanade supérieure.

Dans la salle, une trentaine d'hommes attendaient, impatients de l'action.

Les voyant si peu nombreux, elle s'exclama :

— Et les autres ?

— Demeurés là-bas pour renforcer ceux qui viennent de Saint-Pol et que doit ramener le comte du Palouët.

Elle se mordit les lèvres, songeant que la besogne ne serait pas aisée ; mais, fille de décision, elle prit son parti de la lutte inégale qui l'attendait et, sans tarder, donna ses ordres.

— Toi, Lemeurs... vivement à la plate-forme avec cinq hommes et joue, sans attendre, des couleuvrines jusqu'au moment où les nôtres apparaîtront à la porte de Morlaix... mais attendez mon signal.

Un groupe partit en courant ; elle poursuivit :

— Cinq hommes avec Hugo, en station dans l'embrasure du premier étage, à l'affût de ceux qui réussiraient à atteindre jusque-là...

Ceux-là s'élancèrent et elle continua :

— Yvon... et dix hommes à l'embrasure de l'autre étage.

Elle ajouta :

— Moi... ici avec ce qui reste pour recevoir le premier choc... Comme consigne, souvenez-vous que les Loups de Penandru ne font pas de quartier.

Au dehors s'entendait le vacarme des assaillants qui, pour attaquer le pont-levis, s'affairaient à combler le fossé de défense.

Ils criaient à gorge déployée :

— Vive la Ligue ! Mort aux Parpaillots.

Des échelles se dressaient contre la muraille pour permettre aux plus audacieux de tenter d'atteindre aux embrasures du premier étage, de façon à pouvoir prendre à revers les défenseurs de la salle des gardes ; ainsi pourraient-

ils espérer leur interdire l'accès de la plate-forme et empêcher les couleuvrines d'entrer en action.

La Louve comprenait leur plan et sentait la nécessité de faire l'impossible pour leur barrer la route.

Coûte que coûte, il lui fallait tenir assez longtemps pour donner au comte du Falouët le loisir de leur tomber dessus.

Soudain, un craquement terrible se fit entendre, salué par des hurlements de joie.

Le pont-levis, ses chaînes rompues à coup de hache, venait de s'abattre et les assaillants maintenant, s'attaquaient à la herse qui protégeait la grand'porte.

Celle-ci, bien que bardée de fer, ne saurait opposer une longue résistance avec ses bois vermoulus.

Il fallait prévoir le corps à corps.

La Louve comprit que le moment était venu de la suprême épreuve.

Il était inutile qu'avec sa poignée de gars elle cherchât à s'opposer au flot d'assaillants qui allaient se jeter dans la grande salle ; elle et les siens seraient submergés d'une seule ruée...

Ce qu'il fallait, c'était battre en retraite vers l'escalier dont chaque marche étroite, qu'un seul homme suffirait à occuper, formait un terrain de combat plus aisé à défendre...

Certes, aucun des Loups ne pouvait espérer tirer sa peau de l'aventure ; mais la mort de chacun d'eux formerait autant d'étapes que les gens de Mercœur auraient à franchir avant d'atteindre le but auquel ils visaient.

Pour la Louve, un seul objectif : empêcher que les couleuvrines pussent cracher boulets et mitraille sur Bertrand et les siens...

Bertrand ! Ce nom était sur ses lèvres comme un leitmotiv l'excitant à l'action.

La folle passion qui l'avait si soudainement embrasée toute formait en elle comme une torche à laquelle s'alimentaient sa force de résistance et sa volonté de vaincre.

— À moi ! cria-t-elle... en haut !

Donnant l'exemple, elle se rua vers l'escalier, suivie de ses Loups, dont une poignée resta en arrière pour couvrir la retraite des autres.

Au même moment, la grande porte s'abattit avec un bruit de tonnerre, livrant passage à une horde hurlante.

Sanglant corps à corps...

— Pas de quartier ! avait commandé la Louve.

C'était un égorgement affreux.

Les Loups, un à un, tombaient et la mise à mort de chacun d'eux retardait d'autant l'avance des Ligueurs qui couraient à l'escalier.

Là, ils se heurtaient au groupe que la Louve avait entraîné à sa suite et qui défendait avec fureur chaque marche, pied à pied...

Mais les hommes de Mercœur montaient toujours, obéissant à la poussée formidable de ceux qui venaient à leur suite.

La Louve reculait, mais elle savait que sa résistance désespérée n'était pas inutile ; chaque minute employée à défendre une marche était autant d'atouts de plus dans la main du comte du Falouët.

Bertrand !

Comme les sons d'une cloche, ces deux syllabes tintaient aux oreilles de la jeune femme.

C'était pour lui qu'elle combattait ! Pour lui qu'elle allait mourir...

Elle connaissait le sort qui l'attendait... sort fatal qu'elle bénissait, car elle voulait bien s'employer de toutes ses forces au bonheur de Bertrand ; mais elle frémissait de désespoir à la pensée qu'elle pourrait en être témoin.

Donc, elle voulait mourir... mais que cette mort assurât le succès des partisans bretons dont Bertrand était le chef.

Et elle jouait de l'épée, de la dague avec une furie endiablée.

Dans sa folie, elle trouvait une joie farouche à chaque corps abattu, comme si chacun de ceux-là eût été une partie de Kerlor...

Il ne suffisait pas à sa vengeance qu'elle eût frappé celui-ci.

L'oreille tendue par-dessus le fracas de la lutte, elle quêta, dans le lointain, l'annonce de l'approche de Bertrand et de sa troupe.

Il était temps qu'ils arrivassent.

À force de frapper, ses bras étaient las ; à force de tomber les Loups n'étaient plus qu'une poignée.

Un effort encore, et les hommes de Mercœur auraient atteint le sommet du donjon... Les couleuvrines une fois en leur possession, qu'advierait-il de ceux qui accouraient et dont le feu de l'artillerie briserait l'élan.

Quelques marches encore, et c'en serait fini !... Sa suprême ressource, à elle, serait alors d'enjamber les créneaux, si elle voulait échapper au sort infâme qui l'attendait.

La corde !... non, plutôt la chute dans le vide et l'horrible contact de son corps vivant avec le sol.

Car elle vivait, intacte par un miracle... La vaillance de son épée avait fait autour d'elle une zone protectrice que les armes de ses adversaires avaient été impuissantes à percer.

Le sang qui la souillait n'était pas le sien !

Soudain comme, refoulée toujours, elle mettait le pied sur la plate-forme, une sonnerie de trompe, aiguë, triomphante ; domina le tumulte.

Et elle hurla :

— Enfin ! Les voilà !

Elle avait reconnu le signal des Loups accompagnant les forces bretonnes que le comte du Falouët était allé chercher au gué de la Penzée.

Qu'elle réussît à tenir quelques minutes encore, et Bertrand...

Cette encourageante et suprême pensée fut coupée par un juron affreux que la douleur lui arrachait.

Une lame venait de lui percer le corps.

Elle se sentit incapable de combattre ; son épée lui échappa des mains et elle tomba.

Alors, se comprenant perdue, elle réunit ses dernières forces pour se traîner jusqu'à l'un des créneaux d'où elle se jetterait dans le vide.

Mais des mains s'abattirent sauvagement sur elle et la saisirent.

— À la corde, la Louve ! hurlèrent les ligueurs. À la corde !

Elle frémit d'horreur et tenta de se débattre, mordant, griffant... mais en vain.

Elle fut traînée jusqu'à la chaîne à laquelle était croché, depuis tant d'années, le crâne du Sanglier.

Alors, elle s'abandonna, désespérée de ne pouvoir, avant de mourir, assister à la victoire de Bertrand, victoire à laquelle contribuait – ultime preuve d'amour – son supplice.

Actionnés à la pendre, les hommes négligeaient les couleuvrines qui devaient leur assurer la possession du donjon... Si bien que les Bretons, ne trouvant aucune résistance à leur ruée dans l'escalier, prirent comme des rats les hommes du duc de Mercœur.

Bertrand, arrivant, lui, premier sur la plateforme du donjon, s'arrêta net, la poitrine oppressée, à la vue du corps qui se balançait dans l'air pur du soir.

Se découvrant, il murmura d'une voix désolée :

« Dieu ait son âme ! »

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Avril 2025

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Gilbert, Jean-Marc, Walter, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**